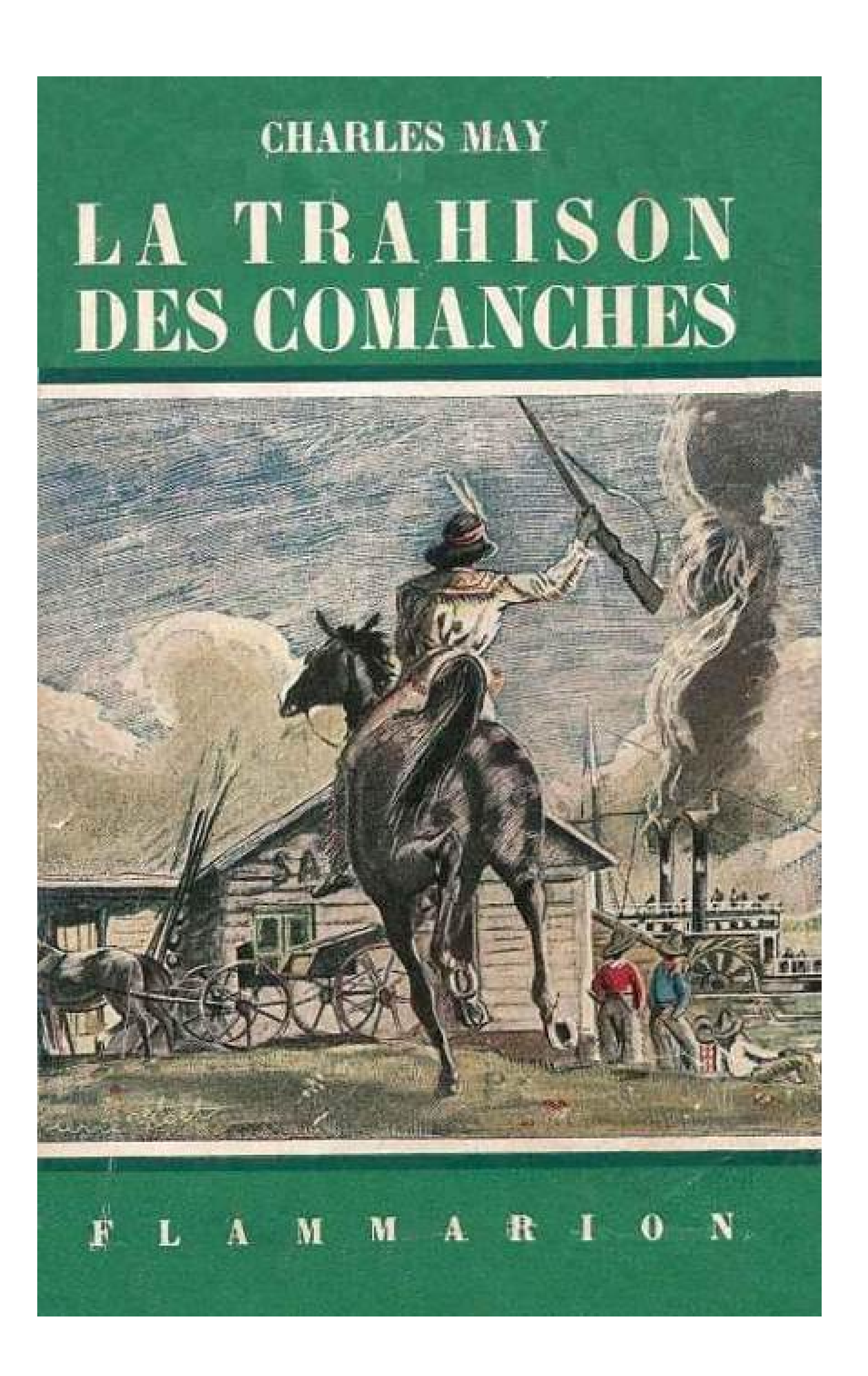
LA TRAHISON DES COMANCHES



CHAPITRE PREMIER

OÙ OLD SHATTERHAND DEVIENT DÉTECTIVE

Après avoir fourni une traite exténuante, nous arrivâmes à l'embouchure du fleuve Bosco de Natschitoches. Nous pensions y retrouver la sentinelle apache que Winnetou, selon nos conventions, aurait dû y poster. Notre anxiété fut grande de n'apercevoir aucun cavalier.

Cependant, un peu plus loin, nous trouvâmes des traces, mais quelles traces... Nous découvrîmes les cadavres des deux marchands qui nous avaient indiqué le chemin du village kiowa. Ils avaient été tués à coups de fusil.

Je devais apprendre par la suite que c'était encore là un des crimes de l'abominable Santer. Celui-ci avait descendu le fleuve si rapidement qu'il était arrivé à l'embouchure en même temps que les marchands, malgré l'avance considérable que ceux-ci avaient sur lui. L'audacieux criminel, ayant dû renoncer à l'or de Winnetou et étant à court d'argent, n'avait pas hésité à assassiner ces braves gens pour les dévaliser. Mon ami Winnetou avait pu ensuite reconstituer la scène tragique grâce aux traces.

Son forfait accompli, le meurtrier s'était dirigé rapidement vers le Sud, poursuivi de près par les Apaches. Malheureusement pour ceux-ci, une pluie torrentielle s'était mise à tomber, effaçant toutes les traces, de sorte que Winnetou, ne pouvant plus suivre la piste de l'assassin, avait dû se laisser guider uniquement par son instinct. Pendant quelques jours, il avait battu la savane avec ses Indiens et, finalement, il avait appris que Sander, ayant abandonné le mulet volé aux deux marchands as-

sassinés, s’était acheté un excellent cheval dans une ferme et s’était ensuite dirigé vers l’est, du côté de la Red River.

Winnetou avait alors décidé de se séparer de ses Indiens et de continuer seul sa poursuite. Il s’était donc engagé résolument dans la direction de l’est.

Quant à moi, je fus désolé de ne pouvoir rejoindre mon ami, mais je jugeai que je n’avais pas d’autre parti à prendre que de me diriger vers Saint-Louis et d’y attendre de ses nouvelles.

Aussitôt arrivé dans la ville, j’allai voir mon vieil ami Henry. Je le trouvai à son établi en train de limer une pièce. Il était à tel point absorbé par son travail qu’il n’avait pas entendu la porte s’ouvrir.

– *Good evening, sir !* lui dis-je du ton le plus naturel, comme si nous nous étions quittés la veille. Avez-vous déjà mis au point mon fusil, Henry ?

Le vieux eut un mouvement de recul, puis il poussa un cri et se jeta dans mes bras. Il m’embrassa chaleureusement sur les deux joues.

– Comment, c’est vous ? dit-il. Vous... Old Shatterhand...

– Tiens, vous connaissez déjà mon surnom, lui dis-je lorsque ses effusions se furent un peu calmées.

– Mais comment donc, tout le monde le connaît, ici ! dit-il, rayonnant de joie. Je suis au courant de tous vos exploits. Évidemment, c’est Winnetou qui m’a raconté tout cela.

– Winnetou ? fis-je, au comble de la stupéfaction. Mais quand donc ?

– Il y a trois jours. Vous lui aviez beaucoup parlé de moi dans l’Ouest et, quand il est arrivé à Saint-Louis, il n’a pas manqué de venir me rendre visite. Il m’a mis au courant de toutes

vos aventures, depuis votre victoire sur le grizzli jusqu'à votre élection comme chef des Apaches.

Et il me raconta que la trace de Sander avait mené Winnetou jusqu'à Saint-Louis. Comme l'assassin était parti immédiatement dans la direction de La Nouvelle-Orléans, Winnetou s'était dirigé également de ce côté. Poursuivant et poursuivi étaient allés à une telle vitesse qu'ils étaient arrivés à Saint-Louis trois jours avant nous qui marchions d'un train normal. Le lendemain matin de bonne heure, je me retrouvai en compagnie de Hawkens, Stone et Parker dans le bureau vitré où j'avais passé à mon insu mon examen d'arpenteur. Comme on se souvient, Sam s'était fait fort de nous obtenir une prime extraordinaire. Ces messieurs de la direction lui opposèrent un refus formel. Nous touchâmes intégralement notre dû, mais pas un cent de plus, et lorsque Sam insista, on nous mit poliment à la porte. Je fus irrité des procédés un peu cavaliers de ces hommes d'affaires, quoique, à vrai dire, la somme que j'avais reçue fût assez considérable pour ma bourse.

Je décidai immédiatement de rejoindre Winnetou à La Nouvelle-Orléans. Pour la forme, je demandai à Sam et à ses deux camarades s'ils désiraient m'accompagner. Mais ils préférèrent prendre du repos, ce dont je ne pouvais me formaliser.

Je m'achetai du linge et un nouveau complet. Comme je croyais que mon voyage serait de courte durée, je laissai ceux de mes bagages qui m'auraient encombré, entre autres le tueur d'ours beaucoup trop lourd, à mon vieil ami Henry, qui s'offrit obligeamment à prendre également soin de ma monture. Et je partis aussitôt.

Mon voyage fut assez fertile en incidents, car nous étions en pleine guerre de Sécession. Le bateau que j'avais pris pour descendre le Mississipi était à chaque instant arrêté par les autorités militaires, de sorte que, quand j'arrivai enfin à destination, j'appris à mon grand regret que Winnetou était déjà reparti aux trousses de l'assassin. Il me faisait dire que, étant

donnée l’incertitude de la situation, il ne me conseillait pas de le suivre pour le moment et m’engageait à rentrer à Saint-Louis. Dès que possible il enverrait un message à M. Henry pour me fixer rendez-vous.

Je décidai alors d’aller en Europe revoir mes parents, dont la situation matérielle était rien moins que brillante et que j’espérais pouvoir aider. Je comptais revenir ensuite à Saint-Louis. Je m’informai donc au port de la date du prochain bateau. Il y en avait précisément un qui, mettant à profit une trêve provisoire entre les partis belligérants, était en partance pour Cuba. Une fois là je trouverais certainement un paquebot à destination soit de New-York, soit de l’Europe. Ma décision fut prise et je m’embarquai aussitôt.

La prudence la plus élémentaire aurait dû m’inciter à déposer mon argent dans une banque ayant un correspondant en Europe. Mais, par ces temps troublés, pouvait-on avoir confiance dans une banque de La Nouvelle-Orléans ? Je pensais que non et j’emportai toute ma fortune avec moi.

Pour ne pas trop m’étendre sur ce qui m’advint par la suite, je me bornerai à noter qu’un ouragan nous surprit en mer au milieu de la nuit. Peu après minuit, je fus réveillé en sursaut par le grondement de l’orage. À ce moment précis, le paquebot eut une telle secousse que je tombai et que tout le contenu de la cabine que je partageais avec trois autres passagers s’abattit sur moi. Qui penserait à son argent dans un moment pareil ? Je me hâtai de monter sur le pont, car le tangage devenait de plus en plus insupportable.

Entre temps, le bateau avait heurté un écueil et était la proie des lames, qui le soulevaient continuellement à l’arrière. Il était perdu ; à chaque instant il pouvait être mis en pièces. Les canots de sauvetage étaient déjà bondés. Il ne me restait plus qu’une seule chance : atteindre la rive à la nage.

Tout à coup, une vague haute comme une maison se dressa et, malgré l'obscurité, nous pûmes la distinguer grâce à son éclat phosphorescent. Elle s'abattit sur le bateau. Celui-ci gémit sinistrement, comme s'il allait s'ouvrir en deux. Jusque-là, je m'étais cramponné à une barre de fer, mais je perdis mon appui. J'eus la sensation d'être soulevé par la mer à la hauteur d'une tour. Le monde tournoyait autour de moi dans une ronde diabolique. L'instant d'après, je me sentis plongé dans l'abîme, puis à nouveau à une altitude vertigineuse. Je ne faisais pas un mouvement, car tout effort aurait été inutile.

Par bonheur, j'entrevis la terre. Sans cette perspective, j'aurais été probablement perdu. Je savais maintenant dans quelle direction il me fallait nager, et, même en n'avançant qu'à une cadence très lente dans cet élément déchaîné, je ne pouvais manquer d'atteindre la rive. La mer était plongée dans les ténèbres ainsi que la terre. Dans cette obscurité, j'étais incapable d'atteindre un endroit où pouvoir prendre pied. Je heurtai violemment de la tête contre un rocher. J'eus cependant assez de présence d'esprit pour monter sur ce rocher et m'y agripper avant de perdre connaissance.

Lorsque je revins à moi, l'orage n'était pas encore apaisé. La tête me faisait affreusement mal, mais je n'y prenais pas garde, absorbé que j'étais par l'horreur de ma situation. Maintenant, à la lumière des étoiles je pouvais m'orienter. Derrière moi se dressaient les écueils. Au loin, quelques arbres se dessinaient. Puis j'aperçus des lumières mouvantes. Des hommes devaient être là et je m'empressai de les rejoindre.

En effet, je rencontrai des hommes rassemblés autour de quelques bâtiments fortement éprouvés par l'orage, et dont la toiture avait même été arrachée. À ma vue, les hommes restèrent interloqués et me dévisagèrent comme si j'avais été un revenant. Le vacarme de la mer était encore si intense que pour s'entendre il fallait hurler.

Les hommes, qui étaient des pêcheurs, me donnèrent du linge sec et de quoi me vêtir sommairement, car je n'étais vêtu que de mon costume de nuit. Puis ils lancèrent l'alarme pour explorer la rive et porter secours aux rescapés éventuels. Jusqu'au matin on découvrit ainsi seize personnes. Trois d'entre elles purent être ramenées à la vie, les autres étaient mortes. À la lumière du jour je vis la rive toute couverte d'épaves. Le bateau avait été brisé en mille morceaux. La proue avait échoué contre le rocher où l'orage m'avait poussé moi-même.

J'étais donc un naufragé au sens le plus complet du mot, car je ne possédais plus rien ; l'argent dont l'emploi me remplissait à l'avance de joie avait été englouti par les flots.

Le commandant du fort s'intéressa à notre sort, nous remit les objets de première nécessité et se chargea de notre passage à bord d'un navire à destination de New-York. Une fois là, je me trouvai plus pauvre que le jour de mon arrivée pour la première fois dans cette ville. Je n'avais plus d'autre fortune que le courage de tout recommencer.

Pourquoi, au lieu d'échouer à New-York, ne m'étais-je pas fait ramener à Saint-Louis, où j'avais des relations et où je pouvais compter sur l'aide du vieil Henry ? Simplement parce que je lui devais déjà beaucoup et que je ne voulais pas augmenter ma dette de reconnaissance envers lui. Si au moins j'avais pu être sûr d'y trouver Winnetou. Mais non. Sa chasse à l'assassin pouvait durer des mois, de longs mois. Bref, je préférais me débrouiller seul à New-York.

Mais mon intuition ne m'avait pas trompé. Une fois de plus, la chance me sourit. Je fis la connaissance de l'honorable Mr. Josy Taylor, directeur d'une agence de police privée très connue à l'époque. Lorsqu'il apprit qui j'étais et mes récentes aventures, il me fit passer une sorte d'examen pour voir à quel point j'étais « Européen ». C'est qu'il considérait les Européens comme peu capables de réussir dans son métier. Cependant je

parvins à lui donner une idée favorable de ma sagacité et à gagner sa confiance, qui ne devait par la suite cesser de s'accroître.

Un jour, il me fit venir dans son bureau où se trouvait un homme d'un certain âge à l'air soucieux. Il me le présenta comme étant le banquier Ohlert.

Celui-ci n'avait qu'un seul enfant, un fils nommé William, âgé de vingt-cinq ans et célibataire. Le jeune homme vivait plus dans le rêve que dans la réalité, et les problèmes abstraits et métaphysiques absorbaient davantage son esprit que les affaires. Au reste, il se croyait poète. Il avait même projeté d'écrire un drame dont le héros serait un poète fou. Afin d'approfondir le sujet, il avait décidé d'étudier la psychologie des déments et de se procurer une série d'ouvrages traitant de ces questions. Le plus terrible, c'est qu'il avait fini par s'identifier avec son personnage et se figurait être fou lui-même. Peu auparavant, le père infortuné avait fait la connaissance d'un médecin qui se proposait de fonder une maison de santé privée pour ces sortes de malades. Cet homme prétendait avoir été pendant longtemps assistant de célèbres aliénistes, et il avait conquis à tel point la confiance du vieux banquier que celui-ci lui avait confié le soin de guérir son fils.

Une grande amitié s'était bientôt établie entre le jeune Ohlert et son médecin et avait eu une conséquence des plus inattendues : un beau jour, ils disparurent tous les deux. Ce n'est qu'alors que le banquier songea à recueillir des renseignements sur le médecin. Il apprit qu'il s'agissait d'un de ces nombreux charlatans qui pullulaient aux États-Unis.

Taylor lui demanda le nom de l'individu et, apprenant qu'il se nommait Gibson, il déclara que c'était une vieille connaissance dont nous avions été amenés à nous occuper au cours d'une autre affaire. Je possédais même une photographie de cet homme et, lorsque je la montrai à Ohlert, il reconnut aussitôt l'ami et le médecin de son fils.

Le dénommé Gibson était un escroc de premier ordre, mêlé à toutes sortes d'affaires aux États-Unis et au Mexique. La veille, le banquier s'était rendu au domicile de Gibson, où on avait appris qu'après avoir réglé ses dettes celui-ci était parti sans laisser d'adresse. Le fils du banquier avait emporté en espèces une somme très considérable, et de plus Ohlert venait de recevoir d'une banque de Cincinnati un message télégraphique lui annonçant que William y avait touché 5 000 dollars en se rendant à Louiseville pour y chercher sa fiancée. Bien entendu, c'était un prétexte et le jeune homme n'était nullement fiancé.

Il était évident que le médecin avait enlevé son client pour s'emparer de l'argent que celui-ci pouvait lui procurer. Les plus grands financiers du pays connaissaient personnellement William et il pouvait leur soutirer autant d'argent qu'il voulait. Il importait donc de mettre la main au plus tôt sur le malade et son séducteur. C'est à moi que fut confiée cette tâche.

Je reçus carte blanche et tous les renseignements nécessaires, y compris la photographie de William Ohlert. Je me mis en route pour Cincinnati. Comme Gibson me connaissait, je ne manquais pas de me munir de quelques accessoires qui pouvaient m'être utiles pour me rendre méconnaissable.

À Cincinnati, j'allai trouver le banquier en question, qui me confirma que le jeune homme se trouvait bien en compagnie de Gibson. De là je me rendis à Louiseville, où j'appris que les deux hommes étaient repartis pour Saint-Louis. Naturellement, je les y suivis, mais ce n'est qu'après de longues recherches que je parvins à retrouver leurs traces. Une fois de plus, le vieux Mr. Henry me fut d'un grand secours, car, bien entendu, ma première visite dans la ville fut pour lui.

Ohlert et Gibson avaient pris un vapeur sur le Mississipi pour se rendre à La Nouvelle-Orléans et il ne me restait qu'à les suivre. Le vieil Ohlert m'avait donné les adresses des maisons de commerce avec lesquelles il était en relations. À Louiseville et à Saint-Louis, j'avais donc pu apprendre que William avait

touché de fortes sommes d'argent. Il n'avait pas manqué d'en faire autant à La Nouvelle-Orléans. J'avertis les autres établissements signalés par le banquier et leur demandai de diriger le jeune Ohlert vers moi au cas où il viendrait les trouver.

C'était tout ce que je pouvais faire pour le moment. Après avoir averti la police, je n'avais plus qu'à attendre les événements. Afin de ne pas rester cependant complètement inactif, je résolus de me mêler à la foule dans l'espoir qu'un hasard propice me mettrait sur la bonne voie.

J'errais donc dans la ville les yeux grands ouverts. La chaleur était intense. Vers midi, je me trouvais au milieu de la large et belle Common street et, avisant un débit, j'entrai pour me rafraîchir. Ce ne fut pas une mince affaire que de trouver un siège libre. J'en découvris cependant un dans un coin de la salle. Il y avait là une petite table avec deux chaises dont l'une était occupée par un individu dont l'aspect n'était pas de nature à engager un étranger à partager sa table. Je m'approchai de lui cependant et lui demandai la permission de prendre mon bock en sa compagnie.

Un sourire de commisération apparut sur son visage. Puis soudain il me toisa d'un air soupçonneux et me demanda :

– Mais dites donc, avez-vous de l'argent ?

– Bien sûr, répondis-je, quelque peu étonné par sa question.

– Dans ce cas, vous pouvez payer votre place et votre bock ?

– Je pense bien.

– *Well !* Alors, pourquoi me demander la permission de vous asseoir ? Je vois ça, vous êtes un greenhorn. Je voudrais bien connaître celui qui m'empêcherait de m'asseoir où bon me semble. Allons, asseyez-vous. Étalez vos tibias comme vous vou-

lez et, si quelqu'un y trouve à redire, vous n'avez qu'à lui flanquer une volée !

J'avoue que les manières de cet homme ne laissaient pas de m'en imposer. Je me sentis rougir légèrement ; à vrai dire, la façon dont il me traitait était plutôt désobligeante, et j'avais obscurément le sentiment que j'aurais dû réagir plus énergiquement. Je m'assis donc et lui dis :

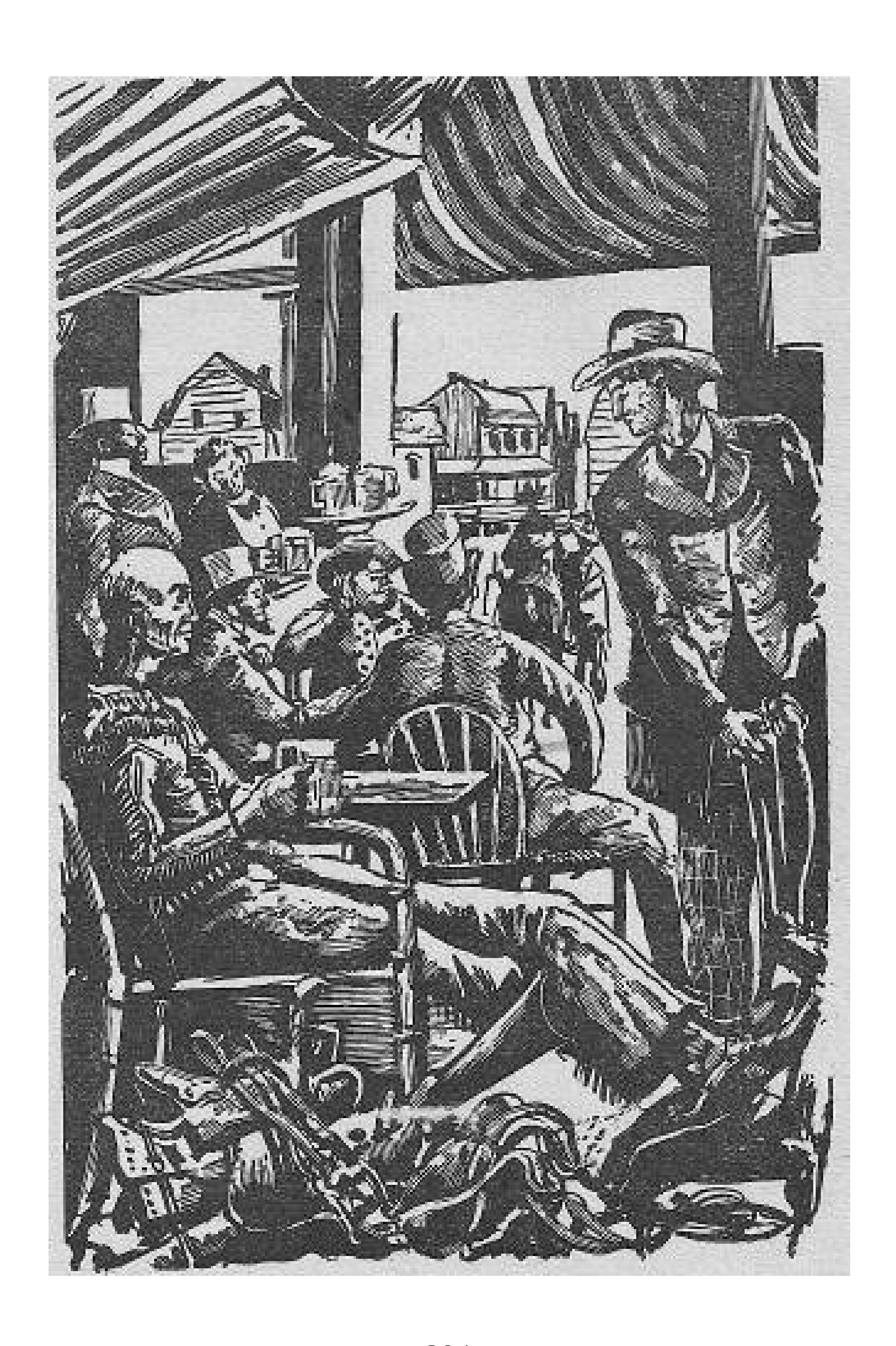
– Je me vois obligé de vous prier de bien vouloir vous abstenir de m'appliquer l'épithète de greenhorn. Dans le cas contraire, je serais contraint de vous prouver que vous vous trompez. On peut connaître la politesse et être un vieux renard.

– *Pschaw !* ricana l'homme, ne vous donnez pas la peine de vous mettre en colère. Cela ne vous servirait à rien. Je n'avais pas l'intention de vous blesser, mais sachez que Old Death n'est pas homme à se laisser troubler par des menaces.

Old Death ! La Vieille Mort ! J'avais déjà entendu parler à plusieurs reprises de ce célèbre chasseur de l'Ouest. Sa gloire résonnait dans tous les campements sur l'autre rive du Mississipi et avait même atteint les villes de l'Est. Si le dixième, le vingtième de ce qu'on racontait sur lui était vrai, j'avais devant moi un chasseur et un connaisseur de la savane devant lequel on n'avait qu'à tirer son chapeau. Depuis quelques dizaines d'années, il battait la prairie et, malgré tous les dangers auxquels il s'exposait journellement, il n'avait jamais été blessé. Les superstitieux le croyaient même invulnérable.

Il était d'une taille peu commune et sa silhouette courbée était tout squelette et peau. Son pantalon de cuir flottait sur ses cuisses. Sa veste également en cuir était à tel point rétrécie par le temps que les manches ne lui arrivaient qu'à la moitié de l'avant-bras. On pouvait donc voir ses membres osseux qui aboutissaient à des mains décharnées.

De cette veste de chasseur surgissait un cou osseux incroyablement long, au milieu duquel la peau de la pomme d'Adam pendait comme un sachet de cuir. Et sa tête ! Elle ne devait pas contenir cinq grammes de chair. Les yeux étaient profondément enfoncés dans les orbites et le crâne n'était pas garni d'un seul cheveu. Les joues affreusement creuses, les mâchoires anguleuses, les pommettes saillantes, un nez camus avec des narines béantes – bref une tête de mort qui à première vue vous donnait le frisson. Cette impression fut également perçue par mes nerfs olfactifs. Je crus nettement sentir une odeur cadavérique, un relent de soufre et d'ammoniaque. Cela suffisait pour me couper complètement l'appétit et m'ôter toute envie de boire.



Ses longues jambes osseuses étaient enfouies dans des fourreaux de cuir taillés en forme de bottes dans une peau de cheval. Des éperons y étaient attachés dont les molettes étaient faites de pièces d'argent mexicaines.

Près de lui, sur le sol, était posée une selle avec un harnachement complet et, à côté, un long fusil Kentucky d'un modèle antique. Il était en outre armé d'un couteau et de deux gros revolvers dont la crosse dépassait sa ceinture. Cette dernière était faite d'une bande de cuir garnie de scalpes. Il fallait espérer que ces scalpes ne provenaient pas de têtes de Visages-Pâles et que c'étaient des trophées conquis sur l'ennemi indien.

Le garçon m'apporta mon bock, mais, lorsque je voulus le porter à mes lèvres, le chasseur avança son verre et dit :

– Pas si vite, mon garçon, nous allons trinquer d'abord. Il paraît que c'est l'usage dans votre pays.

– Oui, mais seulement entre amis, répondis-je sans enthousiasme.

– Allons donc, nous n'avons pas de raison de nous chamailler. Trinquons ! Je ne suis pas un mouchard et vous n'avez pas à avoir peur de moi.

C'était déjà un progrès et je me décidai à choquer mon verre contre le sien en disant :

– Je sais très bien ce que je dois penser de vous, sir, et s'il est vrai que vous êtes Old Death, je n'ai pas à regretter votre compagnie.

– Tiens, vous me connaissez donc ? Dans ce cas, ce n'est pas la peine que je parle de moi. Parlons plutôt de vous. Pourquoi êtes-vous dans ce pays ?

– Pour la même raison que bien d'autres : pour tenter ma chance.

– Comme de juste. Là-bas, dans cette vieille Europe, les gens se figurent qu'ici on n'a qu'à tendre sa poche pour que les dollars y tombent tout seuls. Quand quelqu'un fait fortune, les journaux en écrivent des colonnes, mais personne ne parle des milliers de ceux qui, engloutis par les vagues de la vie, disparaissent sans laisser de trace. Et vous, avez-vous déjà trouvé votre chance ou êtes-vous seulement sur sa piste ?

– Je crois pouvoir répondre par l'affirmative à cette dernière question.

– Alors je ne puis que vous donner un conseil : ne perdez pas votre piste. Et c'est là une chose difficile, j'en sais quelque chose.

Ces derniers mots, il les prononça d'un ton triste, le regard perdu dans le lointain. Comme je ne lui répondais pas, il leva le regard et dit :

– Vous ne savez pas pourquoi je vous parle de la sorte. C'est pourtant fort simple. Le cœur me fait toujours mal quand je vois un jeune homme de votre espèce qui risque de mal tourner... comme moi. Si je vous disais que ma mère était une Française. C'est d'ailleurs elle qui m'a appris cette langue, et, si vous voulez, nous pouvons parler français, car je vois d'après votre accent que c'est également votre langue maternelle... Quand elle est morte, je n'ai pas suivi le chemin qu'elle m'avait tracé. Je vous en prie, mon garçon, soyez plus intelligent que moi. Sans ça, vous tournerez très mal.

– Comment cela ?

– Vous avez l'air trop honnête et puis vous êtes équipé comme quelqu'un qui débarque. Tout cela, c'est de bien mauvaises références dans l'Ouest. Serait-ce indiscret de vous demander quelle est votre profession ?

– J'ai fait des études...

Je prononçai ces mots avec componction. Old Death esquissa un sourire terriblement ironique. Il hocha la tête et dit :

– Ah ! bon, c'est ça qui vous rend si fier. Eh bien ! apprenez, mon garçon, que ce sont précisément les gens instruits qui réussissent le plus difficilement dans ces parages. Avez-vous du travail en ce moment ?

– Je suis au service d'un banquier de New-York, répondis-je évasivement.

Le visage du vieux chasseur s'éclaira.

– Ah ! ça, j'en suis bien content. Voulez-vous un conseil ? Ne lâchez pas votre emploi. Je suis d'autant plus ravi pour vous de ce que vous me dites qu'un banquier de New-York n'enverrait pas le premier venu le représenter dans l'Ouest. Ça prouve qu'on peut avoir confiance en vous. C'est sans doute pour une affaire d'argent qu'on vous a envoyé ici ?

– Oui, plus ou moins.

– Ah ! très bien.

Il me regardait à nouveau d'un air scrutateur, puis il sourit :

– Je crois avoir deviné le but de votre séjour parmi nous.

– J'en doute fort.

– Vous avez tort. Encore un conseil : si vous ne voulez pas qu'on s'aperçoive que vous cherchez quelqu'un, surveillez mieux votre regard. Vous examinez attentivement tous ceux qui entrent ici et même les passants de la rue, par la fenêtre. Pas vrai ?

– Très juste. Je dois rencontrer quelqu'un dont je ne connais pas l'adresse.

– Alors, faites le tour des hôtels ou bien adressez-vous à la police.

Je haussai les épaules, ce qui provoqua l'hilarité de mon interlocuteur.

– Mon cher ami, dit-il enfin, vous êtes tout de même un greenhorn. Et quel greenhorn ! Ne vous en formalisez pas... C'est ainsi.

Je compris que je n'avais pas assez bien caché mon jeu. Old Death continuait, imperturbable :

– Vous êtes venu ici pour une affaire d'argent. Le quidam que vous vous proposez de retrouver est par ailleurs recherché par la police, mais, comme vous faites du zèle, vous lui donnez la chasse jusque dans les rues et dans les débits... Je ne serais pas Old Death si je ne voyais pas à qui j'ai affaire.

– Eh bien ! à qui, s'il vous plaît ?

– À un détective à qui on a confié une tâche d'ordre probablement plus familial que criminel.

Cet homme était vraiment d'une sagacité peu commune. Néanmoins, je répondis :

– Malgré toute l'estime que j'ai pour votre intuition, je dois vous dire que, cette fois, elle vous a trompé.

– Pas possible ?

– C'est pourtant la vérité.

– *Pshaw !* Puisque cela vous fait plaisir de nier, libre à vous. Seulement, voyez-vous, j'aurais pu vous aider, car je connais très bien le patelin. Vous croyez arriver plus vite à votre but tout seul, et c'est tout à votre honneur, mais je doute fort que ce soit très intelligent.

Il se leva et tira de sa poche une bourse de cuir pour payer son bock. Je sentis que ma méfiance l'avait blessé et j'essayai de réparer ma faute.

– Il y a des affaires auxquelles on n'a pas le droit d'initier un étranger, mais, croyez-moi, je n'avais pas l'intention de vous offenser.

– Allons, dit-il en posant une pièce sur la table, il ne s'agit pas de cela. Je vous veux du bien parce que vous m'avez tout de suite été sympathique.

– Peut-être pourrons-nous nous revoir ?

– Difficilement. Je me rends aujourd'hui même dans le Texas et de là je passerai au Mexique. Or je doute fort que votre promenade vous conduise dans la même direction. Eh bien ! adieu, monsieur, et, à l'occasion, rappelez-vous que je vous ai dit que vous étiez un greenhorn. Dans la bouche de Old Death, ce mot n'est pas une insulte. Et il n'est pas mauvais pour un débutant de garder sa modestie.

Il prit son sombrero à larges bords accroché au mur, saisit sa selle et son harnachement qu'il jeta sur son dos, s'empara de son arme et quitta la table. Mais à peine eut-il fait trois pas qu'il tourna la tête et me dit :

– Ne m'en veuillez pas, sir, c'est que moi aussi, dans mon temps, j'ai fait des études, et je me dis souvent que je n'étais qu'un petit sot à cette époque. *Good bye !*

Cette fois, il sortit sans plus se retourner. Je suivis du regard sa silhouette bizarre qui s'éloignait, suivie des quolibets de la foule.

Les coudes sur la table et la tête entre les mains, je restai plongé dans mes pensées. Soudain la porte s'ouvrit pour livrer passage à un homme qui n'était autre que... Gibson.

Il resta un moment sur le seuil à examiner l'assistance. Lorsque son regard se posa sur moi, je m'étais déjà détourné. La seule place libre dans l'établissement était celle que Old Death venait de quitter. Gibson n'avait donc d'autre ressource que de

venir à ma table. Je me réjouissais d'avance en imaginant la tête qu'il ferait en me reconnaissant.

Mais il ne vint pas. J'entendis le grincement des gonds de la porte et me retournai vivement. À coup sûr, il m'avait reconnu et avait pris la fuite. Je pus encore le voir s'éloigner à pas rapides. En un clin d'œil je saisis mon chapeau, réglai ma consommation et me précipitai dehors. Je l'aperçus à droite en train de courir vers un groupe d'hommes derrière lequel il avait sans doute l'intention de se cacher. Il tourna la tête et, en me voyant, accéléra son allure. Je le suivis aussi rapidement que je pus. En passant près du groupe d'hommes, j'aperçus une petite rue latérale dans laquelle il s'était sans doute engagé. À peine m'y étais-je engagé à mon tour que je le vis disparaître à l'autre bout. Mais, au dernier moment, il souleva son chapeau et l'agita dans ma direction. Cela acheva de m'agacer. Et alentour, pas trace de policeman. Faire appel au secours des passants aurait évidemment été peine perdue.

Lorsque j'atteignis l'extrémité de la rue, je me trouvai sur une petite place bordée de maisons aux grilles fermées. En face, j'aperçus quelques villas entourées de jolis jardins. Ce n'étaient pas les passants qui manquaient sur cette place, mais Gibson n'était pas parmi eux. Il s'était évanoui comme par enchantement.

Devant la boutique d'un coiffeur, j'aperçus un nègre qui semblait arrêté là depuis un moment. Il avait dû remarquer le fugitif. Je m'approchai de lui, tirai poliment mon chapeau et lui demandai s'il n'avait pas vu un gentleman blanc arriver en courant par la rue d'où je sortais moi-même. Il découvrit avec un large sourire ses énormes dents jaunes et me dit :

– Oui, sir, moi le voir. Lui courir très vite là-bas.

Et il désigna une des petites villas d'en face. Je le remerciai et me hâtai de m'élancer dans la direction indiquée. Comme la grille était fermée, je sonnai. Au bout de cinq minutes, un

homme, également un nègre, vint m'ouvrir. Je répétai ma question. Il me ferma brusquement la porte au nez en s'écriant :

– Moi d'abord demander à *Massa*. Sans permission de *Massa* moi pas ouvrir.

J'attendis dix minutes au moins comme sur des charbons ardents. Finalement, il revint et me lança :

– *Massa* pas donné permission d'ouvrir. Personne entré ici. Les portes bien fermées. Vous partir tout de suite parce que *Massa* prendre son revolver.

Que me restait-il à faire ? Je ne pouvais pas songer à pénétrer de force dans la maison. J'étais persuadé que le propriétaire n'hésiterait pas à tirer sur moi. Les Américains possèdent un sens très fort de l'inviolabilité de leur demeure. Je n'avais plus qu'à faire appel à la police.

Tandis que je traversais à nouveau la place, de fort mauvaise humeur, un gamin vint à ma rencontre en courant. Il me tendit une feuille de papier.

– Sir, sir, criait-il, attendez, donnez-moi dix cents pour cette lettre.

– Qu'est-ce qui t'envoie ?

– Un gentleman qui est là-bas, dit-il en désignant une villa dans la direction opposée. Il vient de sortir de la maison et a écrit quelques mots qu'il m'a dit d'aller vous porter en vous demandant pour cela dix cents.

Je donnai l'argent au gamin qui partit en courant et pris la lettre. C'était une feuille arrachée d'un carnet, où étaient tracées les lignes suivantes :

Très cher monsieur,

N'est-ce pas à cause de moi que vous avez entrepris ce voyage jusqu'à La Nouvelle-Orléans ? Je suppose que oui, puisque vous me suivez. Je vous ai toujours tenu pour un simple d'esprit, mais jamais je ne m'étais douté que vous fussiez aussi sot. Quand on n'a qu'un demi-gramme de cervelle dans le crâne, on ne s'attaque pas à des tâches de ce genre. Retournez donc à New-York et saluez Mr. Ohlert de ma part. J'ai fait le nécessaire pour qu'il ne m'oublie pas de si tôt. Je présume que, vous aussi, vous conserverez le souvenir de notre rencontre, qui n'est pas précisément pour vous un titre de gloire.

GIBSON.

On imagine mon exaspération en prenant connaissance de cette suave missive. Je pliai la feuille de papier, la glissai dans ma poche et m'éloignai. Il se pouvait qu'il fût en train de m'observer et je ne voulais pas lui donner le plaisir de jouir de mon dépit.

Je jetai un regard circulaire sur la place. Gibson n'était pas visible. Le nègre de la boutique du coiffeur avait disparu. Le gamin à qui j'aurais pu demander des renseignements sur Gibson n'était plus en vue. Il avait sans doute reçu l'ordre de déguerpir aussitôt.

Pendant que je m'efforçais de pénétrer dans la villa, Gibson avait trouvé le temps de m'écrire cette lettre de vingt-trois lignes. Le nègre s'était moqué de moi. Et Gibson se payait sans doute ma tête. Le gamin lui-même avait eu l'air de me regarder comme une dupe.

Ma mauvaise humeur allait croissant. Je venais d'essuyer une défaite honteuse que je ne me pardonnerais pas. J'inspectai les autres rues qui débouchaient sur la place, toujours sans succès. Gibson avait sans aucun doute abandonné les parages. Selon toute probabilité, il prendrait la précaution de quitter au plus vite La Nouvelle-Orléans. Cette dernière supposition, qui

me vint à l'esprit en dépit de mon demi-gramme de cervelle, m'incita à me rendre au port pour visiter les bateaux en partance. Deux policiers en civil m'aidèrent dans cette tâche, mais en vain. La colère que je ressentais d'avoir été ainsi berné ne me laissait pas de répit et je fis le tour de tous les restaurants et tavernes jusqu'à une heure tardive de la nuit. Enfin, épuisé, je retournai à mon lodging-house pour me coucher.

Le lendemain, je me remis à la recherche de Gibson. Je me trouvai de nouveau devant le débit où j'avais fait la veille la connaissance de Old Death. J'entrai, sans le moindre espoir d'y trouver la trace de l'escroc. L'établissement n'était pas aussi plein que la veille. On pouvait avoir un journal, et machinalement je pris un quotidien. Mon attention fut captée par un poème. Les poèmes sont bien la dernière chose que je lis en parcourant le journal. Le titre de celui-ci était digne d'un roman d'épouvante : *Une nuit d'horreur*. Je haussai dédaigneusement les épaules. J'allais déjà tourner la feuille lorsque mon regard tomba sur la signature : W. O. C'étaient les initiales de William Ohlert. Ce nom obsédait à ce point mon esprit que j'y songeai tout naturellement à la vue de ces initiales. Le jeune Ohlert se croyait poète. Aurait-il profité de son passage à La Nouvelle-Orléans pour gratifier les habitants de cette ville de ses élucubrations ? Dans ce cas, il avait sans doute payé le plaisir de voir... son œuvre publiée aussitôt. Le contenu du poème me permettrait peut-être de voir si mes suppositions étaient justes. Je le lus donc d'un bout à l'autre.

J'avoue que cette lecture m'émut profondément. Même si ce morceau était dépourvu de toute valeur littéraire, c'était là le cri d'effroi d'un homme plein de talent qui luttait en vain contre les forces obscures de la folie où il se sentait sombrer. Je surmontai vite mon émotion, car il me fallait agir. J'étais maintenant persuadé que l'auteur de ce poème n'était autre que William Ohlert et j'allai aussitôt à la rédaction du journal. Là on m'apprit que c'était, en effet, un nommé William Ohlert qui avait apporté la veille le poème en priant de le faire paraître

sans délai. Comme le rédacteur en chef montrait peu d'enthousiasme, le jeune homme avait versé dix dollars, à la condition que son œuvre paraîtrait dans le numéro du lendemain et qu'on lui enverrait les épreuves à corriger. Il s'était comporté d'une manière très correcte, mais il avait répété à trois reprises qu'il avait écrit ce poème avec son sang, ce qui n'avait d'ailleurs pas étonné outre mesure le rédacteur en chef habitué aux métaphores des poètes. Il avait laissé son adresse pour recevoir les épreuves. C'était celle d'une pension très chic dans le nouveau quartier de la ville.

Je m'y rendis sur-le-champ, non sans avoir pris soin de me déguiser d'une façon qui me satisfit pleinement. Je me fis accompagner de deux policiers à qui je demandai de garder la sortie pendant que je pénétrais à l'intérieur.

La certitude de pouvoir bientôt mettre la main sur l'escroc et sur sa victime m'avait rendu ma bonne humeur, et c'est avec allégresse que je tirai la sonnette près de la plaque de cuivre où était gravé : *First class pension for ladies and gentlemen*. L'établissement appartenait à une dame. Je donnai ma carte de visite au portier qui m'ouvrit, carte portant naturellement un nom de circonstance. On m'introduisit dans le salon où la maîtresse de maison ne se fit pas longtemps attendre.

C'était une personne âgée d'environ cinquante ans et vêtue avec une certaine élégance. Du sang nègre devait couler dans ses veines, ce qui se voyait à ses cheveux et à ses ongles foncés. C'était d'ailleurs une personne fort sympathique qui me reçut avec affabilité.

Je me présentai à elle comme le rédacteur en chef du journal qui avait publié le poème d'Ohlert. J'exprimai le désir de voir le jeune homme pour lui commander de nouveaux vers et lui verser ses honoraires.

Elle m'écouta patiemment, m'examina, puis dit :

– Il a donc publié chez vous un poème ? Et vous lui trouvez de la valeur ?

– Beaucoup de valeur. Je voudrais justement le féliciter.

– Tiens, tiens, mais c'est très intéressant. Ce monsieur m'a fait l'effet d'un homme très instruit et d'un parfait gentleman. Malheureusement, il n'est pas très communicatif. Il ne voit personne. Il n'est sorti qu'une seule fois, sans doute pour vous porter son poème.

– Vraiment ? J'ai compris cependant, au cours du bref entretien que nous avons eu ensemble, qu'il a touché de l'argent dans cette ville. Il a dû donc sortir.

– Peut-être alors en mon absence, à moins qu'il n'ait chargé son secrétaire de le faire à sa place.

– Il a donc un secrétaire ? Il ne m'en a pas parlé. Ça doit être un homme très aisé.

– Je pense bien. Il payait comme un roi et commandait ce que nous avions de plus fin. C'est son secrétaire, Mr. Clinton, qui s'occupait d'ailleurs de toutes ses affaires.

– Vous dites Clinton ? Mais c'est donc lui que j'ai rencontré hier au club. Il est originaire de New-York. Je l'ai vu vers midi…

– C'est fort possible. Il était justement sorti à ce moment.

– Et nous avons été si heureux de nous rencontrer, continuai-je, qu'il m'a offert sa photographie. J'aurais voulu lui rendre la politesse, mais je n'avais pas de photographie sur moi. Je lui ai promis de lui en apporter une aujourd'hui.

Là-dessus je sortis la photographie de Gibson, dont je ne me séparais pas, et la montrai à la dame.

– C’est bien lui, dit-elle en y jetant un coup d’œil. Malheureusement, vous ne pourrez pas le voir aujourd’hui, pas plus que Mr. Ohlert. Ils sont partis tous les deux.

Je dissimulai le profond dépit que me causait cette nouvelle :

– Quel dommage ! Ils seraient partis si brusquement ?

– Oui, c’est une bien triste histoire. Ohlert lui-même ne m’en a pas parlé, parce qu’on n’aime pas en général étaler ses propres plaies, mais son secrétaire m’a tout raconté sous le sceau du secret. Je dois avouer que je sais toujours gagner la confiance de mes pensionnaires.

– Je le crois volontiers. Votre délicatesse, vos bonnes manières me l’auraient fait deviner, dis-je effrontément.

– Oh ! je vous en prie, protesta la dame visiblement flattée. Cette histoire m’a émue aux larmes et je suis très heureuse de savoir que ce jeune homme a pu s’enfuir à temps.

– Comment, s’enfuir ? Vous parlez comme s’il était poursuivi.

– Il l’est, en effet.

– Ça, c’est curieux. Un poète de son talent en butte aux persécutions ! En ma qualité de journaliste, je suis un peu son collègue et je m’intéresse vivement à son sort. Les journaux représentent une grande force. Peut-être pourrais-je lui venir en aide par un article ?... Quel dommage que la chose vous ait été racontée sous le sceau du secret.

La dame rougit légèrement. Elle tira de sa poche un mouchoir pour s’en servir le cas échéant et dit :

– Je ne me sens plus tenue à tant de discrétion puisque ces messieurs sont déjà partis. Je sais aussi que la presse est très

puissante, et je serais heureuse si vous pouviez aider ce jeune poète à se tirer d'une si pénible situation.

Je dois avouer que ce n'est qu'au prix de grands efforts que je parvenais à dissimuler mon énervement.

– Je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir, dis-je, mais encore faut-il que je sois mis au courant de l'affaire.

– Vous ne tarderez pas à l'être, car mon cœur m'ordonne de tout vous dire. Il s'agit d'un amour aussi fidèle que malheureux.

– Je m'en suis bien douté, car aucune souffrance est aussi profonde et aussi violente que celle causée par l'amour.

Malgré mon air convaincu, je n'avais encore qu'une très faible idée de l'amour.

– Oh ! comme vous comprenez bien la vie ! Vous avez donc vous-même éprouvé ces souffrances ?

– Pas encore.

– Alors vous pouvez vous estimer heureux. Je ne pourrais pas en dire autant. Ma mère était une mulâtresse. Je me suis fiancée au fils d'un planteur français. Mais notre bonheur fut ruiné, car le père de mon fiancé ne voulait pas d'une femme de couleur dans sa famille. Comme je comprends aujourd'hui les tourments du jeune poète !

– Il aime donc une femme de couleur ?

– Oui, une mulâtresse. Son père ne veut pas entendre parler de cet amour et, par ruse, il a fait signer à la jeune personne un engagement en vertu duquel elle renonce au mariage avec William Ohlert.

– Quel père dénaturé m'écriai-je indigné, ce qui me valut un regard plein de reconnaissance de la dame.

Visiblement, elle avait pris très cœur l'histoire que Gibson lui avait servie. Cette personne, qui devait se laisser aller facilement aux confidences, avait sans doute conté son amour malheureux à Gibson. Celui-ci lui avait raconté à son tour la même histoire pour faire naître sa compassion et expliquer son départ précipité. Inutile de dire que le fait de savoir que Gibson avait maintenant adopté le nom de Clinton m'était précieux.

– Vous l'avez dit, un père dénaturé, renchérit-elle. Mais William est resté fidèle à sa bien-aimée et ils se sont sauvés tous les deux. Pour ne pas attirer l'attention, ils ne descendent jamais dans le même hôtel.

– Je ne vois pas encore pourquoi il a dû quitter précipitamment La Nouvelle-Orléans.

– Mais parce que son persécuteur l'a suivi jusqu'ici.

– Et c'est son père qui le fait poursuivre ?

– Oui, et par un Français. Ah ! ces Français, je les hais ! Ils ne comprennent rien à l'amour. Ce Français impitoyable poursuit le jeune couple de ville en ville avec l'engagement signé par la jeune fille. C'est un policier. Il s'est chargé de ramener Mr. Ohlert à New-York.

– Est-ce que le secrétaire vous a décrit ce monstre ? demandai-je, curieux d'entendre d'autres appréciations sur ma personne.

– Je crois bien. Il a supposé que ce barbare découvrirait l'adresse de William et qu'il viendrait le relancer ici. Mais moi je lui réserve un bon accueil ! Je sais d'avance, mot par mot, tout ce que je lui dirai. Il n'apprendra jamais où le jeune homme est parti. Je l'enverrai dans la direction opposée.

Et elle me fit le portrait du « barbare », le nomma même – c'était bien mon nom – et je dois avouer que le signalement, bien que pas très favorable, était néanmoins fort exact.

– Je l'attends d'un moment à l'autre, poursuivit-elle. Quand on vous a annoncé, je croyais que c'était lui. Par bonheur, je m'étais trompée. Ce n'est pas vous le persécuteur des amoureux, l'ennemi du suprême bonheur, Satan fait homme. Vos yeux sincères me disent que vous ne tarderez pas à publier un article dans votre journal pour flétrir la cruauté du Français et prendre la défense du pauvre persécuté.

– Je ne demande pas mieux que de le faire, mais il me faudrait pour cela savoir où se trouve William Ohlert. Je dois m'entendre auparavant avec lui. J'espère qu'il vous a dit où il allait.

– Je sais bien où il est parti, mais je ne puis vous certifier que votre lettre l'y trouvera encore. J'avais décidé d'envoyer le Français dans le Nord-Ouest, mais à vous je vous dirai qu'il est allé dans le Sud, au Texas. Il avait l'intention de se rendre au Mexique et de s'arrêter à Vera-Cruz. Mais comme il n'a pas trouvé de bateau pour partir tout de suite, il a dû se résoudre à prendre le *Delphin* pour se rendre à Quintana, car le danger était pressant.

– En êtes-vous sûre ?

– Tout à fait. Il était très pressé. C'est tout juste si on a eu le temps de porter ses bagages à bord. Mon portier s'en est occupé. Il est allé au port où les matelots lui ont dit que le *Delphin*, n'allait que jusqu'à Quintana et qu'il ferait escale à Galveston. Mon portier a vu Mr. Ohlert partir sur ce bateau.

– Le secrétaire et la jeune personne sont sans doute partis avec lui ?

– Bien sûr. Mon portier n'a pas vu la dame, car elle n'est pas sortie de sa cabine. Mais il est tout naturel que Mr. William n'ait pas laissé sa fiancée ici, sachant qu'elle pouvait tomber entre les mains du Français. Je voudrais déjà que ce maudit individu soit là. J'essayerai d'abord de l'apitoyer, mais, si ça ne

réussit pas, je lui dirai ce que je pense de lui, et je doute que cela lui soit agréable.

La bonne dame était visiblement énervée. Elle avait pris très au sérieux son rôle et en quittant sa chaise elle agita ses deux poings fermés dans la direction de la porte.

– Arrive, arrive seulement, Français diabolique ! Je te foudroierai du regard et t'écraserai par mes paroles.

J'en savais assez et je pouvais m'en aller. Un autre, à ma place, aurait sans doute préféré laisser la mulâtresse dans son erreur. Mais je pensai qu'il était de mon devoir de la détromper. Ce n'était pas la peine qu'elle prît un honnête homme pour un coquin. Je lui dis donc :

– Je crains, madame, que vous n'ayez pas l'occasion de foudroyer ce Français de votre regard ni de l'écraser par vos paroles.

– Et pourquoi donc ?

– Parce qu'il ne s'y prendra pas du tout comme vous le supposez. Vous ne parviendrez pas non plus à le diriger vers le Nord-Ouest. Il ira directement à Quintana pour mettre la main sur William Ohlert et sur son secrétaire.

– Mais puisqu'il ne sait pas qu'ils sont là-bas.

– Mais si, vous le lui avez dit vous-même. À l'instant.

– Je ne vous comprends pas, s'écria-t-elle, stupéfaite.

– Eh bien ! vous allez comprendre. Permettez-moi seulement de modifier légèrement ma physionomie.

Ce disant, je retirai ma perruque noire, ma barbe et mes lunettes. La dame eut un mouvement de recul et l'effroi se peignit dans ses yeux.

– Grand Dieu, s’écria-t-elle, vous n’êtes pas le journaliste ! C’est vous le Français ! Vous m’avez trompée !

– J’étais bien obligé de le faire puisqu’on vous a trompée avant moi. L’histoire de la mulâtresse est forgée de toutes pièces. On a abusé de votre bonté, madame, Clinton n’est pas le secrétaire de William Ohlert, son vrai nom est Gibson. C’est le plus dangereux escroc qui existe et j’ai décidé de le rendre inoffensif.

Elle s’effondra sur sa chaise en poussant des cris.

– Non, non, c’est impossible ! Un jeune homme si sympathique ne peut être un imposteur. Je ne peux le croire.

– Vous me croirez quand je vous aurai tout raconté.

Je la mis au courant de la situation et sa sympathie pour l’aimable secrétaire se mua aussitôt en une violente colère. Elle reconnut qu’il avait honteusement abusé de sa crédulité et finit même par approuver ma démarche et mon déguisement.

– Si vous ne l’aviez pas fait, dit-elle, vous n’auriez pas appris la vérité et vous seriez peut-être parti, suivant mes indications, vers le Nord, dans le Nebraska ou le Dakota. Ce Gibson-Clinton mérite une bonne punition. J’espère que vous ne tarderez pas à le rattraper et je vous demanderai de m’écrire de Quintana pour me dire si vous avez réussi à le prendre. Sur votre chemin de retour, ne manquez pas non plus de passer par ici pour que je lui dise tout mon mépris.

– Je doute fort que ce soit possible. Il est difficile de mettre la main sur un homme au Texas et de le ramener à New-York. Je m’estimerais satisfait si je parvenais à délivrer William Ohlert des mains de ce scélérat et à sauver au moins une partie-des sommes qui ont été encaissées.

Nous nous séparâmes cordialement. Je dis aux deux policiers qui m’attendaient dehors que je n’avais plus besoin de

leurs services et, après leur avoir glissé un pourboire, je m'éloignai en hâte.

Naturellement, il me fallait me rendre à Quintana sans délai. Je me mis donc à la recherche d'un bateau en partance pour cette ville. Je finis par trouver un clipper rapide qui avait pris un chargement pour Galveston et qui allait partir à midi. J'espérais, une fois à Galveston, trouver un moyen de transport pour me rendre à Quintana. Je pris mes dispositions en conséquence et me rendis au port.

Par malheur, mon espoir de trouver à Galveston un bateau allant à Quintana fut déçu. Par contre, une occasion s'offrait de se rendre à Matagorda, à l'embouchure du Colorado. On m'assura que je n'aurais pas de difficulté pour aller de là-bas à Quintana. Cela m'incita, à saisir l'occasion et je devais m'en féliciter par la suite.

Arrivé à Matagorda, je me renseignai sur la possibilité d'atteindre mon lieu de destination. J'appris à ma grande déception que la goélette se rendant dans cette direction ne partait que deux jours plus tard. Ce retard m'agaça, car il donnait ainsi à Gibson une avance de quatre jours, grâce à laquelle il pouvait se mettre hors de ma portée. Je me consolai à la pensée que j'avais fait, étant données les circonstances, tout ce qui était en mes moyens.

Me décidant à prendre patience, je choisis un hôtel et y fis porter mes bagages.

Une fois installé, je décidai de visiter un peu la ville. En suivant un corridor de l'hôtel, je passai devant une porte qui se trouvait justement ouverte. J'y jetai un coup d'œil et je pus constater que cette pièce était tout aussi sommairement meublée que la mienne. Près du mur était posée une selle avec une bride. Dans un coin, près de la fenêtre, était appuyé un fusil Kentucky. J'évoquai la silhouette de Old Death, mais ces objets pouvaient tout aussi bien appartenir à quelque autre personne.

Une fois dehors, je me mis à dévaler la rue. J'allais tourner le coin, lorsque j'entendis quelqu'un arriver dans la rue que j'allais prendre.

– Nom d'un chien, s'écria l'homme, faites attention, monsieur, si vous ne voulez pas renverser les passants en courant comme un fou.

– Si vous appelez ma marche habituelle une course de fou, alors vous prenez une huître pour un vapeur du Mississipi, répondis-je en riant.

L'homme eut un mouvement de recul, me dévisagea et s'écria :

– Ma foi, mais c'est le greenhorn qui ne veut pas avouer qu'il est détective. Que venez-vous donc chercher à Matagorda ?

– En tout cas, pas vous, monsieur Old Death.

– Je vous crois volontiers. Vous me faites l'effet d'un homme qui ne trouve jamais ce qu'il cherche, mais qui trouve toujours ce qu'il ne cherche pas. Avez-vous une chambre ?

– Oui, chez « l'Oncle Sam ».

– Parfait. J'y ai monté, moi aussi, mon wigwam.

– Sans doute dans la chambre où j'ai remarqué un harnachement et un fusil, au premier étage ?

– C'est cela même. Il faut que je vous dise que je ne me sépare jamais de ces objets. On peut trouver partout un bon cheval, tandis qu'il n'en est pas de même d'une bonne selle. Mais venez donc, je vais vous conduire dans un cabaret où l'on boit une bière excellente. Par cette chaleur caniculaire, il n'est pas mauvais de se rafraîchir un peu.

Il me conduisit dans un petit établissement où nous nous trouvâmes les seuls clients. Je lui offris un cigare, mais il refusa.

En revanche, il tira de sa poche une blague à chique. Il en prit un morceau qui aurait suffi pour cinq matelots, le porta à sa bouche et, avec un plaisir évident, en gonfla sa joue en disant :

– Maintenant, je vous écoute. Je voudrais bien savoir quel bon vent vous amène.

– Malheureusement, ce n'est pas un bon vent, mais un vent contraire.

– Vous n'aviez donc pas l'intention de venir ici ?

– Non, je me proposais de me rendre à Quintana. Mais comme je n'ai pas trouvé de bateau pour cette ville, je suis venu ici, car on m'a assuré que j'aurais plus de facilité pour trouver une correspondance. Par malheur, je suis obligé d'attendre deux journées entières.

– Ma situation est à peu près analogue, dit Old Death en riant. Je suis obligé d'attendre avant de pouvoir aller à Austun et de là remonter le Rio-Grande-del-Norte. Le temps est propice, il a plu, et le Colorado est en crue, ce qui le rend navigable jusqu'à Austun. La plus grande partie de l'année, ce fleuve est presque à sec.

– J'ai entendu dire que le voyage est très difficile à cause de l'état des eaux.

– En effet, mais, à une dizaine de kilomètres d'ici, la navigation ne rencontre plus aucune difficulté. J'avais donc décidé de prendre le bateau, mais je suis resté trop longtemps à me rafraîchir au cabaret, de sorte que, lorsque je suis arrivé au débarcadère, le bateau partait déjà. Il ne me restait qu'à ramener ma selle et à attendre jusqu'à demain matin le départ du prochain bateau.

– Ainsi donc, nous sommes logés à la même enseigne.

– C'est une façon de parler. Quant à moi, je ne poursuis personne et ça m'est à peu près égal d'arriver à destination au-

jourd'hui ou dans huit jours. Ce qui m'agace le plus dans cette histoire, ce sont les ricanements d'un sale type qui s'est moqué de moi à bord du bateau quand il m'a vu arriver en retard avec ma selle. Si je le retrouve, je lui administrerai une gifle bien plus vigoureuse que celle que je lui ai déjà administrée il y a quelques jours...

– Alors vous vous battez souvent ?

– Non, d'habitude, je suis tout ce qu'il y a de plus pacifique. Pourtant, à bord du *Delphin*, il y avait un gaillard qui ricanait toutes les fois qu'il me voyait. Je lui demandai ce qui lui procurait une si grande joie, et, quand il me répondit que c'était ma vilaine tête, je l'envoyai s'asseoir avec un swing bien appliqué. Il s'est relevé et a braqué son revolver sur moi, mais le capitaine du bateau est intervenu et est parvenu à le calmer. Évidemment, il me gardait rancune et était bien content de me voir rater mon bateau. C'est une vraie fripouille et je plains vivement son compagnon de voyage, qui a l'air d'un gentleman. Malheureusement, il est toujours taciturne et triste, on dirait qu'il a perdu quelque chose.

J'écoutais avec attention.

– Vous dites que son compagnon n'a pas l'air tout à fait normal. N'auriez-vous pas entendu son nom, par hasard ?

– Le capitaine l'appelait Mr. Ohlert.

Ce nom, jeté d'une façon si inattendue, me fit l'effet d'un coup de matraque en pleine figure. Je lui demandai hâtivement :

– Et son compagnon ?

– Il s'appelle Clinton, si je me rappelle bien.

– Est-ce possible ? m'écriai-je en sursautant sur mon siège. Vraiment, ces deux-là ont fait voyage avec vous ?

Il me dévisagea, stupéfait.

– Vous êtes fou ? Qu'avez-vous ? Ces deux hommes vous intéressent beaucoup ?

– Oui, beaucoup, c'est eux que je recherche.

À nouveau il eut ce sourire amical que je devais si souvent voir passer sur son visage par la suite.

– Tiens, dit-il, vous avouez donc que vous cherchez deux hommes. Décidément, vous n'êtes qu'un greenhorn. Vous vous êtes mis par votre faute dans de mauvais draps.

– Comment cela ?

– Parce que vous n'avez pas été assez franc avec moi à La Nouvelle-Orléans.

– Comment aurais-je pu deviner que vous alliez tomber par hasard sur ces hommes-là ? D'ailleurs, ils n'avaient pas l'intention d'aller à Matagorda, mais à Quintana.

– C'est ce qu'ils ont dit, mais, en vérité, ils n'ont même pas débarqué dans cette ville. Si vous voulez faire preuve d'intelligence, vous me raconterez tout de suite l'affaire. Peut-être pourrais-je vous aider en quelque chose.

L'amour-propre me poussait à garder le silence, mais la raison l'emporta. Je commençai à lui faire le récit de l'aventure et sortis de ma poche les deux photographies que je lui montrai.

– Regardez bien ces deux photos. Reconnaissez-vous ces personnes ?

– Je pense bien, ce sont les mêmes, dit-il après y avoir jeté un coup d'œil. Il n'y a pas d'erreur possible.

– Et vous êtes sûr qu'ils se sont rendus à Austun ? Ne se proposaient-ils pas de débarquer en cours de route ?

– Non, Ohlert a dit au capitaine du vapeur qu'ils se rendaient à Austun. En tout cas, il faut patienter jusqu'à demain matin, car, avant, il n'y a pas de bateau. Nous arriverons après-demain à destination.

– Oh ! comme c'est long !

– Vous oubliez que, eux aussi, à cause des basses eaux, auront du retard. Il est possible que le bateau soit obligé de s'arrêter en route et cela fait perdre toujours quelques heures.

– Si seulement nous savions quelles sont les véritables intentions de Gibson et où il veut entraîner le jeune Ohlert.

– Évidemment, c'est encore une énigme, mais il a sans doute des intentions très précises. Les sommes qu'il a touchées constituent une belle fortune, son intérêt serait de s'en emparer et de laisser tomber Ohlert. S'il ne l'a pas fait jusqu'ici, c'est qu'il compte encore exploiter le jeune homme. Toute cette affaire m'intéresse énormément et, comme pour le moment, notre route se trouve être la même, je me mets à votre disposition. Vous pouvez compter sur moi.

– J'accepte votre offre avec enthousiasme. Je ne doute pas que votre concours puisse m'être très précieux.

Une vigoureuse poignée de main scella notre accord et nous vidâmes nos verres. Pourquoi ne m'étais-je pas confié plus tôt à cet homme ?

À peine avions-nous rempli à nouveau nos verres qu'un vacarme épouvantable nous parvint du dehors. Nous pouvions distinguer des hurlements humains et des aboiements de chien. Tout à coup la porte s'ouvrit violemment et six hommes firent irruption dans la salle, tous visiblement saouls. Ils avaient des allures grossières et étaient vêtus comme dans le Sud. Leurs armes étaient splendides : chacun d'eux avait un fusil, un couteau, un revolver ou un pistolet, des matraques de négriers, et conduisait un chien en laisse. Ces animaux étaient énormes et

appartenaient à cette race spéciale employée dans les États du Sud pour rattraper les nègres fuyards et qu'on appelait « chasseurs d'hommes ».

Les nouveaux venus nous dévisagèrent, sans nous saluer, d'un air insolent, puis s'affalèrent sur les chaises qui gémirent sous leur poids. Ils posèrent leurs pieds sur la table, et se mirent à claquer des talons. C'était leur façon de faire comprendre au patron qu'ils avaient soif.

– Eh ! bonhomme, vous avez de la bière, de la bière d'Europe ?

Le patron effrayé acquiesça.

– Tant mieux. Toi aussi tu viens d'Europe ?

– Non.

– Tu as de la chance. Nous voulons boire de la bière étrangère, mais nous ne voulons pas de ces étrangers abolitionnistes qui veulent supprimer notre métier.

Le patron se hâta de servir ces clients. Je me retournai précautionneusement pour mieux observer l'homme qui parlait. Mon coup d'œil n'échappa pas à son attention. Je suis persuadé que mon regard n'avait rien de désobligeant, mais il paraît que l'homme ne cherchait que l'occasion d'une querelle.

– Qu'as-tu à me fixer ainsi ? Ce n'est peut-être pas vrai, ce que je dis ?

Je détournai la tête sans répondre.

– Prenez garde, me chuchota Old Death, ce sont des voyous de la pire espèce. Les négriers congédiés par suite de la suppression de l'esclavage sont des éléments très dangereux. Il vaut mieux ne pas les regarder. Videz votre verre et sortons.

Ce chuchotement eut le don de déplaire à l'homme. Il cria dans notre direction :

– Qu'est-ce que tu as à marmonner là-bas, vieux squelette ? Si tu as quelque chose à nous dire, ouvre un peu la bouche si tu ne veux pas qu'on te la fasse ouvrir de force.

Old Death porta son verre à ses lèvres, but sa bière et ne répondit rien. Les hommes furent servis et se mirent à boire. Le plus loquace, son verre plein à la main, continua à grogner :

– Voici deux gaillards qui ont l'air d'aimer ça, eh bien ! ils seront servis.

Et d'un geste il lança le contenu de son verre dans notre direction. Old Death, imperturbable, s'essuya le visage avec sa main, mais, pour ma part, je n'entendais pas accepter cette insulte sans plus de façon. Mon chapeau, mon col et ma veste dégouttaient, car j'avais reçu le liquide en pleine figure. Je me tournai donc et criai :

– Je vous prie, monsieur, de ne pas recommencer. Vous pouvez plaisanter si vous voulez entre vous, nous n'y voyons pas d'inconvénient, mais pour ce qui est de nous, nous vous prions de nous laisser tranquilles.

– Tiens, tiens, et qu'arrivera-t-il si l'envie me prend de vous arroser encore une fois ?

– Vous le verrez bien.

– Vraiment ? Je suis bien curieux de le voir. Patron, de la bière !

Les autres riaient aux éclats, ce qui excita encore davantage le matamore. Il était clair qu'il n'hésiterait pas à recommencer son manège.

– Pour l'amour de Dieu, ne vous prenez pas de querelle avec ces types-là, me conseilla une fois de plus Old Death.

– Vous avez donc peur ? demandai-je.

– En voilà une idée ! Mais ils en viennent trop facilement aux armes, et tout le courage du monde ne vaut rien contre une balle. Et n'oubliez pas les chiens.

Les énergumènes avaient attaché leurs chiens aux pieds de la table. Pour ne pas être surpris par derrière, je quittai ma place et m'installai de façon à les voir de face.

– Regardez-le qui prend position, ricana le beau parleur de la bande. Il se tient sur ses gardes, mais, s'il fait le moindre geste, je lâche Pluton dessus. Ce cabot sait comment s'y prendre avec les hommes.

Il détacha le chien, gardant la laisse à la main. Le patron avec la bière se faisait toujours attendre. Nous avions le temps de laisser une pièce sur la table et de partir, mais l'idée de prendre la fuite devant ces individus méprisables ne me disait rien.

Je glissai ma main dans ma poche et m'emparai de mon revolver. La seule chose dont je doutais, c'était de pouvoir maîtriser le chien. Cependant j'avais déjà eu affaire à des bêtes dressées à la chasse à l'homme et je ne désespérais pas de venir finalement à bout du chien de mon adversaire.

À ce moment précis, le patron arriva avec la bière. Il posa les verres sur la table et, s'adressant d'un ton aimable à ses hôtes :

– Messieurs, votre visite m'honore, mais je vous prie instamment de bien vouloir laisser tranquilles les deux messieurs que voici. Ce sont aussi mes clients.

– Fripouille ! hurla l'un des négriers. Tu veux nous faire la morale ? Attends, je vais refroidir ton zèle.

Et le contenu de deux ou trois verres aspergea le cabaretier, si bien qu'il ne trouva rien d'autre à faire que de battre en retraite.

– Et maintenant, au tour du vantard ! cria l'homme. Il n'y échappera pas.

La laisse toujours dans sa main gauche, il saisit un verre de sa main droite et lança la boisson sur moi. Je me retirai à temps pour ne pas être éclaboussé. Puis je levai le poing et me ruai sur lui. Mais il se précipita à ma rencontre.

– Pluton, *go on !* cria-t-il en me désignant de la main et en lâchant le chien.

Je reculai jusqu'au mur, mais la bête, d'un bond de tigre, fut près de moi. Cinq pas à peine nous séparaient. Elle franchit cet espace en un clin d'œil. Elle était sûre de me saisir à la gorge avec ses crocs, mais, au moment décisif, je me dérobai et sa gueule heurta le mur. Son bond était si violent que le choc qui s'ensuivit l'étourdit presque. Elle s'écroula sur le sol. Avec la vitesse d'un éclair je me retrouvai derrière le chien et frappai sa tête contre le mur si fort que son crâne se brisa.

Un tapage indescriptible éclata dans la salle. Les chiens se mirent à aboyer et à secouer la table où ils étaient attachés. Les hommes juraient et le propriétaire du chien mort voulut se ruer sur moi. Mais Old Death s'était levé et, braquant ses deux revolvers sur la bande, il s'écria :

– Halte ! En voilà assez, mes garçons ! Un pas de plus et je tire. Sachez que je suis Old Death, j'espère que vous avez entendu parler de moi. Et mon jeune ami a aussi peu peur de vous que moi-même. Rasseyez-vous et buvez votre bière tranquillement. Si je vous vois faire un geste pour prendre vos armes, je fais feu.

Ce dernier avertissement s'adressait à l'un des négriers qui esquissait un geste vers sa poche, sans doute pour en retirer un revolver. Moi aussi j'avais tiré le mien. À nous deux, nous avions dix-huit balles à tirer. Avant qu'il ait eu le temps de saisir une arme, chacun de ces négriers aurait été touché. Old Death était

complètement transformé. Sa silhouette courbée s'était redressée. Ses yeux brillaient et tout son visage exprimait une énergie et un sang-froid contre lesquels toute résistance devait se briser. Les hommes qui, il y a un moment encore, se montraient si insolents, perdirent leur assurance. Ils grognèrent quelque chose, mais s'assirent, et le propriétaire du chien tué lui-même n'osa pas s'approcher de sa bête, car il lui aurait fallu passer près de moi.

Nous étions encore debout, le revolver à la main, lorsqu'un nouveau client pénétra dans le cabaret. C'était un Indien.

Il portait une veste de chasseur blanche, ornée de broderies rouges à la mode indienne. Sa culotte était faite de même tissu et les coutures étaient ornées de franges en cheveux de scalpes. Tout le vêtement était d'une blancheur immaculée. Ses pieds étroits étaient chaussés de mocassins brodés de perles et garnis de touffes de soie de porc. Suspendus au cou, il portait un sachet à remèdes, un calumet de paix et une triple chaîne de griffes d'ours gris, l'animal le plus redoutable des montagnes Rocheuses. Autour de sa taille, il portait une large ceinture où étaient passés plusieurs couteaux et deux revolvers. Dans la main droite, il tenait un fusil à double canon dont la crosse était richement ornée de clous d'argent. Il était nu-tête. Sa longue et épaisse chevelure était disposée en casque et tressée avec une peau de serpent. Aucune plume d'aigle, aucun signe distinctif n'ornait sa tête et, pourtant, un coup d'œil suffisait pour se rendre compte que c'était un chef, un illustre guerrier. Le profil de son visage viril et grave était presque romain ; les pommettes saillaient à peine, le visage était complètement imberbe et son teint mat avait une nuance brun clair avec un léger reflet bronzé. En un mot, c'était Winnetou, le chef des Apaches, mon frère de sang.

L'espace d'une seconde, il resta sur le pas de la porte. Il parcourut l'assistance d'un regard scrutateur de ses yeux noirs ;

puis il vint s’asseoir non loin de nous et aussi à l’écart que possible de la bande.

J’allais déjà faire un pas vers lui et manifester ma joie de cette rencontre, mais Winnetou, qui n’avait pourtant pas manqué de me voir, ne fit aucune attention à moi. Il devait avoir ses raisons pour agir ainsi. Je me rassis donc en m’efforçant de feindre une indifférence totale.

Selon toute apparence, Winnetou avait compris la situation. Ses yeux exprimaient le mépris en se posant pour la deuxième fois sur nos adversaires. Quand il nous vit nous asseoir et cacher nos revolvers, un sourire de satisfaction éclaira son visage.

Son entrée fit tomber un silence profond dans l’assistance. Le patron, qui en conclut que le danger était passé, montra sa tête par l’entrebâillement de la porte et examina son nouveau client.

– Apportez-moi de la bière, de la bière d’Europe, dit l’Indien d’une voix sonore, en un anglais aisé et choisi.

Les vauriens ne purent dissimuler leur étonnement. Ils rapprochèrent leurs têtes et commencèrent à chuchoter. La façon dont ils dévisageaient l’Indien prouvait qu’ils ne disaient pas précisément du bien de lui.

Winnetou, à qui on avait apporté sa bière, leva son verre contre le jour et l’examina d’un œil de connaisseur.

– *Well !* dit-il en se tournant vers le patron et en claquant la langue. Votre bière est excellente. Le Grand Manitou des Blancs leur a appris beaucoup de choses et, entre autres, le brassage de la bière, ce qui n’est pas à dédaigner.

– Est-ce possible que ce soit un vrai Indien ? dis-je à Old Death en faisant semblant de ne pas le connaître.

– Bien sûr, et quel Indien ! fit le vieux en baissant la voix.

– Vous le connaissez ? Vous l'avez déjà rencontré ?

– Non, c'est la première fois que je le vois, mais sa taille, sa tenue, son âge et ses armes me permettent de l'identifier. C'est le plus fameux fusil indien et sa balle ne rate jamais le but. Vous avez la chance de voir devant vous le célèbre Indien Winnetou, chef des Apaches. C'est le personnage le plus populaire de sa race. Son nom résonne dans les palais, dans les huttes et autour des feux de camp. Sage, équitable, probe, fidèle, fier et courageux jusqu'à la témérité, maître dans le maniement de toute arme, c'est un ami et protecteur des faibles, qu'il s'agisse de Peaux-Rouges ou de Blancs. Il est connu dans tous les États-Unis et même au delà comme le plus admirable des héros de l'Ouest.

– Mais où a-t-il si bien appris l'anglais et d'où lui viennent ses manières de gentleman ?

– Il vient souvent dans l'Est. Mais on raconte aussi qu'un savant européen, s'étant beaucoup attaché à Winnetou pendant sa captivité chez les Apaches, décida de rester au milieu de sa tribu pour inculquer aux Indiens l'amour de la paix. Il devint en quelque sorte le guide spirituel du jeune chef, mais, ne pouvant faire triompher ses principes philosophiques, il se démoralisa lui-même peu à peu.

Tout cela était dit d'une voix à peine perceptible, de sorte que j'avais moi-même de la peine à distinguer les paroles. Pourtant l'Indien, assis à environ cinq mètres de nous, se tourna vers mon ami :

– Old Death fait erreur. Le savant est venu de bon gré vers les Apaches et a été reçu très cordialement. Il est devenu le maître de Winnetou et lui a appris à distinguer la bonté de la méchanceté et la vérité du mensonge. Il ne s'est jamais démoralisé et, jusqu'à la fin de ses jours, il vécut entouré de la vénération de mes frères. À sa mort, on lui éleva une pierre tombale et les chênes de la vie furent plantés sur sa tombe. Il est passé dans

les savanes éternellement vertes où les esprits des défunts ne s'entredéchirent pas et jouissent de la félicité sans borne auprès du Grand Manitou. C'est là que Winnetou le reverra et pourra oublier toute la haine dont il est témoin ici-bas.

Old Death était heureux d'avoir été reconnu par l'Indien. C'est tout rayonnant de joie qu'il lui demanda :

– Vous me connaissez donc, sir ?

– Je ne vous ai jamais vu et pourtant je vous ai reconnu dès que je suis entré. Votre nom est célèbre jusqu'à Las Animas.

Aucun trait de son visage n'avait bougé tandis qu'il parlait. Il se plongea à nouveau dans ses pensées ; seules ses oreilles remuaient de temps en temps, comme s'il faisait un effort pour entendre.

Les chasseurs d'esclaves continuaient à chuchoter et se dévisageaient d'un air interrogateur. Enfin, ils semblèrent avoir pris une décision. Ils ne connaissaient pas l'Indien et ses paroles n'avaient pu les éclairer sur son identité. Ils voulurent compenser la défaite qu'ils venaient de subir en manifestant leur dédain pour la race des Peaux-Rouges. Ils ne soupçonnaient même pas que Old Death et moi serions prêts à prendre la défense de l'Indien, persuadés sans doute que nous assisterions tranquillement à l'humiliation d'un innocent. L'un d'eux se leva – c'était celui qui m'avait insulté – et avança lentement, d'un air provocant, dans la direction de l'Indien. Je tirai aussitôt mon revolver de ma poche et le posai sur la table à ma portée.

– C'est inutile, me dit Old Death à voix basse, un homme comme Winnetou saura tenir en respect cette racaille.

Le voyou vint se planter, les jambes écartées, devant l'Apache et posa ses mains sur ses hanches.

– Que viens-tu chercher à Matagorda, espèce de macaque ? dit-il. Nous n'avons pas besoin de sauvages dans notre société.

Winnetou ne daigna même pas répondre par un regard ; il porta son verre à sa bouche, avala une gorgée de bière et, en claquant la langue, déposa le verre sur la table.

– Tu n'as donc pas entendu, sale Peau-Rouge ? Je veux savoir pourquoi tu viens fourrer ton nez ici. Certainement pour faire le mouchard. Les Peaux-Rouges sont du côté de ce fripon de Juarez, dont la peau est aussi rouge que la tienne. Mais nous autres, nous sommes pour l'empereur Max et nous ferons l'affaire de tout Indien qui se mettra en travers de notre chemin. Si tu ne cries pas en chœur avec nous : « Vive l'empereur Max ! » nous te passerons la corde au cou.

L'Apache ne répondait toujours pas. Les muscles de son visage étaient parfaitement immobiles.

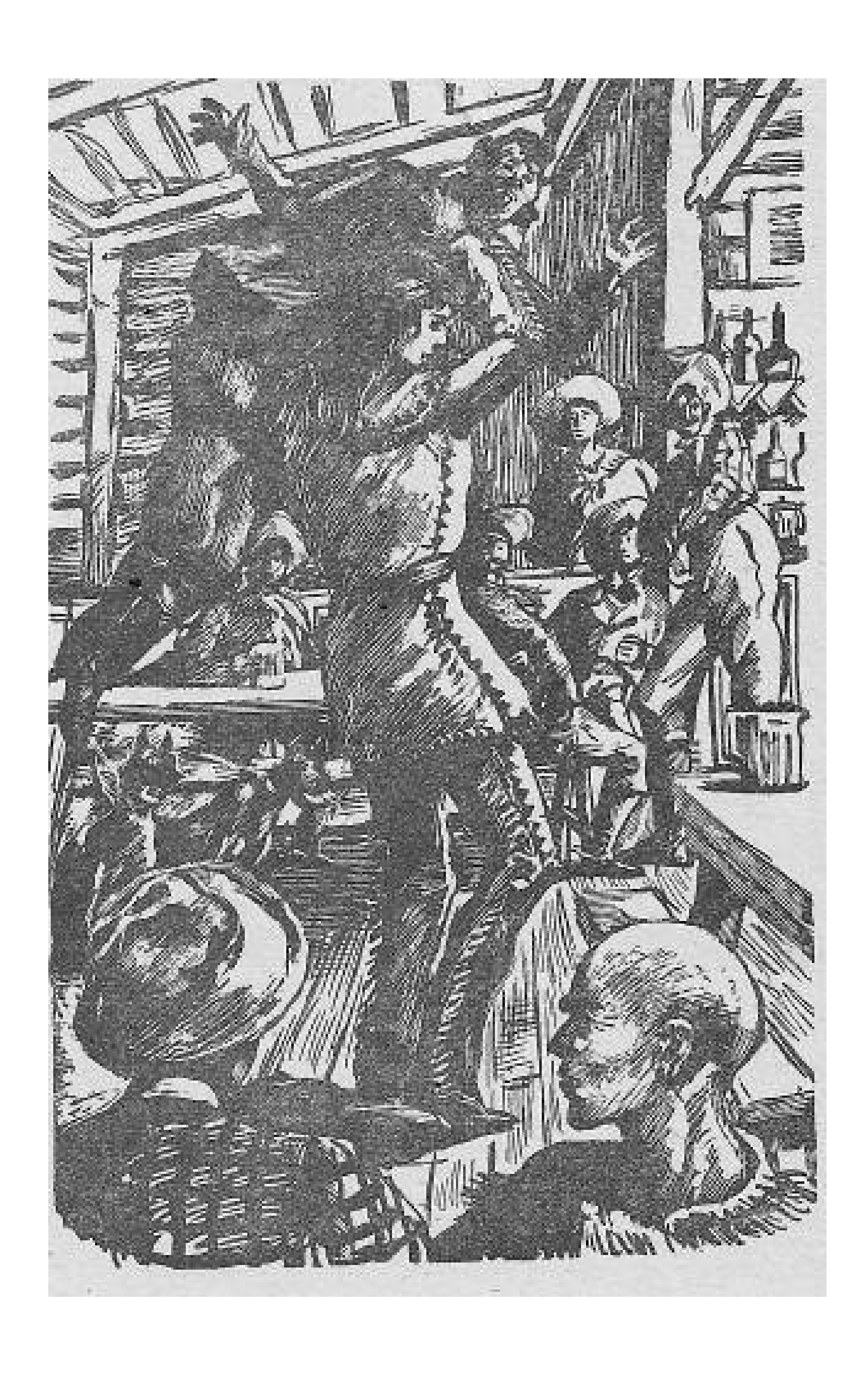
– Tu ne comprends donc pas, chien maudit ? Je veux avoir une réponse ! hurla l'autre au comble de la rage, en posant son poing sur l'épaule de Winnetou.

La silhouette élancée de l'Indien se dressa alors de toute sa hauteur.

– Arrière ! cria-t-il d'un ton impératif. Je ne tolère pas qu'un coyote me touche !

Le coyote est le nom d'un loup de la prairie, la bête la plus méprisée dans le pays. Dans le langage des Indiens, ce terme est l'insulte qu'on emploie pour marquer le plus profond mépris.

– Moi, un coyote ! s'écria l'énergumène. Tu paieras cher ton insolence !



Ce disant, il tira son revolver. Une chose inattendue se produisit alors. L'Apache, d'un geste, lui fit lâcher l'arme, le saisit par la taille, le souleva en l'air et le lança contre la fenêtre, dont les carreaux se brisèrent en mille morceaux, tandis que l'homme allait s'effondrer dehors.

Tout cela fut l'affaire d'une seconde. Le fracas des vitres brisées, l'aboiement des chiens, les clameurs de la bande produisirent un vacarme indescriptible, dominé bientôt par la voix de Winnetou. Il se dirigea vers les négriers, désigna de la main la fenêtre et dit :

– S'il y en a un parmi vous qui ait envie de faire cette petite promenade, il n'a qu'à le dire.

Il s'était approché un peu trop de l'un des chiens. La bête essaya de se ruer sur lui, mais reçut un tel coup de pied qu'elle se réfugia sous la table en gémissant. Les autres chasseurs d'esclaves préférèrent se tenir cois. Winnetou n'avait aucune arme dans la main, mais sa personne suffisait à en imposer à tous. Personne ne lui répondit. L'Indien ressemblait à ce moment à un dompteur qui, entré dans la cage à fauves, tient en respect les bêtes redoutables par la seule force de son regard.

Tout à coup, la porte s'ouvrit et l'homme qui avait été lancé par la fenêtre rentra dans la salle. Son visage avait été blessé par les débris de verre. Il avait tiré son couteau et s'élançait maintenant en poussant des cris de rage dans la direction de Winnetou. Celui-ci fit un mouvement de côté et empoigna la main armée du couteau. Puis il saisit à nouveau l'homme par la taille, le souleva et le lança contre le sol, où le drôle s'effondra sans connaissance. Aucun de ses compagnons ne fit mine de venir à son secours et d'affronter le vainqueur. Ce dernier, comme si de rien n'était, alla vider son bock. Puis il appela le patron qui s'était caché dans l'arrière-boutique, sortit une bourse de cuir de sa ceinture et lui remit un petit morceau de métal jaune.

– Ce sera pour votre bière et pour votre fenêtre, patron. Voyez-vous, les « sauvages » paient ce qu'ils doivent. J'espère que les civilisés vous paieront aussi bien. Ils ne veulent pas de la compagnie d'un Peau-Rouge. Mais, si Winnetou, le chef des Apaches, s'en va, ce n'est pas parce qu'il les craint, mais seulement parce qu'il a reconnu que le cœur de ces hommes est aussi pâle que leur peau. Il ne peut se plaire dans leur société.

Il prit son fusil et sortit du café sans même nous regarder. Après son départ, les bandits commencèrent à s'agiter de nouveau. Mais la curiosité l'emportait maintenant chez eux sur la colère et le désir de venger leur compagnon. Ils demandèrent au patron ce que l'Apache lui avait laissé.

– Un « nugget », répondit-il en leur montrant un morceau d'or de la grosseur d'une noisette. Ça vaut au moins douze dollars. Je crois que sa bourse en était pleine.

Les autres manifestèrent leur indignation de savoir qu'un Peau-Rouge était en possession d'une telle quantité d'or. Le morceau de métal jaune passait de main en main et chacun donnait son appréciation. Nous saisîmes l'occasion pour régler notre consommation et sortir à notre tour.

– Eh bien ! que dites-vous de cet Apache ? me demanda Old Death une fois que nous fûmes dehors. Croyez-vous qu'il y ait deux Indiens pareils dans tout le pays ? En face de lui, les coquins avaient l'air de moineaux devant un faucon. Dommage qu'on l'ait perdu de vue, je ne serais pas mécontent de savoir pourquoi il se trouve ici. Pensez-vous qu'il loge quelque part en dehors de la ville ou qu'il soit descendu dans un hôtel d'ici ? En tout cas, il doit avoir avec lui son cheval, car un Apache sans cheval est une chose inconcevable. Mais, à propos de votre petite altercation, vous ne vous êtes pas mal comporté du tout. Je vous ai conseillé de vous tenir tranquille parce qu'il faut éviter d'avoir maille à partir avec ces gredins, mais la façon dont vous vous êtes débarrassé de ce chien me donne à penser que vous ne resterez pas longtemps un greenhorn. Nous voilà arrivés. Vou-

lez-vous entrer à l'hôtel ? Quant à moi, je n'y tiens pas. Un vieux trappeur de mon espèce n'aime pas à s'enfermer entre quatre murs et préfère toujours le plein air. Venez faire un petit tour dans ce beau Matagorda. C'est la seule façon de tuer le temps. À moins que vous n'ayez envie de faire une partie.

– Non, je ne suis pas joueur et je n'ai pas l'intention de le devenir.

– C'est tout à votre honneur, jeune homme, mais, ici, le jeu est de règle et, au Mexique, c'est encore pire. Là-bas, tout le monde joue, hommes et femmes, chats et souris. Mais jouissons plutôt de cette belle promenade ! Ensuite, nous allons nous restaurer et irons nous coucher. Dans ce pays, on ne sait jamais si le lendemain on aura la possibilité de dormir tranquillement.

– J'espère que nous n'en sommes pas encore là.

– Il ne faut pas oublier que nous nous trouvons au Texas, où la situation est loin d'être calme. Maintenant, par exemple, nous nous proposons de nous rendre à Autun. Mais rien ne nous garantit que nous pourrons faire ce voyage. Les événements du Mexique se répercutent au delà du Rio-Grande. Si Gibson décide d'interrompre son voyage à cause des troubles et de s'arrêter en cours de route, il nous faudra en faire autant.

– Mais comment saurons-nous s'il a débarqué ?

– Nous nous renseignerons. Nous avons un quart d'heure d'arrêt dans chaque port et c'est suffisant pour recueillir nos informations. Nous devons donc nous tenir prêts à débarquer dans un endroit où il n'y ait pas même d'hôtel ni de cabaret.

– Mais que ferai-je alors de ma malle ?

Ma question le fit rire.

– Une malle ! s'écria-t-il. Emporter une malle en voyage comme le ferait ma grand'mère ! Aucun homme raisonnable ne s'embarrasse aujourd'hui d'un bagage aussi encombrant. Si je

voulais trimbaler avec moi tout ce dont j'ai besoin en voyage, je n'irais pas loin. N'emportez avec vous que le strict minimum. Vous achèterez au besoin en route ce qui vous sera nécessaire. Et qu'avez-vous donc dans votre malle ?

– Des costumes, du linge, des objets de toilette, des accessoires pour me déguiser, etc.

– Tout ça, c'est très beau, mais vous pouvez vous en passer parfaitement. Le Texas n'est ni un boudoir, ni une loge de théâtre où il faut faire de l'élégance. Il n'est pas impossible que dans trois jours vos beaux costumes soient en loques et que votre haut de forme à la mode tienne plus d'un accordéon que d'un couvre-chef. Savez-vous seulement de quel côté se tournera Gibson ? Car il ne peut avoir l'intention de rester au Texas ; il veut disparaître et doit se disposer à passer la frontière. Puisqu'il est venu ici, il ne fait pas de doute qu'il ait jeté son dévolu sur le Mexique. À la faveur du chaos qui règne dans ce pays, il peut passer plus facilement inaperçu et aucun homme, aucune police ne se chargera de vous le livrer.

– Vous avez peut-être raison. Je pense cependant que, si vraiment il voulait aller au Mexique, il se serait dirigé directement vers un port mexicain.

– Allons donc ! Il a dû quitter La Nouvelle-Orléans si précipitamment qu'il a pris le premier bateau qui s'offrait. D'autre part, les ports mexicains sont entre les mains des Français et peut-être ne tient-il pas à rencontrer des Français. Bref, il n'a pas le choix. Il ne tient pas à aller dans les grandes villes pour se faire voir, ce qui me fait penser qu'il évitera Austun et débarquera en cours de route. Il y a des chances pour qu'il se rende à cheval à travers un pays peu peuplé dans la direction du Rio-Grande. Voulez-vous l'y suivre avec votre malle, votre chapeau haut de forme et vos complets dernier cri ? Si telle est votre intention, voilà une chasse où je vais bien m'amuser ! Ah ! Ah ! Ah !

Je dus lui donner raison, mais je lui laissai entendre que je n'aimais pas qu'on se moquât de ma tenue. Il me donna une tape sur l'épaule en riant.

– Laissez-moi toujours vous donner un bon conseil. Renoncez à cette mise peu pratique. Allez voir un marchand d'habits, vendez-lui toutes vos défroques et procurez-vous quelque chose de plus approprié aux besoins de l'heure. Il vous faut un costume de trappeur à toute épreuve. J'espère qu'on ne vous a pas laissé partir sans argent...

J'acquiesçai de la tête.

– Eh bien ! tout est pour le mieux. Vous savez sans doute monter à cheval et tirer ?

Je fis signe que oui.

– Il vous faut un cheval, mais ici vous n'en trouverez pas de bon. Sur la côte, les montures sont chères et mauvaises. Dans les terres, vous en trouverez d'excellentes, mais, par contre, c'est ici qu'il faut vous procurer une selle.

– Grand Dieu, vous voulez que je me balade comme vous, avec une selle, sur le dos ?

– Pourquoi pas ? Vous croyez que ça diminuera votre prestige ? Pour moi, je m'en moque. Si le cœur m'en dit, je traîne une armoire à glace avec moi jusque dans la prairie ou dans la forêt vierge et, si quelqu'un trouve cela drôle, je lui fais voir trente-six chandelles. C'est seulement quand on commet une sottise ou une injustice qu'il faut avoir honte. Supposons que Gibson et William Ohlert aient débarqué quelque part et soient partis à cheval. Vous avez dans ce cas intérêt à avoir une selle toute prête. D'ailleurs, vous ferez ce que vous voudrez. Mais je vous prie de vous décider rapidement.

Sans attendre ma décision, il me saisit le bras et m'indiqua un magasin dont l'enseigne annonçait en gros caractères : *Store*

for all things. Il m'entraîna vers l'entrée et me fit pénétrer d'une bourrade, de sorte que je me heurtai contre un tonneau de harengs, puis il s'engagea à ma suite.

L'enseigne ne mentait pas. L'énorme boutique contenait les marchandises les plus diverses, y compris des selles et des armes.

La scène qui suivit ne manquait pas de pittoresque. J'avais l'air d'un écolier que son père a conduit dans une baraque foraine et qui, bien que brûlant d'envie pour beaucoup d'objets, doit se contenter de ce que son père lui choisit. Comme première condition, Old Death exigea que le marchand me rachetât mon complet et tout le contenu de ma malle. L'homme ne se fit pas prier et envoya son commis chercher mon bagage. Mes effets furent estimés et ce n'est qu'alors que Old Death commença son choix. Je reçus un pantalon de cuir noir, des bottes à éperons, une chemise de laine rouge, une veste de même couleur munie de nombreuses poches, un cache-col de laine noire, un manteau de chasse en peau de cerf, une ceinture large de deux mains creuse à l'intérieur, une cartouchière, une blague à tabac, une pipe, une boussole et beaucoup d'autres objets du même genre. En outre, il me fit acheter des molletières au lieu de bas, un énorme sombrero, une couverture de laine avec un trou au milieu pour passer la tête, un lasso, un couteau, une selle avec des poches, un harnais.

Old Death, qui n'était pas partisan des innovations, demanda à voir ce qu'il y avait de plus vieux comme armes. Après les avoir examinées d'un air expert, il prit un fusil, sortit du magasin et visa un ornement du pignon. La balle alla se placer à l'endroit voulu.

– *Well !* dit-il. Ça ira. Je parierais que ce fusil s'est trouvé en de bonnes mains et il vaut mieux à lui seul que tout ce bric-à-brac que vous appelez fusils modernes.

Après avoir acheté les autres objets dont j'avais besoin, tels que des mouchoirs, que Old Death jugeait naturellement tout à fait superflus, je passai dans la pièce voisine pour troquer mon costume contre mon accoutrement de trappeur. Lorsque je revins dans la boutique, le vieux m'examina, visiblement satisfait.

Je gardai au fond de moi-même l'espoir qu'il s'offrirait à porter ma selle, mais l'idée ne lui en vint même pas à l'esprit. Il me la mit sur le dos et me poussa dehors.

– Enfin, gronda-t-il une fois dans la rue, voyez vous-même, est-ce qu'il y a de quoi avoir honte ? Tout homme qui a un peu de jugeote vous prendra pour un gentleman très raisonnable et, pour ce qui est des autres, vous n'avez qu'à vous en moquer.

Il ne me restait qu'à me rendre et à traîner docilement mon joug jusqu'à l'hôtel, tandis que mon compagnon avançait fièrement à mes côtés, jubilant de me voir ainsi transformé.

Dès que nous fûmes arrivés à l'hôtel, Old Death alla se coucher et je me mis à la recherche de Winnetou. On imagine la joie que m'avait causée cette rencontre imprévue. Il m'avait fallu faire un effort surhumain pour ne pas lui sauter au cou. Qu'était-il venu faire à Matagorda ? Pourquoi avait-il fait semblant de ne pas me connaître ? Quels mobiles le poussaient à agir ainsi ?

Mais je ne doutais pas qu'il désirait me parler ; quant à moi, je brûlais du désir de le revoir. Sans doute m'attendait-il quelque part. Comme je le connaissais bien, je n'eus pas grand-peine à deviner où le trouver. Il nous avait sans doute observés et, nous voyant entrer à l'hôtel, il avait dû s'arrêter à proximité. Je contournai la maison, derrière laquelle se trouvaient des champs. Je ne m'étais pas trompé. Je l'aperçus à quelques centaines de pas de moi, appuyé contre un arbre. En me voyant, il quitta son poste et se dirigea vers le bois proche. Je le suivis. Sous les arbres où il m'attendait, j'aperçus son visage rayonnant de joie.

– Charles, mon ami, mon frère ! Quelle joie pour mon cœur de te revoir d'une manière si inattendue ! C'est ainsi que se réjouit le ciel du matin quand, après la nuit, le soleil surgit.

Il me serra contre sa poitrine et m'embrassa.

– Le ciel du matin sait que le soleil surgira, répondis-je, mais nous, nous ne pouvions nous douter que nous allions nous revoir. Que, je suis heureux d'entendre à nouveau ta voix !

– Qu'est-ce qui a conduit tes pas dans cette ville ? As-tu affaire ici ou bien n'as-tu débarqué à Matagorda que pour te rendre d'ici au Rio-Pecos ?

– On m'a confié une tâche qui m'oblige à passer par ici.

– Mon frère blanc peut-il me dire en quoi consiste cette tâche ? Veut-il bien me raconter tout ce qui lui est arrivé depuis que nous nous sommes séparés à la Red River ?

Il m'entraîna plus profondément dans la forêt. La main dans sa main, assis près de lui, je lui contai mes aventures. Lorsque j'eus terminé, il hocha la tête et dit :

– Nous avons pris le chemin du cheval de feu pour que tu puisses recevoir ton argent et voilà que l'adversité t'a ravi toute ta fortune. Si tu voulais rester chez les Apaches qui t'aiment, tu n'aurais jamais besoin d'argent. Tu as très bien fait de ne pas aller à Saint-Louis pour m'attendre chez Mr. Henry, car je n'y serais pas allé.

– Mon frère a-t-il pu rattraper Sander le meurtrier ?

– Non, le Mauvais Esprit l'a protégé et le Grand Manitou a permis qu'il m'échappât. Il est parti dans les États du Sud et j'ai perdu sa piste. Mais, la prochaine fois ; je ne le manquerai pas. Je ne retournerai pas au Rio-Pecos sans l'avoir puni. Nos guerriers ont pleuré tout l'hiver la mort d'Intchou-Tchouna et de ma sœur. J'ai dû ensuite faire une longue tournée poux aller voir toutes les tribus des Apaches et les dissuader d'agir trop hâti-

vement, car ils voulaient aller au Mexique et prendre part aux luttes qui s'y livrent. Mon frère a-t-il entendu parler de Juarez, le Président Rouge ?

– Bien sûr.

– Et à qui donnes-tu raison, de lui ou de Napoléon ?

– Bien que Français, je suis obligé de reconnaître que c'est Juarez qui a raison, car il défend son pays.

– Mon frère pense comme moi. Qu'il ne me demande pas ce que je fais à Matagorda. Je suis obligé de le lui taire, car j'ai promis de garder le secret à Juarez que j'ai rencontré à El-Paso-del-Norte. Et toi, as-tu l'intention de suivre les deux Visages-Pâles ?

– C'est mon devoir. Je serais heureux si tu pouvais m'accompagner. N'est-ce pas possible ?

– Non. J'ai une mission à remplir, qui est tout aussi importante que la tienne. Aujourd'hui, je suis ici, mais, demain, je prends le bateau pour La Grange, d'où je me rendrai, par le Fort Inge, à Rio-Grande-del-Norte.

– Dans ce cas, nous prenons le même bateau et ferons route ensemble ; mais j'ignore pendant combien de temps. Nous nous retrouverons donc demain.

– Non.

– Pourquoi cela ?

– Parce que je ne veux pas mêler mon frère à cette affaire. C'est pour cela que j'ai fait semblant, tout à l'heure, de ne pas le reconnaître. Et aussi à cause de Old Death.

– Je ne comprends pas.

– Sait-il que tu es Old Shatterhand ?

– Non, nous n’avons pas parlé de cela.

– Pourtant, il doit bien connaître ce nom. Tu vis maintenant dans l’Est et tu ne sais pas combien le nom de Old Shatterhand est devenu célèbre dans l’Ouest. Old Death n’a pu manquer d’en entendre parler. Pourtant, il semble te prendre pour un greenhorn.

– En effet.

– Il sera bien étonné d’apprendre l’identité de ce greenhorn. Je crois préférable de ne pas le détromper tout de suite. Eh bien ! nous aurons peut-être encore l’occasion d’en parler sur le bateau. Une fois que tu auras découvert Ohlert et son ravisseur, nous pourrons rester ensemble plus longtemps, car tu viendras me rejoindre, n’est-ce pas ?

– Bien sûr.

– Maintenant, il faut nous séparer, Charles, les Visages-Pâles m’attendent.

Je me levai et, désireux de respecter son secret, je pris congé de lui, espérant que notre séparation ne serait pas de longue durée.

Le lendemain matin, nous louâmes deux mulets pour nous rendre jusqu’au bateau. Les bêtes furent chargées de nos selles, ce qui me dispensa heureusement de me montrer encore une fois porteur de cet étrange bagage. Le vapeur avait déjà embarqué de nombreux passagers. Lorsque, chargés de nos selles, nous passâmes sur la passerelle, une voix nous cria :

– Regardez donc ! Voilà deux bipèdes harnachés comme des mulets ! A-t-on déjà vu chose pareille ? Faites de la place, messieurs, car le bétail ne doit pas se mêler aux gentlemen.

Nous reconnûmes la voix. Les meilleures places sur le pont, abritées par un toit vitré, étaient occupées par les voyous que nous avions eu l’occasion de rencontrer la veille. Celui qui criait

le plus fort et qui semblait être le chef de la bande venait de nous recevoir par une nouvelle insulte. Je me tournai vers Old Death. Comme je le voyais accepter ces paroles avec indifférence, je fis moi-même semblant de ne pas les avoir entendues. Nous nous installâmes en face de la bande et plaçâmes nos selles sous la banquette.

Le vieux se mit à son aise, sortit son revolver et le posa à côté de lui. Je suivis son exemple. Les drôles commencèrent à tenir conciliabule et à ricaner, mais n'osèrent plus nous insulter à haute voix. Ils avaient toujours leurs chiens, moins un naturellement. Leur chef nous lançait de temps en temps des regards hostiles. Il boitait un peu, sans doute à la suite du voyage par la fenêtre que lui avait fait faire Winnetou et de la scène qui avait suivi. Des traces d'écorchures fraîches sillonnaient encore son visage.

Comme le deuxième coup de cloche retentissait, un nouveau passager apparut. C'était Winnetou. Il était arrivé sur un cheval harnaché à la mode indienne dont il ne sauta qu'une fois à bord et qu'il conduisit à l'arrière du pont, où une sorte d'enclos était ménagé pour les montures des passagers. Puis il s'assit sans faire attention à personne. Les voyous ne le quittaient pas des yeux et cherchaient par tous les moyens à attirer son attention, mais en vain. Il s'appuyait sur la crosse de son fusil, parfaitement indifférent.

La cloche retentit pour la troisième fois. On attendit un instant encore pour voir si des passagers retardataires n'arrivaient pas, puis le vapeur se mit en marche.

Le voyage s'annonçait très bien. Un calme parfait régna sur le pont jusqu'à Wharton, où un passager descendit et où plusieurs nouveaux s'embarquèrent. Old Death s'absenta pour quelques minutes afin de se renseigner dans le port sur Gibson. On lui apprit qu'aucun voyageur correspondant au signalement qu'il fournissait n'y avait débarqué. À Colombus, ses recherches eurent le même résultat négatif. Nous prîmes donc de nouveaux

billets jusqu'à La Grange. Pendant tout ce temps, Winnetou n'avait bougé de sa place que pour donner à manger et à boire à son cheval.

Les voyous semblaient avoir oublié leur colère et lançaient des brocards sur d'autres passagers, qui affectaient également de ne pas les voir.

À Colombus, la plupart des passagers descendirent et d'autres les remplacèrent, qui ne semblaient pas appartenir à la même espèce paisible que les précédents. Il y avait parmi eux une quinzaine d'ivrognes dont la mine ne présageait rien de bon, et qui furent accueillis avec d'autant plus de joie par la bande. Il semblait que les mauvais éléments allaient l'emporter sur le bateau. Ils bousculaient les passagers, occupaient les places sans se soucier d'autrui, bref faisaient tout pour montrer qu'ils se considéraient comme les maîtres de la situation. Le commandant les laissa d'abord faire, estimant préférable de ne pas avoir l'air de leur donner trop d'importance. Tant que ces individus ne gênaient pas le voyage, il laissait aux passagers le soin de se défendre contre leurs attaques.

La bande des énergumènes était descendue au restaurant, où ne tarda pas à résonner un bruit de bouteilles cassées. Bientôt le garçon, un noir, monta et courut vers le commandant, tout en pleurs. Nous pûmes entendre qu'il se plaignait d'avoir été frappé à coups de matraque par les passagers.

Cette fois, le commandant prit un air soucieux. Après s'être assuré que tout allait bien sur le pont, il se dirigea vers le restaurant. En passant près de nous, il croisa le receveur et nous entendîmes leur conversation.

– Commandant, disait l'employé, cela ne peut pas continuer ainsi. Il faudrait débarquer l'Indien aussi vite que possible. Ces gens-là menacent de le pendre. Il paraît qu'il a attaqué l'un d'eux hier. En outre, il y a ici deux blancs, j'ignore lesquels,

qu'ils se proposent de lyncher sous prétexte qu'ils ont assisté à la scène d'hier. Il paraît que ce sont des espions de Juarez.

– Diable, ça devient sérieux ! De qui peut-il bien s'agir ? se demanda le commandant à lui-même en jetant un regard circulaire.

– De nous, sir, dis-je en me levant et en allant à lui.

– Vous ? Si vous êtes des espions de Juarez, je veux bien avaler mon vapeur comme petit déjeuner ! dit-il en m'examinant.

– Je ne suis pas un espion et la politique ne m'intéresse pas.

– Je le crois volontiers, aussi ferai-je le nécessaire pour vous débarquer en toute sécurité dès que nous accosterons.

– Non, non, il nous faut absolument continuer notre route, nous n'avons pas de temps à perdre.

– Ça, c'est fâcheux, attendez un peu.

Il alla vers Winnetou et lui dit quelque chose. L'Apache secoua la tête et se détourna. Le commandant revint à nous et déclara d'un air ennuyé :

– C'était à prévoir, les Peaux-Rouges sont têtus comme des mulets. Lui non plus ne veut pas débarquer.

– Eh bien ! je ne voudrais pas être dans sa peau, ni dans celle de ces deux messieurs, dit le receveur. Nous ne sommes pas en force suffisante pour empêcher ces gaillards de faire ce que bon leur semble.

Le commandant resta pensif un instant. Soudain son visage s'éclaira d'une lueur malicieuse :

– Je vais jouer un bon tour à cette bande de sécessionnistes, mais il faut que vous vous conformiez à mes instructions.

Et, surtout, ne faites pas usage de vos armes. Glissez vos fusils sous la banquette à côté de vos selles, sinon, vous faites rater mon plan.

– Grand Dieu ! s'écria Old Death indigné. Vous voulez donc qu'on se laisse lyncher comme des moutons !

– Je n'ai pas dit cela. Vous ferez de la résistance passive. Au moment voulu, mon truc fera son effet. Nous allons faire prendre un bain froid à ces fripons. Fiez-vous-en à moi. Je n'ai pas le temps de vous expliquer la chose plus en détail, les voilà qui approchent.

La bande venait de monter, en effet, sur le pont. Le commandant se détourna de nous et donna quelques ordres à voix basse au receveur. Celui-ci se dirigea vers le gouvernail, auprès duquel se trouvaient deux canots de sauvetage. Je ne pus l'observer davantage, car la bande commençait déjà à nous chercher querelle, à Old Death et à moi. Je vis seulement qu'il faisait le tour du pont et parlait à voix basse aux autres passagers, qui allèrent se grouper à l'avant.

Nous étions déjà assiégés de tous côtés par les sécessionnistes ivres ; mais, suivant les instructions du commandant, nous ne fîmes même pas mine de sortir nos armes.

– Le voilà ! cria mon adversaire de la veille. C'est un espion des États-Unis qui est pour Juarez. Il m'a tué mon chien et m'a menacé de son revolver.

– Bien sûr que c'est un espion, crièrent les autres à l'envi, et par-dessus le marché, c'est un étranger ! Formons un tribunal. Il faut qu'il soit pendu. À bas les États-Unis ! À bas les Yankees et leurs créatures !

Naturellement, nous essayâmes de protester, mais nos paroles étaient étouffées par les cris de la bande. On nous poussa vers la grande cheminée du vapeur, qui devait servir de potence. Elle était pourvue d'anneaux de fer traversés par des cordages,

bref, constituait un lieu d'exécution idéal. Il suffisait de nous passer une corde au cou et de la tirer fortement.

Un cercle se forma et on improvisa une sorte de tribunal. Ce n'était d'ailleurs qu'une pure comédie. Les gredins ne s'étaient même pas demandé pourquoi, armés comme nous étions, nous ne songions pas à leur opposer de la résistance. Cela aurait dû pourtant les mettre sur leurs gardes.

Le commandant les admonesta vertement, mais ses paroles furent accueillies par des éclats de rire. Ils se demandaient s'ils commenceraient l'exécution par l'Indien ou par nous autres. Finalement, ils optèrent pour le premier. Le président envoya donc deux hommes chercher Winnetou.

Entourés comme nous étions de tous côtés par la foule, nous ne pouvions voir le chef des Apaches ; mais, soudain, un cri aigu nous parvint. Winnetou venait de terrasser l'un des délégués et d'envoyer l'autre par-dessus bord. Puis il alla se poster dans la cabine du receveur, recouverte de tôle et pourvue d'un petit hublot, à travers lequel il passa le canon de son fusil. Un vacarme effroyable s'éleva. On réclamait au commandant un canot pour aller porter secours à l'homme qui se débattait dans l'eau. Le commandant ne se fit pas prier. Sur son ordre, un matelot sauta dans un canot, relâcha la corde et se laissa glisser sur l'eau pour aller au-devant du naufragé qui, sachant un peu nager, se maintenait encore à la surface.

On m'avait laissé seul avec Old Death. Il n'était plus question de pendaison. Le pilote et les autres membres de l'équipage nous firent signe et nous dirent à voix basse :

– Attention, maintenant. On va leur faire prendre un bain. Restez sur le pont, mais faites autant de vacarme que vous pourrez.

Le bateau fut dirigé sur la rive droite et vint heurter contre un banc de sable. À cet endroit, le fleuve n'était pas profond. Un

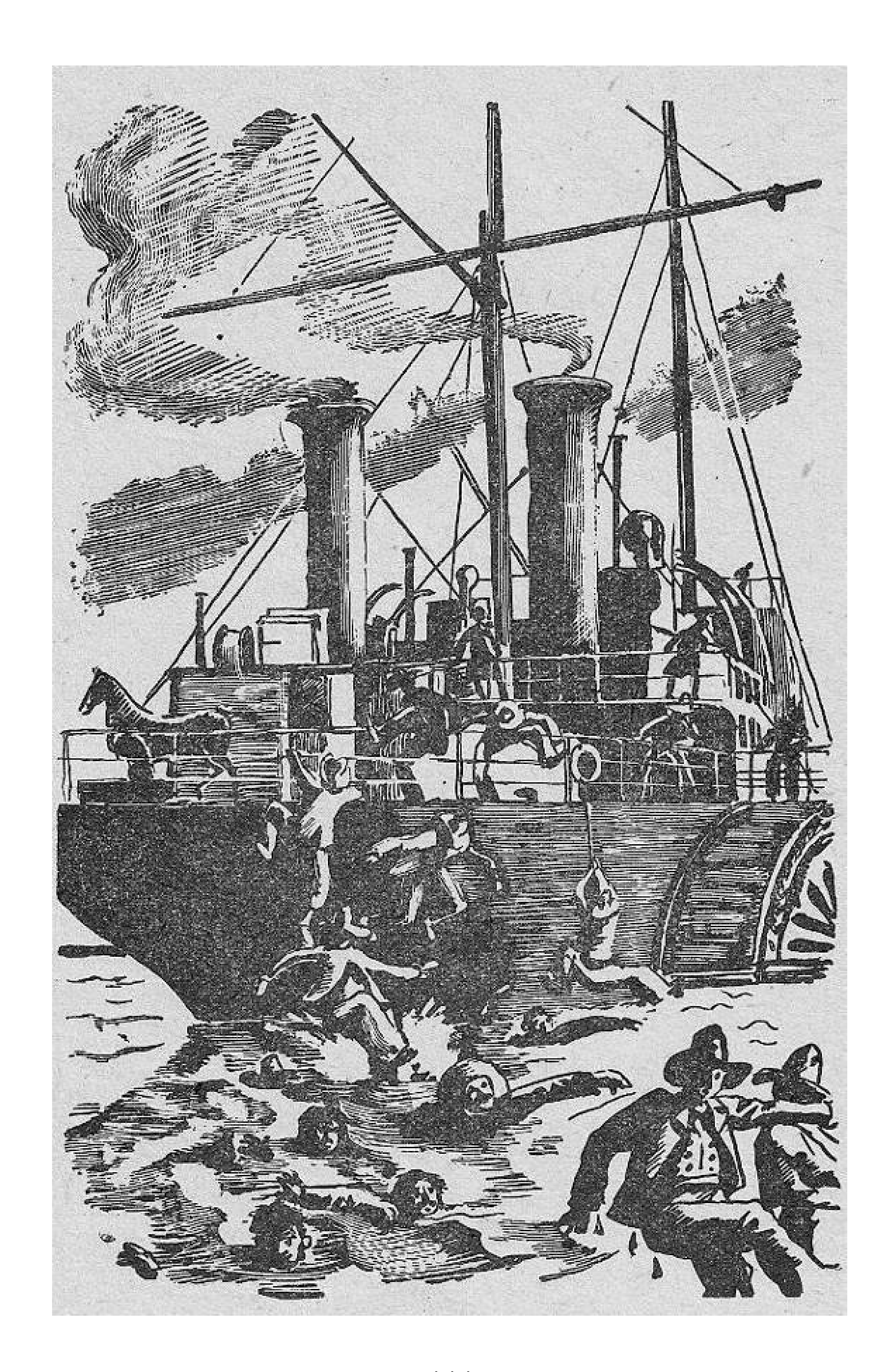
choc se fit sentir, le bateau chancela. Beaucoup de gens furent renversés. Les passagers qui se tenaient tranquilles, avertis par le receveur, commencèrent à crier comme convenu ; les autres, croyant à une véritable catastrophe, se joignirent à ce vacarme. Soudain un matelot, apparemment bouleversé, se dirigea en courant vers le commandant.

– Le bateau coule, commandant, dans dix minutes nous serons perdus.

– Ciel ! cria le commandant. Sauve qui peut ! Le fleuve n'est pas profond par ici, allons-y !

En un clin d'œil il retira sa veste, sa casquette, puis ses bottes, et sauta par-dessus bord. L'eau lui montait à peine jusqu'au cou.

– Descendez, descendez ! cria-t-il. Il est encore temps ! En restant, vous coulerez avec le bateau.



Les sécessionnistes n'avaient même pas remarqué la conduite bizarre du commandant, qui quittait le premier son bateau. Ils étaient complètement sous l'emprise de la peur. Ils sautèrent tous dans l'eau et se mirent à nager vers la rive sans s'apercevoir que le commandant avait changé de direction, contourné le bateau, saisi un cordage qui y pendait et était remonté sur le pont. Le bateau était nettoyé de la bande des gredins et là où, un moment auparavant, grondaient la colère et la haine, résonnaient maintenant des rires joyeux. Ce n'est que lorsque le dernier des « naufragés » eut atteint la rive que le commandant donna l'ordre de remettre en marche le vapeur. Ce solide bateau n'avait aucunement souffert du léger heurt contre le banc de sable. Il obéissait maintenant parfaitement au pilote. Le commandant, en agitant un drapeau, cria dans la direction du bord :

– Adieu, messieurs, si vous avez encore un jour envie de constituer un tribunal, vous pourrez décider de vous pendre vous-mêmes. Vos bagages seront déposés à La Grange.

On imagine l'effet de ces railleries sur la bande. Ils se mirent à crier à tue-tête, exigeant que le commandant les embarquât à nouveau. Ils vociféraient des menaces et tirèrent même des coups de feu dans la direction du bateau avec des cartouches qui n'avaient pas été trop mouillées, mais, naturellement, sans causer le moindre dommage au vapeur. Enfin, l'un d'eux, dans sa rage impuissante, hurla dans la direction du commandant :

– Chien maudit, nous attendrons ton retour et nous te pendrons à ta cheminée.

– Très bien, messieurs, vous serez les bienvenus à bord.

Nous avancions maintenant à toute allure afin de rattraper le temps perdu.

CHAPITRE II

LE KU-KLUX-KLAN

L'origine de ce mot bizarre est une énigme à laquelle on a donné les explications les plus différentes. Quoi qu'il en soit, les membres du Ku-Klux-Klan ignorent eux-mêmes d'où leur vient ce nom étrange et quel en est le sens. Il faut dire d'ailleurs que ce détail les préoccupe peu. Cette société secrète se recrute parmi les ennemis jurés du parti républicain et de l'union des États du Sud et du Nord. Tous les membres sont tenus à la discrétion et à l'obéissance et obligés, sous peine de mort, de tenir secrète l'organisation de leur association. Ils sont partisans de l'esclavage et ne reculent devant aucun acte de violence, pas même devant un incendie ou un meurtre ; ils se réunissent régulièrement et apparaissent toujours, pour accomplir leurs exploits, à cheval et entièrement déguisés.

C'est ainsi qu'un ecclésiastique fut assassiné dans sa chaire pour avoir dit des prières pour le repos de l'âme d'une famille dont les membres avaient été tués en plein jour par le Ku-Klux-Klan. Dans son ardeur religieuse, il avait qualifié l'activité du Ku-Klux-Klan de lutte des enfants du Diable contre les enfants de Dieu. À ce moment, une silhouette masquée se dressa dans une galerie en face de la chaire et tira une balle dans la tête du prêtre. Avant que les fidèles eussent compris ce qui s'était passé, elle avait disparu sans laisser de trace.

* * * * *

À la nuit tombante, notre vapeur arriva à La Grange, et le commandant nous expliqua qu'étant données les difficultés de la navigation il ne pouvait aller plus loin. Nous fûmes donc obli-

gés de débarquer. Winnetou franchit la passerelle avant nous et disparut parmi les maisons plongées dans l'obscurité.

Old Death s'adressa à un fonctionnaire de la compagnie de navigation. Il apprit que, la veille, un nommé Clinton avait débarqué dans cette ville avec un ami.

– Savez-vous où il est descendu ? demanda Old Death.

– Pas exactement. Mais je suppose qu'il se trouve chez le señor Cortesio, car ce sont les employés de celui-ci qui sont venus chercher son bagage. C'est un agent d'affaires, Espagnol de naissance. Je crois qu'en ce moment il s'occupe de l'expédition secrète d'armes au Mexique.

Old Death lui demanda ensuite de nous indiquer un endroit où passer la nuit.

– Je vous conduirais bien moi-même, dit-il, mais j'ai encore affaire au port. Mr. Lange n'est d'ailleurs pas chez lui en ce moment, il est au cabaret. Les chambres du cabaret sont toutes prises, c'est pour cela que je ne vous l'ai pas indiqué. Vous n'aurez qu'à demander Mr. Lange du Missouri. Vous irez tout droit, puis vous tournerez à gauche. C'est la deuxième maison du coin.

Je donnai un pourboire à l'homme pour le remercier et nous nous mîmes en route avec nos harnais. Nous identifiâmes facilement le cabaret, grâce non seulement à la lumière qui l'éclairait, mais aussi au vacarme qui parvenait dehors par ses fenêtres ouvertes.

Ayant ouvert la porte, nous nous trouvâmes au milieu d'un épais nuage de fumée. Les clients devaient posséder des poumons extraordinaires pour ne pas étouffer dans une telle atmosphère et avoir même l'air de s'y sentir tout à fait à leur aise. La solidité de leurs poumons s'exprimait encore par l'activité intense de leurs organes vocaux, car ils hurlaient tous à tue-tête.

Comme il ne pouvait être question de trouver une place libre dans la première salle, nous pénétrâmes dans la salle du fond sans attirer l'attention. Là nous trouvâmes deux chaises où nous nous installâmes après avoir déposé nos selles dans un coin. Des hommes étaient assis en train de boire autour d'une table. Ils ne nous jetèrent qu'un coup d'œil rapide, mais il me sembla bien qu'ils changèrent de sujet de conversation à notre vue. Deux d'entre eux se ressemblaient beaucoup. C'étaient sans doute le père et le fils, tous deux des gaillards solides aux traits accusés et dont les poings lourds témoignaient de la ténacité au travail. La loyauté se lisait sur leurs visages qui, en ce moment, étaient légèrement enflammés par une conversation qui semblait les rendre soucieux.

Lorsque nous nous assîmes, les hommes se rapprochèrent les uns des autres, ce qui prouvait qu'ils n'avaient pas l'intention d'entrer en conversation avec nous.

– Ne vous gênez pas, messieurs, dit Old Death, nous ne sommes pas dangereux, bien que nous n'ayons rien mangé depuis ce matin. Pourriez-vous nous dire s'il y a moyen d'avoir ici de quoi se restaurer sans trop maltraiter son estomac ?

Celui que je prenais pour le père du jeune homme qui lui ressemblait cligna de l'œil et répondit en riant :

– De toute façon, nous espérons bien que ce n'est pas nous que vous allez manger, sir. À propos, vous ressemblez un peu à Old Death et je ne pense pas que cette ressemblance puisse vous être désagréable.

– Old Death ? Qui est-ce ? demanda mon ami en prenant un air surpris.

– C'est un bonhomme autrement célèbre que vous, un homme de l'Ouest qui en a vu de dures et qui, en un mois, fait plus de choses que des types comme vous pendant toute votre vie. Mon fils Will le connaît.

Le fils était un gaillard de vingt-six ans environ, au teint hâlé. Old Death l'examina et demanda :

– Tiens ! Et où a-t-il fait sa connaissance ?

– Dans l'Arkansas, peu avant la bataille de Pea Ridge. J'habitais alors dans le Missouri, tout près de la frontière de l'Arkansas. Mon fils était dans un régiment qui s'était allié aux unionistes. Mais le détachement où se trouvait Will a été battu par l'ennemi plus nombreux et mon fils fut fait prisonnier. Les sécessionnistes avaient subi de grosses pertes et, furieux, ils avaient décidé d'exécuter tous leurs prisonniers. C'est à Old Death que je dois de ne pas avoir perdu mon fils.

– C'est curieux, comment cela est-il arrivé ?

– Il s'est glissé en rampant sur le ventre dans le camp à la manière des Indiens, à la faveur de la nuit et d'une pluie torrentielle qui avait éteint tous les feux. Il a réussi à couper les liens des prisonniers et à les faire passer sous le nez des sentinelles. Ce n'est qu'une fois libérés que les prisonniers apprirent que c'était à Old Death qu'ils devaient la vie.

– Les a-t-il accompagnés longtemps ? demanda Old Death.

– Non, il a dit qu'il avait à faire et il s'est éloigné sous la pluie sans leur laisser le temps de le remercier. La nuit était complètement obscure et ils n'avaient même pas pu bien discerner son visage. Tout ce qu'ils avaient remarqué, c'était sa silhouette longue et maigre. Mais Will lui a parlé et il se rappelle mot pour mot ce que Old Death lui a dit. Je voudrais le rencontrer un jour pour lui prouver que tout le monde n'est pas ingrat.

– Oh ! il doit déjà avoir eu l'occasion de s'en rendre compte. Mais, à propos, ne connaissez-vous pas un certain Mr. Lange du Missouri ?

– Lange ? demanda-t-il. Pourquoi voulez-vous le voir ?

– Je crains que dans ce cabaret il n'y ait plus de place pour nous et à la compagnie de navigation on nous a dit que cet homme pourrait nous indiquer un endroit où passer la nuit. Il nous a dirigés ici pour le trouver.

L'homme nous scruta encore une fois du regard, puis il dit :

– Il avait raison, car c'est moi-même. Puisque vous êtes envoyés par la compagnie de navigation, vous êtes sans doute des gens en qui on peut avoir confiance. Soyez donc les bienvenus.

Il nous tendit la main. Old Death la serra cordialement.

– Si vous doutez de notre honorabilité, votre fils pourra vous certifier que je ne suis pas un homme dont il y ait lieu de se méfier.

– Mon fils, Will ? demanda Mr. Lange stupéfait.

– Oui, lui-même. Il dit qu'il a parlé à Old Death et qu'il se rappelle chaque parole de celui-ci. Ne voudriez-vous pas, jeune homme, me répéter votre conversation ? Cela m'intéresse vivement.

Le jeune homme à qui cette question s'adressait s'anima au souvenir de sa libération.

– Quand Old Death nous fit sortir du camp, il marchait en avant. J'étais blessé au bras et je souffrais beaucoup, car je n'avais pas été pansé et ma manche collait à ma plaie. Nous traversions un buisson. Old Death, en passant devant moi, avait écarté une grosse branche qui heurta ma blessure. Cela me causa une douleur si vive que je poussai un cri et...

– Et alors il vous a traité d'âne, continua Old Death.

– Comment le savez-vous ? demanda Will interloqué.

Le vieux poursuivit sans répondre :

– Vous lui avez dit alors que vous aviez une méchante blessure et il vous a dit de ramollir votre manche avec de l'eau et de rafraîchir votre plaie enflammée avec du suc de plantain.

– C'est cela même. Comment pouvez-vous savoir tout ceci ? demanda le jeune Lange dont la surprise atteignait son comble.

– Vous ne vous en doutez pas encore ? Mais parce que c'est moi-même qui vous ai donné ce conseil. Votre père a dit que je ressemblais beaucoup à Old Death, c'est tout naturel ; je ressemble à ce vieux bonhomme comme à moi-même.

– C'est donc vous ! s'écria Will transporté de joie.

Il sauta de sa chaise et voulut se précipiter vers Old Death, les bras grands ouverts. Mais son père le retint et d'un geste vigoureux le fit asseoir.

– Halte, mon garçon ! C'est ton père qui a la priorité et même le devoir de serrer le premier dans ses bras ton sauveur. Mais laissons cela pour plus tard, car tu sais bien qu'ici on nous observe.

Il se tourna vers Old Death :

– La situation est maintenant rien moins que sûre et, si vous tombiez sur des sécessionnistes, vous courriez un grand danger.

– Je le sais fort bien, Mr. Lange, mais je ne m'en fais pas, dit Old Death avec sang-froid. Je ne me sens pas la vocation d'un pendu, bien qu'on m'ait déjà menacé de cette mort plusieurs fois. Pas plus tard encore qu'aujourd'hui, une bande de vauriens a voulu nous pendre, mon ami et moi, à la cheminée d'un vapeur.

Et Old Death conta notre aventure. Lorsqu'il eut terminé, Lange dit d'un air soucieux :

– Le commandant s'est montré très courageux, mais peut-être imprudent. Il reste à La Grange jusqu'à demain matin, et les bandits peuvent arriver au cours de la nuit. Ils voudront sans doute se venger. Et vous non plus, vous n'êtes pas tout à fait en sécurité.

– Bah ! je n'ai pas peur de ces voyous, j'en ai vu bien d'autres.

– Il ne faut pas négliger ce danger, sir. Ces individus trouveront ici du renfort. Depuis quelques jours, la situation à La Grange est très incertaine, de toutes parts des étrangers arrivent dont on ne sait rien. Ce n'est pas pour affaires qu'ils viennent ici, car ils flânent à travers la ville sans but précis. Et les voilà maintenant dans ce cabaret où ils ouvrent une gueule si large qu'un grizzli pourrait s'y cacher. Ils ont déjà essayé de nous chercher querelle. Si nous leur répondions, ça ferait tout de suite du grabuge. J'en ai assez de la racaille qui afflue ici. J'ai décidé de liquider mes affaires et d'aller rejoindre ma fille qui est très bien mariée au Mexique ; son mari me trouvera un emploi. J'ai un acquéreur pour ma maison. Il m'a déjà payé avant-hier. Je peux partir dès que je voudrai.

– Et vous n'avez pas peur ? demanda Old Death.

– Peur ? Et de quoi donc ?

– Parce qu'au Mexique c'est la guerre, et vous semblez aimer la tranquillité.

– Là où je vais, la guerre est finie. D'ailleurs, mon gendre habite une province du Nord qui n'a pas beaucoup souffert des troubles. Je tiens absolument à aller le rejoindre, d'autant plus que j'ai un petit-fils, car la place d'un grand-père est toujours auprès de ses petits-enfants. Bref, je m'en vais au Mexique et, si vous allez dans la même direction, je serai heureux de faire route avec vous.

– Hum, dit Old Death, ne plaisantez pas. Si nous vous prenions au mot ?

– Vraiment, vous voulez y aller ? Mais ça serait très bien ! Eh bien ! c'est entendu, on part ensemble. Êtes-vous décidés ?

– Je dois auparavant voir un certain señor Cortesio. Le connaissez-vous ?

– Si je le connais ! La Grange est une si petite ville que tous les chats se tutoient par ici, et ce señor dont vous parlez est justement l'acheteur de ma maison.

– Avant tout, dites-moi si c'est un fripon ou un honnête homme.

– Oh ! un honnête homme, cela ne fait pas de doute. Quant à sa couleur politique, cela ne m'intéresse pas. Il est en relation avec le Mexique. J'ai remarqué que la nuit des mulets fortement chargés sortent de chez lui et que des gens se réunissent en secret dans sa maison pour partir, à l'aube, dans la direction de la frontière. Je pense qu'il fournit des armes aux partisans de Juarez et leur envoie des renforts. C'est très audacieux, étant données les circonstances.

– Où habite-t-il ? Il faut que je lui parle sans délai.

– Vous pourrez lui parler à dix heures, j'ai rendez-vous avec lui, mais, à vrai dire, la chose est arrangée et je n'ai même pas besoin de lui parler.

– Quand vous êtes allé le voir chez lui, y avait-il du monde ?

– Oui, j'ai vu deux hommes, un tout jeune et un autre plus âgé.

– Avez-vous entendu leur nom, par hasard ?

– Oui, le plus jeune s'appelait Ohlert et le plus vieux señor Gavilano. Ce dernier semble un ancien ami de Cortesio, car ils évoquaient justement leur dernière rencontre à Mexico.

– Gavilano ? Ce serait le nouveau nom de Gibson ?

Cette question s'adressait à moi. Je tirai les photographies de ma poche et les montrai à Lange.

– C'est bien eux. Celui-ci avec son visage maigre de créole est le señor Gavilano. L'autre, c'est Mr. Ohlert qui m'a mis dans un drôle d'embarras. Il m'a interrogé sur des personnes que je n'ai jamais vues de ma vie, telles qu'un certain nègre nommé Othello, une Égyptienne du nom de Cléopâtre et une jeune fille d'Orléans. Et puis aussi il m'a parlé d'une dame très malheureuse, Marie Stuart, à qui on a coupé la tête en Angleterre. Ça m'a fait un drôle de mélange dans la tête. Ce Mr. Ohlert m'a l'air d'un très brave homme, mais je parierais qu'il a le cerveau un peu dérangé.

J'étais curieux de savoir sous quel prétexte Gibson trainait ainsi William Ohlert partout. Il devait fasciner le jeune homme par une idée séduisante, sans doute en rapport avec le drame du poète fou qu'Ohlert voulait écrire. Peut-être Ohlert avait-il fait allusion à ces choses en parlant à Lange. C'est pourquoi je demandai à celui-ci de me rapporter tout ce qu'il se rappelait de cette conversation.

– Il m'a parlé d'une pièce triste qu'il devait écrire, mais dont il faudrait auparavant qu'il vécût lui-même les extraordinaires aventures.

– C'est incroyable.

– Pourquoi ? La folie consiste précisément à admettre les choses qui paraissent incroyables aux gens raisonnables. À tout propos, il parlait d'une certaine señorita Pelisa Perilo qu'il devait enlever avec l'aide de son ami.

– Mais c'est de la pure folie ! Il faut empêcher à tout prix cet homme de transposer ses rêveries de dément dans la réalité. J'espère qu'il est encore à La Grange.

– Non, il est parti hier avec le señor Gavilano à Hopkins Farm et, de là-bas, il se dirigera vers le Rio-Grande.

– C'est très ennuyeux. Il nous faut partir sur-le-champ, aujourd'hui même. Savez-vous où nous pourrons nous procurer-deux bons chevaux ?

– Oui, chez le señor Cortesio. Il a toujours des chevaux en réserve pour les hommes qu'il recrute pour Juarez. Toutefois, je vous déconseille de partir de nuit. Vous ne connaissez pas la route et aurez besoin d'un guide. Or vous n'en trouverez, plus aujourd'hui.

– Il faudra pourtant essayer, car le temps presse. Mais avant il faut parler à Cortesio. Pouvez-vous nous indiquer son adresse ?

– Très volontiers. Allons-y, je vais vous y conduire.

Au moment où nous nous levions pour partir, nous entendîmes un bruit de sabots devant le cabaret et de nouveaux clients entrèrent dans la salle.

À ma grande surprise, et sans aucun plaisir, je reconnus les sécessionnistes auxquels le commandant du vapeur avait donné une si belle occasion de sauver leur vie. Il semblait qu'ils avaient des connaissances parmi l'assistance, car ils furent accueillis avec beaucoup d'enthousiasme. Par les questions et les réponses que nous pûmes saisir au vol, nous comprîmes qu'ils étaient attendus. Dans le tohu-bohu, ils ne nous avaient même pas remarqués. Nous nous en félicitâmes, car nous ne tenions aucunement à renouveler connaissance. Lorsque Lange apprit de quoi il s'agissait, il ferma la porte qui séparait les deux salles, de sorte que, sans être vus, nous pûmes écouter ce qui se disait à côté.

– Il est inutile qu'ils vous voient, dit Lange. Comme ils croient que vous êtes des espions, ils ne manqueraient pas de vous molester et une rixe serait inévitable.

– C'est fort juste, dit Old Death, mais croyez-vous que nous ayons envie d'attendre ici qu'ils soient partis ? Nous n'en avons pas le temps, car il nous faut au plus tôt parler à Cortesio.

– Mais il y a un autre moyen de sortir d'ici, dit-il en désignant la fenêtre.

– Parlez-vous sérieusement ? demanda Old Death. Mais ce serait battre en retraite, tout comme s'ils nous faisaient peur.

– Mais non, il ne s'agit pas de peur. Un vieux proverbe dit que c'est le plus sage qui cède toujours ; ces coquins ne nous laisseraient pas passer tranquillement, et, comme vous n'êtes pas homme à supporter les injures sans riposter, ça ferait du grabuge. Croyez-moi, ils seront bien plus furieux en apprenant que nous leur avons glissé entre les mains que de nous voir partir le visage en sang.

Au fond, je donnai raison à cet homme sensé, et Old Death dut partager mon avis puisque, après un moment de réflexion, il dit :

– Ce n'est pas tout à fait dépourvu de bon sens, ce que vous dites là. Vous m'avez persuadé et je suis tout prêt à transporter de l'autre côté de la fenêtre mes jambes et tout le reste. Écoutez un peu comme ils gueulent. Je crois bien qu'ils racontent l'histoire du vapeur.

Il avait raison. Les nouveaux venus racontaient leur mésaventure et formaient des projets de vengeance. Mais ils n'arrivaient pas à se mettre d'accord. Les six vauriens et leurs partisans préféraient attendre l'arrivée du bateau, alors que les autres se montraient plus pressés.

– Nous ne pouvions pas attendre une éternité, dit l'homme qui avait conté l'aventure. Nous savions bien que vous nous attendiez ici. Par bonheur, nous avons trouvé une ferme où nous avons emprunté des chevaux.

Le mot « emprunté » fit rire aux éclats toute l'assistance. Lorsque l'hilarité se fut un peu calmée, l'homme poursuivit :

– Et ici, est-ce que tout va bien ? Vous les avez trouvés ?

– Oui.

– Et les costumes ?

– Ils ont apporté deux malles, cela suffira.

– À la bonne heure ! Mais les espions et le commandant ne nous échapperont pas. Le vapeur est arrivé cette nuit à La Grange et on trouvera facilement le commandant, l'Indien et les deux espions ; ils sont très faciles à reconnaître. Il y en a un qui a un costume de trappeur tout flambant neuf, et tous les deux portent leurs selles, bien qu'ils n'aient pas de chevaux.

– Des selles ? s'écria une voix. Mais est-ce que ces deux types qui sont entrés tout à l'heure n'avaient pas de selles ?

La chose ne faisait pas de doute : ils nous avaient remarqués.

– Il est temps, messieurs, de nous retirer. Dans quelques minutes on les aura sur le dos. Passez par la fenêtre, nous vous tendrons vos selles.

Je m'exécutai sans me faire prier et Old Death suivit mon exemple. Nous nous trouvâmes dans une sorte de jardin entouré d'une clôture. Dès que nous eûmes enjambé celle-ci, les deux Lange nous suivirent, car eux non plus ne tenaient sans doute pas à entrer en conversation avec les sécessionnistes.

– Je voudrais bien voir leur tête quand ils s'apercevront que les oiseaux se sont envolés. Je vous assure que c'était la seule chose qui nous restait à faire.

– Oui, mais ce n'est pas une façon très glorieuse de se tirer d'affaire, grogna Old Death. J'ai l'impression d'entendre de loin leurs rires moqueurs.

– Laissez-les rire ; nous rirons ensuite, et rit bien qui rit le dernier. Je vous prouverai encore une fois que je n'agis pas par peur, mais tout simplement pour éviter une rixe de cabaret.

Le père et le fils insistèrent pour prendre nos selles, car ils ne voulaient pas que leurs invités portassent eux-mêmes leur bagage. Nous nous trouvâmes bientôt devant deux maisons dont l'une était plongée dans l'obscurité et l'autre avait une fenêtre éclairée.

– Le señor Cortesio est chez lui, dit Lange. Vous n'avez qu'à frapper à la porte, on vous ouvrira tout de suite. Dès que vous aurez fini, vous viendrez dans cette maison, c'est la nôtre. En vous attendant, nous préparerons une collation.

Il disparut dans la maison et nous tournâmes à droite. Nous frappâmes un coup à la porte qui s'entrebâilla aussitôt et une voix nous demanda :

– Qui est là ?

– Deux amis, répondit Old Death. Le señor Cortesio est-il chez lui ? Dis-lui que c'est Mr. Lange qui nous envoie.

– Massa Lange, très bien, dans un instant.

Le nègre referma la porte pour l'ouvrir à nouveau au bout d'une minute. Il nous introduisit dans une petite pièce qui devait servir de bureau à en juger par son mobilier. Un homme maigre et grand, assis devant le bureau, et dont l'origine espagnole ne pouvait faire aucun doute, se tourna vers nous :

– *Buena tardes*, dit-il pour répondre à notre salut. C'est le señor Lange qui vous envoie ? En quoi puis-je vous être utile ?

J'étais très curieux d'entendre l'histoire que Old Death allait lui sortir, car il m'avait averti qu'il tenait à parler lui-même.

– Nous venons vous voir pour une affaire ou peut-être seulement pour un renseignement, cela dépendra de vous, commença le vieux.

– On verra ça, prenez place et allumez un cigarillo.

Il nous tendit un paquet de cigarettes et du feu que nous nous gardâmes bien de refuser. Un Mexicain est incapable d'avoir un entretien de cinq minutes sans fumer une cigarette. Old Death, qui préférait un morceau de chique à dix cigares de la meilleure marque, alluma cependant son cigarillo et en vint à bout en trois bouffées formidables. Pour ma part, je fumai avec un peu plus de discrétion.

– Voici l'affaire qui nous amène ici, commença Old Death. Nous avons l'intention de nous rendre au Mexique pour offrir nos services à Juarez. Naturellement, nous voudrions avoir la garantie d'être bien accueillis par lui. Nous avons appris par hasard qu'à La Grange on recrutait des soldats pour son armée. On nous a dit votre nom, señor, c'est pourquoi nous sommes venus vous trouver. Nous serions-nous trompés ?

Le Mexicain attendit un moment avant de répondre et nous scruta attentivement. Pour ma part, je dus lui faire un effet favorable, car j'étais jeune et vigoureux, mais Old Death, vieux et maigre comme il était, ne lui inspira pas la même confiance.

– Excusez-moi, señor, dit-il enfin en s'adressant à mon compagnon, mais je ne sais pas si vous seriez capable de supporter toutes les privations que la vie de soldat exige.

– Vous avez tout à fait raison, répondit Old Death en souriant, c'est pourquoi je préfère me nommer tout de suite. On me connaît généralement sous le nom de Old Death ?

– Old Death ? s'écria Cortesio stupéfait. Est-ce possible ? C'est donc vous le célèbre chasseur de l'Ouest ?

– Moi-même. Mon physique est, je suppose, une preuve suffisante. Quant à mon jeune ami, c'est un soldat aguerri qui s'est rendu célèbre dans la guerre des États du Sud.

Et il se mit à raconter sur mes exploits une histoire dont, naturellement, pas un mot n'était vrai. Je me sentis rougir de confusion et le bon Cortesio prit mon embarras pour un signe de modestie. Il me tendit la main et dit :

– Je vous félicite, jeune homme, de votre bravoure. J'espère que tous deux vous serez nommés immédiatement officiers. Je vais mettre tout de suite à votre disposition la somme dont vous avez besoin pour votre équipement.

Death allait accepter, mais je me hâtai de protester :

– Non, señor, c'est inutile. Tout ce dont nous avons besoin, c'est de deux chevaux, car nous avons tout ce qu'il faut pour les harnacher.

– C'est parfait. Je peux vous céder deux excellentes montures et, comme vous tenez à les payer, je vous les céderai au prix coûtant. Avez-vous déjà une chambre où passer la nuit ?

– Mr. Lange nous a offert l'hospitalité.

– Tant mieux, mais, s'il ne l'avait pas fait, je vous aurais prié de partager mon petit logement. Préférez-vous liquider les formalités tout de suite ou attendre à demain ?

– Autant s'en débarrasser tout de suite, dit Old Death. Mais de quelles formalités s'agit-il au juste ?

– Ce ne sera pas grand-chose, car, puisque vous payez vous-même votre équipement, votre admission dans l'armée se fera sur place. Toutefois, je dois vous munir de papiers officiels et de lettres de recommandation afin que vous receviez aussitôt le grade que vous méritez. Je m'en vais les rédiger tout de suite. Veuillez bien patienter un quart d'heure. Vous avez là des cigarillos et une bouteille d'excellente liqueur que je n'offre pas à tout le monde.

Ce disant, il s'installa derrière le bureau et se mit à écrire. Old Death fit une grimace derrière son dos pour manifester sa satisfaction de la tournure des événements. Puis il versa un verre de liqueur et but à la santé de Cortesio. Quant à moi, je ne partageais pas sa satisfaction, car jusque-là le nom des deux fugitifs n'avait même pas été mentionné. Je fis part à voix basse de mes inquiétudes à mon compagnon. Il me répondit d'un geste qui signifiait qu'il n'avait rien oublié.

Au bout d'un quart d'heure, la précieuse bouteille de liqueur avait été complètement vidée par Old Death. Cortesio avait fini son travail. Il nous lut le contenu de ses lettres de recommandation qui étaient très flatteuses pour nous. Puis il remplit quatre formulaires et nous en remit deux à chacun. Étonné, je constatai que c'étaient des passeports, l'un rédigé en français, l'autre en espagnol, le premier signé par Bazaine, le second par Juarez. Cortesio n'avait pas manqué d'apercevoir ma surprise. Il eut un sourire de satisfaction et dit :

– Voyez-vous, señor, nous sommes à même de vous mettre à l'abri de tout désagrément. Comment j'obtiens les passeports français, c'est mon affaire. On ne sait jamais ce qui peut arriver en route, et il est préférable d'être paré contre toute éventualité. D'ailleurs, je ne délivre de passeports français que dans des cas tout à fait exceptionnels et ceux qui partent généralement ne reçoivent aucun papier officiel.

Old Death saisit cette occasion pour demander :

– Il y a longtemps que le dernier groupe est parti ?

– Hier seulement. C'était un transport d'une trentaine de recrues que j'ai accompagnées moi-même à Hoppkins Farm. Deux voyageurs s'étaient joints à eux.

– Tiens, vous vous occupez donc aussi du transport des particuliers ? demanda Old Death étonné.

– Non, mais c'était un cas exceptionnel. L'un d'eux est une ancienne connaissance à moi et je n'ai pas pu lui refuser ce service. Avec vos excellentes montures, vous n'aurez pas de peine à les rejoindre avant leur arrivée au Rio-Grande.

– Croyez-vous qu'ils nous accepteront dans leur compagnie ?

Et comme Cortesio s'empressait de répondre affirmativement, il poursuivit :

– Et ces deux messieurs n'y verront pas non plus d'inconvénient ?

– Ils n'ont pas voix au chapitre, ils doivent s'estimer heureux d'avoir pour escorte tout un régiment. Mais, comme vous ne tarderez pas à vous rencontrer, je vous préviens à l'avance que vous aurez affaire à des gentlemen. L'un d'eux est un Mexicain du nom de Gavilano, en compagnie de qui j'ai passé de bons moments dans la capitale. Sa sœur cadette tourne la tête à tous les hommes de la ville.

– Alors, lui aussi doit être un bel homme !

– Pas précisément. Ils ne se ressemblent guère. Sa sœur s'appelle Felisa Perilo, c'est une cantatrice et une danseuse connue de la bonne société. Elle avait disparu à un moment et c'est son frère qui vient seulement de m'apprendre qu'elle vit près de Chihuahua. Il ne savait pas au juste ce qu'elle devenait et il y allait pour la voir.

– Puis-je savoir quelle est la profession de ce monsieur ?

– C'est un poète.

Old Death eut une grimace dédaigneuse et Cortesio s'empressa d'ajouter :

– Le señor Gavilano est un amateur et non pas un professionnel. Il est assez riche pour ne pas se faire payer ses poèmes.

– Dans ce cas, son sort est à envier.

– En effet, il suscite beaucoup de jalousie, et c'est pour déjouer les intrigues des envieux qu'il a dû quitter Mexico. Il y retourne maintenant avec un Yankee qui désire connaître la capitale et les milieux artistiques là-bas et se propose d'y faire construire un théâtre.

– Il ne nous reste qu'à leur souhaiter bonne chance. Ainsi le señor Gavilano savait que vous vous trouviez à La Grange ?

– Pas du tout. Nous nous sommes rencontrés par hasard au port. Je l'ai reconnu aussitôt et l'ai invité chez moi. Il apparut que lui et son compagnon se rendaient à Austun pour franchir là-bas la frontière. Alors je leur offris la possibilité de le faire plus rapidement et plus sûrement. Au Texas, on rencontre aujourd'hui toutes sortes de gens suspects. Ce ne sont pas les agressions qui manquent, les coupables disparaissent aussi mystérieusement qu'ils ont apparu et la police est à peu près impuissante contre eux.

– Ne s'agit-il pas par hasard du Ku-Klux-Klan ? demanda Old Death.

– C'est ce que beaucoup se sont demandé et certains indices semblent prouver qu'on a, en effet, affaire à cette bande secrète. Pas plus tard qu'avant-hier, on a trouvé à Halletsville deux cadavres auxquels on avait attaché un papier portant cette inscription : « Yankee-hounds ». À Shelby, toute une famille a été battue à mort parce que le père avait servi autrefois sous le

général Grant. Aujourd'hui, j'ai appris que près de Lyons une cagoule noire ornée d'un lézard blanc avait été trouvée. Or les membres du Ku-Klux-Klan s'enveloppent de capes noires et se couvrent la tête d'une cagoule. Chacun porte un signe spécial pour être reconnu, car ils ne se connaissent même pas entre eux sous leurs noms.

– Ainsi tout porte à croire que cette association secrète a jeté son dévolu sur cette région. Prenez garde, señor Cortesio.

– Vous avez tout à fait raison. Désormais je fermerai soigneusement portes et fenêtres et tiendrai mes armes à ma portée.

– Vous ferez bien de prendre cette précaution. Ces coquins ne méritent pas d'être épargnés puisqu'eux-mêmes n'épargnent rien. Celui qui ne se défend pas et se rend, croyant bénéficier de leur clémence, se trompe lourdement. Pour ma part, je n'emploierai avec eux d'autre langage que celui de la poudre. D'ailleurs, dans ce cabaret, nous avons rencontré une bande qui ne nous inspire pas non plus confiance. Vous ferez bien de cacher tout ce qui pourrait trahir votre sympathie pour Juarez. Maintenant, je crois que nous sommes prêts. Nous viendrons chercher les chevaux demain matin.

– Je suis très heureux d'avoir fait votre connaissance, señor. J'ai la conviction que vous n'aurez pas à regretter votre adhésion au parti de Juarez et que vous avancerez rapidement en grade.

Nous prîmes congé de Cortesio, qui nous serra cordialement la main. Dès que nous nous trouvâmes dehors, je ne pus m'empêcher de donner une bourrade à Old Death et de dire :

– Qu'est-ce qui vous a pris de raconter tous ces bobards à Cortesio ? Vous avez sorti des mensonges gros comme vous.

– Vous n'avez donc pas compris ? Je ne voulais pas être renvoyé et c'est pour cela que j'ai un peu fait l'article.

– Mais vous avez été jusqu'à vouloir accepter de l'argent. Ç'aurait été de l'escroquerie.

– Pourquoi refuser ce qu'on vous offre de bon cœur ?

– Parce que nous n'avons pas l'intention de le mériter.

– Vous croyez ? Pour le moment, nous n'avons pas, il est vrai, cette intention, mais rien ne prouve qu'un jour ou l'autre nous n'offrirons pas nos services à Juarez. Nous pourrions d'ailleurs y être forcés bon gré mal gré. Toutefois vous avez raison, il vaut mieux ne pas avoir accepté d'argent. Ainsi nous avons reçu nos passeports et nos lettres de recommandation. Mais le plus intéressant de tout, c'est que nous savons où se trouve Gibson. Grâce à ces papiers, le chef du détachement n'hésitera pas à nous livrer nos oiseaux.

Nous n'eûmes pas besoin de frapper à la porte de Lange. Il nous attendait déjà et nous introduisit, dans la pièce, dont les trois fenêtres étaient soigneusement dissimulées par des rideaux.

– Ne vous étonnez pas de cette profusion de rideaux, messieurs. Je viens de les poser, et nous ferons bien de parler à voix basse. Ceux du Ku-Klux-Klan n'ont pas besoin de savoir que vous êtes ici ?

– Avez-vous revu la bande du cabaret ?

– Oui, du moins vos compagnons de route. Pendant que vous vous trouviez chez le señor Cortesio, je m'impatientais et je suis sorti pour vous attendre dehors. J'ai entendu alors quelqu'un se glisser par ici, venant du côté du cabaret. Je suis rentré et j'ai laissé la porte légèrement entrebâillée afin de voir ce qui se passait dehors. Bientôt trois hommes se sont approchés et se sont arrêtés pas loin de ma porte. Malgré l'obscurité, je pus voir qu'ils portaient sur un pantalon long et ample une sorte de cape dont le capuchon dissimulait leur visage. Tout ce

vêtement était en tissu très foncé sur lequel se détachaient des figures blanches.

– Tiens, on dirait des membres du Ku-Klux-Klan.

– Parfaitement. Tandis que deux d'entre eux restaient devant la porte, le troisième s'est glissé sous la fenêtre et a essayé de voir à travers les volets. Il est revenu vers ses compagnons et leur a annoncé qu'un jeune homme, sans doute le jeune Lange, était seul dans la pièce et que le repas était servi. L'un d'eux a fait alors remarquer que nous allions sans doute souper et nous coucher. Il a proposé de contourner la maison pour trouver le moyen le plus facile de s'introduire. Puis ils ont disparu tous les trois. Nous nous sommes hâtés de mettre des rideaux épais devant les fenêtres pour plus de sécurité... mais il ne faut pas que ces fripons me fassent oublier que vous êtes mes invités, prenez place et restaurez-vous. Excusez la frugalité du repas, c'est à la fortune du pot. Nous pourrons parler plus tranquillement du danger en mangeant.

– Nous ne voudrions pas vous entraîner dans ce danger, remarqua Old Death. Mais où est donc votre fils ?

– Quand nous vous avons vus venir, il est allé chercher des amis pour nous tenir compagnie. Vous connaissez déjà deux d'entre eux, ils étaient assis à la même table que nous au cabaret.

– J'espère qu'ils tâcheront de passer inaperçus des trois bandits, car il vaut mieux que ceux-ci pensent que vous êtes seul avec votre fils à la maison.

– N'ayez crainte, ces gens-là savent ce qu'ils font. D'ailleurs, j'ai donné des instructions à mon Will.

Le repas se composait de jambon, de pain et de bière. À peine avions-nous commencé à manger qu'un aboiement se fit entendre dans le voisinage.

– Les voilà, dit Lange en se levant.

Il alla ouvrir la porte et revint en compagnie de son fils et de cinq hommes armés de revolvers et de couteaux. En silence, chacun prit sa place après avoir jeté un regard vers la fenêtre pour s'assurer qu'elle était bien voilée. C'étaient des hommes sur lesquels on pouvait-compter qui ne prononçaient pas de paroles superflues, mais qui semblaient prêts à agir. Il se trouvait parmi eux un vieillard à barbe blanche qui, depuis son arrivée, n'avait pas détaché son regard de Old Death. Enfin il lui adressa la parole.

– Excusez-moi, monsieur, Will m'a dit qui je rencontrerais ici et j'en ai été d'autant plus heureux que je vous connais déjà.

– C'est possible, répondit le vieux chasseur. Je connais pas mal de monde.

– Et vous ne vous souvenez pas de moi ?

Old Death examina son interlocuteur.

– Il me semble bien vous avoir déjà rencontré quelque part, mais je ne puis me rappeler dans quelle circonstance.

– C'était en Californie, il y a une vingtaine d'années. Nous nous trouvions dans une boîte du quartier chinois. On jouait et on fumait de l'opium. J'avais tout perdu, un millier de dollars environ. Il ne me restait plus qu'une seule pièce. Je ne voulais plus l'engager dans le jeu, préférant me payer plutôt une pipe d'opium, puis m'envoyer une balle dans la tête. J'étais un joueur passionné et je me trouvais au bord du précipice. Alors...

– Ah ! oui, je me rappelle maintenant, interrompit Old Death, ce n'est pas la peine de continuer.

– Mais si, mais si, vous m'avez sauvé. Vous m'avez regagné la moitié de mon argent, vous m'avez pris à part et vous m'avez fait promettre de ne plus jamais jouer et de renoncer à ces fumeries d'opium. J'ai juré et j'ai tenu parole, bien qu'il m'en coû-

tât beaucoup. Je vous dois la vie. Depuis, j'ai amassé une petite fortune et, si vous vouliez me faire plaisir, vous me permettriez de vous rendre ma dette.

– Pas si bête ! s'écria Old Death en riant. Je suis trop fier d'avoir fait une fois dans ma vie une bonne action pour vendre aujourd'hui cette fierté contre votre argent. D'ailleurs, je n'ai fait que vous mettre en garde contre deux fléaux que je ne connaissais que trop bien et c'est à votre volonté que vous devez votre triomphe. N'en parlons plus.

Cette histoire évoqua en moi un souvenir. À La Nouvelle-Orléans, Old Death m'avait dit qu'il n'avait pas suivi le bon chemin que sa mère lui avait tracé. Maintenant, il avouait lui-même qu'il connaissait bien ces deux fléaux : le jeu et l'opium. Les avait-il connus seulement en observateur ? C'était fort douteux. Je supposai que lui-même avait été un joueur passionné et, en ce qui concerne l'opium, la silhouette de son corps desséché et squelettique pouvait être le résultat de l'usage excessif de ce stupéfiant. Je regardai mon compagnon avec des yeux nouveaux. À l'estime qu'il m'inspirait s'ajouta une grande part de pitié. Quelle lutte farouche il avait dû livrer à ces deux vices ! Qu'étaient-ce que toutes ses aventures, tous les dangers qu'il avait courus auprès des combats intérieurs qu'il avait dû soutenir ? La bataille qu'il avait livrée à ses passions irrésistibles était comme la bataille désespérée que les Indiens livraient aux Visages-Pâles. Ces combats se terminaient d'abord par des défaites ; mais, même terrassé, il se relevait pour résister à l'ennemi. Old Death : ce nom sonnait maintenant tout autrement à mes oreilles.

Ses dernières paroles : « N'en parlons plus ! » étaient prononcées sur un ton si péremptoire que le vieillard renonça à continuer sur ce sujet.

– Ça sera comme vous voudrez, sir. Il nous faut maintenant affronter un ennemi tout aussi tenace que le jeu ou l'opium, mais, par bonheur, plus facile à vaincre. Tout le monde doit se

dresser aujourd'hui contre le Ku-Klux-Klan. C'est une hydre à cent têtes qu'il faut combattre impitoyablement. Ce soir, nous leur préparons un accueil qui leur ôtera l'envie de recommencer avant longtemps. J'espère que vous êtes tous d'accord avec moi.

Les hommes acquiescèrent en silence.

– Eh bien ! continua-t-il – car on lui laissait la parole en raison de son âge – il ne suffit pas que nous les empêchions de réaliser leurs sinistres projets, mais il faut les pousser dans leur propre piège. Quelqu'un a peut-être une idée, nous l'écouterons volontiers.

Tous les yeux se tournèrent vers Old Death. Cet homme de l'Ouest émérite savait mieux que quiconque comment se défendre contre de tels ennemis. À la vue de tant de paires d'yeux posées sur lui d'un air interrogateur, il fit une de ces grimaces qui lui étaient familières et dit :

– Puisque tout le monde se tait, je vais prendre la parole. Il ne faut pas oublier que les gredins ne viendront ici que quand ils croiront Mr. Lange endormi. Comment se ferme votre porte de derrière ? Elle a des verrous ?

– Non, elle n'a qu'une simple serrure.

– Alors, ils l'ouvriront avec une pince-monseigneur. En tout cas, ils s'introduiront certainement ici et il faut être préparé à les recevoir.

– Mais naturellement avec des coups de feu.

– C'est à voir. Les coups de feu trahiraient l'endroit où vous vous trouvez. Non, réflexion faite, il est préférable de ne pas tirer. Le mieux serait de pouvoir les faire prisonniers sans courir le danger d'une lutte où des coups de feu seraient tirés de part et d'autre.

– Et vous croyez cela possible ?

– Tout à fait facile, même. Nous nous cacherons dans la maison et nous ne les empêcherons pas d'entrer. Dès qu'ils auront pénétré dans votre chambre, nous nous empresserons de les y enfermer à clef. Quelques-uns d'entre nous monteront la garde devant la porte et les autres devant la fenêtre. Ainsi, ils ne pourront pas sortir et seront réduits à se rendre.

Le vieillard hochait la tête d'un air dubitatif. Il aurait préféré qu'on fusillât simplement les agresseurs. Old Death, voyant son mécontentement, exposa ses arguments :

– Votre plan qui consiste à les tuer tout de suite est sans doute très pratique ; mais j'ai l'impression qu'il serait irréalisable. Ces bandits seront certainement beaucoup plus prudents. Ils commenceront par envoyer un ou deux des leurs en reconnaissance et non pas à s'offrir tous immédiatement comme cibles. Nous pourrions tout au plus tuer leur avant-garde et les autres prendraient la poudre d'escampette. Non, ce qu'il faut, c'est les prendre tous. J'ai pour cela encore une autre raison. Même si votre plan réussissait, il me répugne de tuer des hommes pris à l'improviste sous une grêle de balles, sans leur laisser le temps de penser à se repentir de leurs péchés. Nous sommes des hommes, messieurs, et des chrétiens, nous sommes contraints de nous défendre contre ces malfaiteurs et de les mettre hors d'état de nuire, mais nous devons nous efforcer d'éviter les effusions de sang inutiles. Si vous tenez absolument à abattre ces hommes comme une troupe de fauves, vous êtes libres de le faire. Quant à moi et à mon ami, nous serons obligés de vous laisser. Nous irons passer la nuit ailleurs, afin de ne pas charger nos consciences de meurtres inutiles.

Je n'aurais pu mieux exprimer ma pensée. Ces paroles produisirent l'effet désiré. Les hommes se dévisagèrent, puis le vieillard prit la parole :

– Ce que vous dites est tout à fait judicieux. Je pensais d'abord qu'en les accueillant ainsi nous nous en débarrasserions pour de bon à La Grange, mais je reconnais maintenant que ce

serait une trop lourde responsabilité pour nos consciences. C'est pourquoi je me range à votre avis. Je voudrais cependant avoir la certitude que votre plan réussira.

– Le plan le plus génial peut échouer. Cependant, il me semble plus raisonnable de laisser les hommes entrer et de les enfermer. En les tuant, vous attireriez sur vous la vengeance du Ku-Klux-Klan tout entier et, au lieu de mettre La Grange à l'abri de cette bande, vous l'exposeriez au danger de la voir submergée par ces criminels. Je vous demande donc de suivre mes indications. Pour assurer le succès du plan, je sortirai inspecter les environs de la maison. Peut-être trouverai-je un renseignement utile.

– Il vaut mieux que vous renonciez à cette reconnaissance, dit Lange, les hommes peuvent vous apercevoir.

– M'apercevoir ? ricana Old Death. Ça m'étonnerait beaucoup. Old Death n'est pas assez bête pour se laisser voir quand il fait une reconnaissance. Si vous avez un morceau de craie, Mr. Lange, faites-moi le plan de votre maison et de votre cour pour me guider dans ma promenade. Conduisez-moi ensuite à votre porte de derrière et attendez mon retour. Je ne frapperai pas, mais je gratterai avec mes ongles à la porte. Ainsi, vous saurez que, si quelqu'un frappe, ce n'est pas moi et que vous ne devez pas le laisser entrer.

Lange prit un morceau de craie et traça le plan de la maison sur la table. Old Death l'examina attentivement et eut un sourire de contentement. Il se dirigeait déjà vers la porte lorsqu'il se retourna et me demanda :

– Avez-vous déjà essayé de ramper près d'un homme, sir ?

– Non, répondis-je, fidèle à ma convention avec Winnetou.

– Alors voilà justement l'occasion de vous essayer. Si vous en avez envie, venez avec moi.

– Que dites-vous ? s'écria Lange. Ce serait trop de risque puisque votre ami avoue lui-même n'avoir aucune expérience. La moindre erreur pourrait vous perdre.

– Allons donc, je ne connais ce jeune homme que depuis peu, mais je sais qu'il a l'étoffe d'un excellent éclaireur. S'il s'en donne la peine, il ne fera aucune faute. Évidemment, s'il s'agissait de glisser auprès d'un chef indien, j'hésiterais à l'emmener ; mais je vous garantis qu'aucun brave chasseur de prairie ne s'engage dans le Ku-Klux-Klan. Leur sentinelle n'a pas assez d'habileté pour nous surprendre. Et même à supposer que cela arrive, Old Death est là pour réparer la faute. Allons-y, jeune homme ! Laissez votre sombrero comme je l'ai fait moi-même. Ramenez vos cheveux sur le front, remontez votre col pour dissimuler votre visage et suivez-moi. Imitez exactement chacun de mes gestes. Je défie quiconque de nous apercevoir.

Personne ne protesta plus et nous nous dirigeâmes vers la porte. Lange l'ouvrit doucement et la referma derrière nous. Une fois dehors, Old Death s'allongea sur le sol et j'en fis autant. Il semblait vouloir percer l'obscurité de son regard et j'entendis qu'il respirait du nez.

– J'ai l'impression qu'il n'y a personne à proximité, chuchota-t-il en désignant l'écurie à l'autre bout de la cour. Il vaut mieux nous en assurer, mais, pour cela, il faut être prudent. Avez-vous appris, quand vous étiez enfant, à imiter le grillon en faisant crisser un brin d'herbe entre vos deux pouces ?

Je hochai la tête affirmativement.

– Vous voyez cette herbe devant la maison. Prenez-en un brin et tenez-vous tranquille jusqu'à mon retour. Si quelque chose arrive, vous n'aurez qu'à faire le grillon, je serai immédiatement près de vous.

Il s'aplatit contre le sol et disparut dans les ténèbres. Dix minutes s'écoulèrent avant que je le visse revenir. À vrai dire, je

ne le vis pas du tout, seul mon odorat m'avertit de son approche.

– Je ne me suis pas trompé, murmura-t-il. Il n'y a personne dans la cour ni dans ce coin-là. Mais l'autre coin, où donne la fenêtre de la chambre à coucher, doit être occupé. Couchez-vous et glissez, sans essayer d'imiter les serpents, mais comme un lézard, sur les doigts et les orteils. Ne posez pas la plante des pieds sur le sol, mais seulement la pointe. Explorez le sol avec vos mains et surtout n'oubliez pas de bien fermer votre veste pour ne pas vous accrocher. Allons-y.

Nous rampâmes jusqu'au coin. Là Old Death s'arrêta et je l'imitai. Après un instant, il tourna la tête de mon côté et chuchota d'une voix imperceptible :

– Ils sont deux, attention.

Il rampa encore un peu et je le suivis. Il ne rasait pas le mur, mais avançait vers la clôture où une vigne vierge et d'autres plantes grimpantes formaient une haie autour du jardin. C'est le long de cette haie que nous rampâmes parallèlement à la maison, environ à dix pas de celle-ci. Bientôt, dans cet espace, j'aperçus une masse sombre qui avait la forme d'une tente. C'était, ainsi que je devais m'en rendre compte peu après, un tas de rames de haricots et de houblon. Près de ce tas, quelqu'un parlait à voix basse. Old Death me saisit par le col et m'attira vers lui ; quand ma tête fut tout près de la sienne, il me glissa à l'oreille :

– Les voilà assis. Il faut absolument que nous entendions ce qu'ils disent. À vrai dire, je devrais y aller tout seul, parce que vous êtes un greenhorn capable de tout gâter, mais quatre oreilles entendent toujours mieux que deux. Tâchez de vous glisser le plus près d'eux possible pour les entendre. Vous croyez-vous capable de le faire ?

– Oui, répondis-je.

– Eh bien ! nous risquerons le coup. Vous vous glisserez vers eux de ce côté-là et moi de l'autre. Lorsque vous serez tout près, vous vous aplatirez le visage contre le sol pour qu'ils ne voient pas vos yeux briller. Si par hasard ils vous entendent respirer, il faudra les mettre hors d'état de nuire.

– Les tuer ? demandai-je.

– Non. Il faudrait leur donner un coup de couteau et vous n'êtes pas encore assez adroit dans le maniement de cette arme ; il ne peut être question de se servir du revolver. Au cas où l'un de nous serait découvert, vous vous jetterez sur l'un tandis que je ferai l'affaire de l'autre. Serrez-lui le cou de vos deux mains, de sorte qu'il ne puisse émettre un son. C'est ainsi que vous le terrasserez. Je vous ferai signe s'il faut avoir recours à cette manœuvre. Surtout, pas de bruit. Je sais que vous êtes un garçon solide, mais êtes-vous sûr de pouvoir triompher d'un si grand gaillard ?

– Je le crois.

– Eh bien ! en avant.

Il contourna le tas de rames, tandis que je continuais à ramper du côté opposé. Les deux bandits étaient assis l'un près de l'autre, le visage tourné vers la maison. Je réussis à m'approcher d'eux sans le moindre bruit, si bien que ma tête n'était plus qu'à un mètre de l'un d'eux.

– Quant au commandant, on le laissera tranquille, disait celui qui se trouvait le plus près de moi. Il est vrai qu'il nous a joué un sale tour, mais il n'a fait que son devoir.

– Comme vous voudrez, capitaine. L'Indien nous a glissé entre les mains, mais les deux autres, les espions, ne nous échapperont pas. Si seulement on savait où ils se trouvent.

– Ne vous en faites pas, Locksmith, on ne tardera pas à le savoir. C'est pour cela que « l'Escargot » est resté au cabaret. Il

n'en bougera pas avant de savoir où ils sont partis. C'est une fine mouche. C'est grâce à lui que nous savons que ce Lange a reçu de l'argent du Mexicain qui a acheté sa maison. Ainsi ce ne sera pas seulement une partie de plaisir, mais une bonne affaire. Son fils a combattu contre nous et il le paiera cher. Il sera pendu. Le vieux ne s'en tirera pas non plus à bon compte ; on le rouera si bien de coups qu'on lui décollera la peau du dos. Ensuite, nous le flanquerons dehors et nous mettrons le feu à la baraque.

– Ça ne sera pas une perte pour le vieux puisqu'elle ne lui appartient plus, objecta l'autre.

– Mais cela en sera une pour ce sale Mexicain, à qui ça apprendra à envoyer des soldats à Juarez. On lui laissera même un petit mot pour le renseigner. Mais à propos, Locksmith, es-tu sûr que tes clefs iront ?

– Voyons, capitaine ! Je connais ma partie. Aucune porte ne résistera à ma pince.

– C'est bon. Pourvu qu'ils n'attendent pas des heures pour se coucher. Je vais aller écouter un peu sous les volets pour voir ce que fabriquent ces oiseaux de nuit.

Le capitaine se leva et se dirigea vers la fenêtre de la chambre à coucher. Son titre de capitaine, ainsi que la façon dont l'autre lui adressait la parole, laissait supposer que c'était le chef de la bande. Le nom de l'autre, Locksmith, veut dire « serrurier ». Cela pouvait être son véritable nom, mais plus probablement il s'agissait bien d'un serrurier puisqu'il disait que les clefs étaient sa partie. À un moment, il avait fait un mouvement et un cliquetis métallique s'était fait entendre. Il avait un trousseau de clefs sur lui.

Mes réflexions furent interrompues par un léger tiraillement de mon pantalon. Je reculai un peu. C'était Old Death qui m'avait rejoint. J'approchai mon visage du sien et il me deman-

da si j'avais tout entendu et compris. Je fis un signe de tête affirmatif.

– Ainsi nous savons à quoi nous en tenir. Nous allons jouer à ces vauriens un tour qu'ils n'oublieront pas de si tôt. Si seulement je pouvais me fier à vous !

– Essayez. Que voulez-vous que je fasse ?

– Empoigner par le cou un de ces individus.

Et il me fit un cours concis sur la façon de tenir un homme à sa merci en serrant simplement le cou entre les dix doigts.

– Et, maintenant, tâchez de faire honneur à votre profession. En avant ! Mais surtout attendez mon signal.

Il s'écarta et je retournai à mon poste en m'approchant encore davantage du capitaine et en ramenant mes genoux sous mon corps pour pouvoir me relever instantanément.

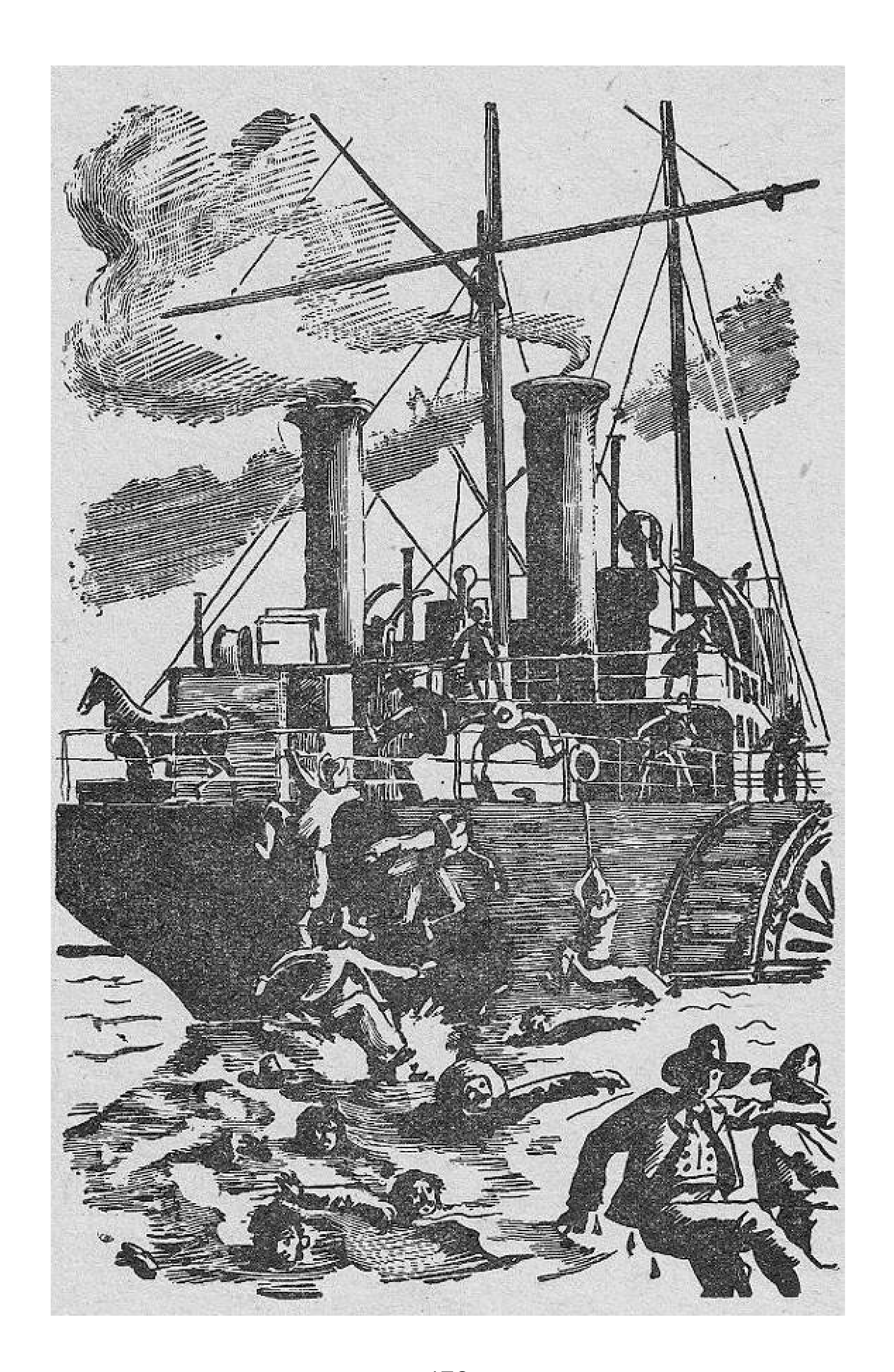
Les deux bandits avaient repris leur conversation. Ils exprimaient leur impatience d'avoir à attendre si longtemps leurs acolytes. Puis ils parlèrent de Old Death et de moi ; ils espéraient que « l'Escargot » ne manquerait pas de nous dénicher. Soudain, je perçus un chuchotement de Old Death :

– Ça y est. Allez-y !

D'un bond je me dressai derrière le capitaine et lui passai les deux mains autour du cou. J'appuyai fortement mes phalanges sur sa pomme d'Adam et, en m'aidant d'un genou, je penchai son corps de côté, de sorte que son visage finit par toucher le sol et que je pus m'agenouiller complètement sur son dos. Il n'avait émis aucun son, seuls ses membres étaient secoués convulsivement. Entre temps, Old Death avait terrassé son compagnon.

– Lâchez-le un peu, me dit-il, sans cela vous l'étranglez. Pour un début, ce n'est pas mal du tout. Vous avez l'étoffe, sinon

d’un grand chasseur de l’Ouest, du moins d’un bandit d’envergure. Chargez votre bonhomme sur vos épaules et allez-y.



Il en fit autant pour sa victime et nous retournâmes à la porte de derrière où Old Death, comme convenu, se mit à gratter. Lange nous ouvrit.

– Qu'apportez-vous là ? demanda-t-il à voix basse en apercevant, dans l'obscurité, la masse noire de nos fardeaux.

– Vous verrez bien, répondit Old Death allégrement ; entrons et fermez la porte.

À la vue de nos prisonniers, les hommes ne se tinrent pas d'étonnement.

– Nom d'un chien, s'écria l'un d'eux, mais ce sont deux bandits du Ku-Klux-Klan. Ils sont morts ?

– J'espère que non, dit Old Death ; voyez-vous, j'ai bien fait d'emmener ce jeune homme ; il s'est fort bien comporté et a même triomphé du chef de la bande.

– C'est le chef ? Merveilleux ! Et où sont les autres ? Pourquoi avez-vous amené ces deux-là ?

– Vous n'avez pas encore deviné ? Mon jeune compagnon et moi, nous allons endosser les vêtements de ces deux coquins et, ainsi déguisés, nous conduirons ici le reste de la bande.

– Mais vous avez le diable au corps. Vous risquez votre vie. Et s'ils découvrent la supercherie ?

– Ne vous en faites pas, dit le vieux à barbe blanche d'un air convaincu. Old Death est un fameux renard et le jeune homme n'a pas l'air bête non plus.

Old Death leur raconta le résultat de notre reconnaissance et exposa son plan. Moi, déguisé en Locksmith, j'irais derrière l'écurie pour conduire la bande. Quant à lui, il prendrait les vêtements du capitaine, dont la longueur correspondait à sa taille, et jouerait le rôle de chef.

Naturellement, on ne parlerait qu'à voix basse, et nous ne risquions pas de nous voir trahis par nos voix.

– Eh bien ! puisque vous avez le courage de tenter cette entreprise, faites-le, dit Lange. Ce n'est pas notre peau que vous risquez, mais la vôtre. Mais que ferons-nous en attendant ?

– D'abord, vous sortirez sans bruit et vous rapporterez des bûches et des rames. Il faudra barricader les portes pour qu'ils ne puissent pas sortir quand ils seront à l'intérieur. Ensuite, éteignez toutes les lumières et cachez-vous bien dans la maison. C'est tout ce que vous aurez à faire pour le moment. Nous verrons ensuite.

Pendant que nos hôtes allaient dans la cour pour chercher des gros morceaux de bois, nous dévêtîmes nos prisonniers. Sur leurs costumes noirs étaient cousus des insignes blancs. Celui du capitaine représentait un poignard et celui de Locksmith un trousseau de clefs. Le surnom du capitaine devait donc être le « Poignard ». L'homme qui nous attendait au cabaret portait sans doute sur sa cape l'image d'un escargot. Dès qu'on eut retiré son pantalon au capitaine, celui-ci se ranima. Il fit mine de se lever et porta sa main à l'endroit où il avait l'habitude de tenir son revolver, mais d'un geste Old Death le terrassa et lui appliqua la pointe de son couteau sur la poitrine.

– Tiens-toi tranquille, mon gaillard. Un seul cri, un seul mouvement, et cette lame se plonge dans ta chair.

Le bandit était un homme âgé d'une trentaine d'années, à la barbe d'une coupe militaire. Son teint hâlé trahissait une origine méridionale. Des deux mains il saisit sa tête endolorie et demanda :

– Où suis-je ? Qui êtes-vous ?

– Vous êtes chez Mr. Lange que vous vous proposiez d'attaquer. Ce jeune homme et moi, nous sommes les deux indi-

vidus que l'« Escargot » recherche en ce moment. Tu vois que tu ne pouvais pas mieux tomber ?

L'homme se mordit les lèvres et jeta autour de lui un regard épouvanté. Sur ces entrefaites, Lange et son fils entrèrent. Ils apportaient de gros morceaux de bois et une scie.

– Pour ce qui est des cordes, nous avons de quoi ficeler vingt hommes, dit le père.

– Donnez-nous-en toujours pour ces deux-là.

– Non, je ne me laisserai pas ligoter, cria le capitaine en essayant de se relever, mais le couteau de Old Death fit son effet.

– Ose seulement résister, cria-t-il. Tu ne sais pas encore de quel bois je me chauffe ! On m'appelle Old Death et tu apprendras ce que cela veut dire. Tu t'imagines peut-être que j'ai des trésors de tendresse pour les négriers et le Ku-Klux-Klan ?

– Old Death !... Old Death !... balbutia le capitaine au comble de la stupéfaction.

– Oui, mon garçon, c'est moi-même. C'est pourquoi il vaut mieux ne pas te faire d'illusions. Je sais que tu avais l'intention de pendre le jeune Lange, de battre son père jusqu'à la mort et, pour finir, d'incendier la maison. Si tu comptes sur notre pitié, tu te trompes, à moins que tu ne te montres tout à fait docile.

– Old Death... Old Death..., répétait l'homme devenu pâle comme un cadavre. Je suis perdu.

– Pas encore, nous ne sommes pas des assassins invétérés comme vous autres. Nous vous laisserons la vie sauve si vous vous rendez sans résistance, mais si vous rouspétez, vos cadavres iront prendre un bain demain matin dans le fleuve. Tout à l'heure, je vais amener ici tes hommes que j'aurai fait prisonniers comme toi-même. Ordonne-leur de se rendre, sinon nous vous abattrons tous comme des lapins.

Le bandit fut ligoté et bâillonné. Son compagnon était également revenu à lui, mais il avait pris le parti de ne pas desserrer les dents. On fit pour lui comme pour le capitaine. Puis on étendit les deux hommes sur les lits de Lange et de son fils, auxquels on les attacha fortement, et on les borda avec sollicitude en relevant les couvertures jusqu'à leur menton.

– Parfait, dit Old Death en riant. Maintenant, la comédie peut commencer. Ces fripons feront une drôle de tête quand ils reconnaîtront dans les dormeurs leurs propres acolytes. Ce sera une surprise agréable. Mais dites-moi, Mr. Lange, verriez-vous un moyen de parler à ces hommes et de les observer sans qu'ils nous voient une fois qu'ils seront ici ?

– Hum, dit l'interpellé en désignant le plafond. Ce plafond est fait de simples lattes de bois. Nous pouvons en faire sauter une.

– Eh bien ! sortons tous et n'oubliez pas vos armes. Montez là-haut avant qu'il ne soit trop tard. Mais, d'abord, préparons quelques bons bâtons.

Nous sciâmes des pieux pour les adapter au but auquel nous les destinions, puis Old Death et moi nous endossâmes notre déguisement. Nous sortîmes et la porte fut fermée à clef derrière nous.

Old Death se rendit dans le coin de la cour où se trouvait le tas de rames, tandis que je me postais devant l'écurie au fond de la cour pour attendre mes sympathiques invités. À l'endroit convenu, je vis une silhouette se dresser dans l'obscurité.

– C'est vous, Locksmith ?

– Venez et doucement.

– Je vais prévenir le lieutenant, attendez.

Il s'éloigna. Ils avaient donc un lieutenant. Le Ku-Klux-Klan semblait organisé d'une façon toute militaire. Au bout

d'une minute, un autre individu s'approcha. Il me dit à voix basse :

– Ça été long. Est-ce qu'ils dorment enfin, ces chiens maudits ?

– Oui, tout va pour le mieux.

– Allons-y, alors ! Il est déjà minuit passé et nous aurons encore à rendre visite à Cortesio. Conduis-nous.

Une bande nombreuse surgit de l'obscurité. Tous me suivirent. Je les conduisis jusqu'à la porte de derrière et fis semblant de chercher avant de trouver la bonne clef. Lorsque j'eus ouvert, je restai dehors avec Old Death, qui venait de me rejoindre, afin de laisser passer les autres. Enfin nous pénétrâmes en dernier avec le lieutenant. Celui-ci tira de sous sa cape une lanterne sourde. Ils étaient quinze, chacun portant un insigne différent sur ses vêtements. On voyait des demi-lunes et des croix, des serpents, des étoiles, des crapauds, des roues, des cœurs, des oiseaux, des tenailles et les animaux les plus divers. C'était le lieutenant qui commandait. Il éclairait la route, tandis que les autres attendaient les ordres.

– Une sentinelle à la porte.

– Inutile, dit Old Death ; Locksmith fermera à clef, personne ne pourra entrer.

Je tournai la clef dans la serrure pour ne pas éveillez les soupçons du lieutenant, mais laissai la clef sur la porte.

– Il faut entrer tous, dit Old Death. Ces deux types sont costauds.

– Vous êtes drôle aujourd'hui, capitaine.

– C'est qu'aujourd'hui les circonstances ne sont pas les mêmes. Allons !

Il me poussa vers la porte de la chambre à coucher, que j'ouvris en ayant soin de faire semblant de chercher parmi les clefs. Puis il les fit entrer un à un.

– Ils dorment, ne faites pas de bruit. Le lieutenant en avant.

Sans laisser à celui-ci le temps de répondre, il le poussa en avant et les autres lui emboîtèrent le pas sur la pointe des pieds. Lorsque le dernier fut passé, Old Death tira la porte et tourna la clef dans la serrure.

– Maintenant, vite, les morceaux de bois.

En quelques minutes, nous barricadâmes la porte si bien qu'un éléphant n'aurait pu la forcer. J'allai chercher les hommes qui se trouvaient au-dessus. À ce moment la bande s'aperçut qu'elle était enfermée. Chacun sortit sa lanterne et ils constatèrent que les dormeurs n'étaient pas ceux qu'ils s'attendaient à trouver. Ils se mirent à hurler, à proférer des menaces et à frapper du poing contre la porte.

– Ouvrez, ouvrez, sinon nous démolissons la maison, criaient-ils.

Comme leurs appels restaient vains, ils essayèrent de défoncer la porte, mais celle-ci ne céda pas. Alors ils t'entèrent d'ouvrir la fenêtre, mais nous avions eu soin de barricader les volets de la même façon que la porte.

– Rien à faire, cria une voix furieuse. On a mis quelque chose derrière les volets.

Puis nous entendîmes de dehors une voix sévère :

– N'insistez pas, vous êtes prisonniers. Celui qui essaiera d'ouvrir les volets recevra une balle.

– Oui, ajouta Old Death de l'intérieur, la porte est également barricadée. Demandez plutôt à votre capitaine ce qu'il vous reste à faire.

Et, en baissant la voix, il se tourna vers nous :

– Suivez-moi. Prenez la lanterne et votre fusil.

Nous montâmes au grenier qui s'étendait au-dessus de la chambre à coucher. Nous trouvâmes sans peine l'endroit où une latte avait été déclouée. Après avoir déposé notre lanterne et nos cagoules, nous soulevâmes la mince lamelle de bois et pûmes embrasser du regard la chambre à coucher éclairée par les nombreuses lanternes.

Les hommes étaient groupés les uns contre les autres ; les deux prisonniers avaient été libérés de leurs liens et de leurs bâillons et le capitaine tâchait de ramener ses hommes à la raison.

– Quoi, s'écria le lieutenant, vous voulez qu'on se rende ? Vous croyez donc que nos adversaires sont très nombreux ?

– Assez nombreux pour vous fusiller tous en cinq secondes, s'écria Old Death.

Tous les yeux se levèrent vers le plafond. Au même instant une détonation se fit entendre dehors. Old Death comprit immédiatement la situation et en tira parti :

– Vous entendez l'accueil que reçoivent vos compagnons chez Cortesio ? Toute la ville est contre vous. On était au courant de votre arrivée et on a fait le nécessaire pour bien vous recevoir. Nous n'avons pas besoin du Ku-Klux-Klan ici. Dans l'autre pièce, nous sommes douze, dehors six et ici encore six. Je suis Old Death, vous entendez ? Je vous donne dix minutes pour réfléchir. Si vous déposez vos armes, nous vous épargnons. Sinon, vous serez fusillés. C'est tout ce que j'ai à vous dire. Réfléchissez bien.

Il fit retomber la planche et, se tournant vers moi :

– Et maintenant, allons vite porter secours à Cortesio.

À nouveau, un coup de feu venait de retentir. Nous nous glissâmes vers la maison voisine et aperçûmes quelques silhouettes encapuchonnées. Plusieurs autres venaient d'apparaître de derrière la maison de Cortesio. Nous nous jetâmes sur les bandits qui, pris au dépourvu, se défendaient mal. Ils s'enfuirent, sauf ceux qui n'étaient pas en état de le faire. Ceux-là furent désarmés et Old Death frappa à la porte de Cortesio.

– Qui est là ? demanda une voix de l'intérieur.

– Moi, Old Death. Nous vous avons délivré de vos agresseurs. Ouvrez.

La porte s'entrebâilla précautionneusement. Le Mexicain reconnut Old Death malgré son équipement.

– Quelle chance que vous m'ayez prévenu, dit-il, sans cela j'aurais été en mauvaise posture. J'ai défendu la porte d'entrée, pendant que mon commis surveillait la maison, de sorte qu'ils n'ont pu entrer. Puis je vous ai vu arriver à mon secours.

– Oui, nous vous avons tiré d'un mauvais pas. Maintenant, venez-nous en aide à votre tour. Vos agresseurs ne reviendront plus et nous en avons quinze enfermés chez Lange. Envoyez votre nègre alarmer la population. Il faut mettre toute La Grange sur pied pour donner une bonne leçon à ces scélérats. Avant tout, envoyez chercher le shérif.

Des hommes réveillés par les coups de fusil vinrent demander ce qui se passait. Lorsque nous leur eûmes exposé la situation ils nous offrirent leurs services. Ceux là mêmes, parmi les habitants de La Grange, qui avaient des sympathies pour les sécessionnistes n'avaient aucun égard pour le Ku-Klux-Klan, dont les méfaits remplissaient d'horreur tout le monde sans dis-

tinction politique. Nous saisîmes les quatre blessés par le col et les entraînâmes dans la maison de Lange. Ce dernier nous informa que la bande se tenait tranquille. Bientôt des gens affluèrent en foule, de sorte que la maison fut bientôt trop petite pour les contenir tous. Le va-et-vient et le brouhaha avaient certainement permis aux prisonniers de juger de la gravité de leur situation. Old Death m'entraîna à sa suite dans le grenier. Une fois le plancher à nouveau soulevé, un spectacle significatif s'offrit à mes yeux. Nos captifs étaient étendus, les uns sur le lit, les autres sur le sol, la tête basse, dans l'attitude du découragement le plus complet.

– Eh bien ! dit Old Death, les dix minutes sont passées. Quelle est votre décision ?

Pour toute réponse, nous n'entendîmes qu'un juron grossier.

– Répondez ou je tire, cria le vieux, menaçant. C'est mon dernier mot.

Pas de réponse. Old Death se pencha vers moi et me glissa à l'oreille :

– Il faut bien tirer pour leur faire peur. Visez la main du lieutenant, moi je viserai celle du capitaine.

Les deux coups de feu partirent en même temps. Les balles vinrent exactement toucher l'endroit visé. Les deux officiers poussèrent un cri, toute la bande leur fit écho et, bientôt, un chœur désespéré résonna dans la chambre.

Dehors, on avait entendu nos coups de feu. Pensant que nous étions en lutte avec la bande, les autres se mirent à tirer dans la fenêtre. Les balles traversèrent les volets et sifflèrent dans l'air. Les bandits se couchèrent par terre en poussant des cris de porcs égorgés. Le capitaine enveloppa sa main blessée dans un morceau de drap et cria dans notre direction :

– Arrêtez, nous nous rendons.

– C’est bon, répondit Old Death. Jetez vos armes sur le lit, et je vous laisserai sortir. Celui qui s’avisera d’emporter une arme aura tout de suite une balle dans la peau. Vous entendez bien qu’il y a des centaines d’hommes dehors. La capitulation est votre seul salut.

La bande du Ku-Klux-Klan dut s’avouer vaincue. Elle ne pouvait même pas songer à la fuite. Aussi les couteaux et les revolvers s’entassèrent-ils sur le lit séance tenante.

– Très bien, dit Old Death ; et, maintenant, je vous répète que le moindre geste pour saisir une arme serait votre arrêt de mort. Attendez un instant.

Il m’envoya dire à Lange d’ouvrir pour laisser sortir les bandits. Mais cette mission n’était pas très facile à exécuter. La maison était pleine de gens qui ne me connaissaient pas. Comme je portais toujours la cape du Ku-Klux-Klan, la foule me prit pour un membre de la bande. On ne voulut pas écouter mes explications. Des coups de poing s’abattirent sur moi dont je devais garder le souvenir pendant plusieurs jours. On se proposait de me sortir devant la maison et de me lyncher sur-le-champ.

Le plus acharné était un grand gaillard osseux qui s’obstinait à m’envoyer des coups de poing dans les flancs en hurlant :

– Sortez-le vite, les arbres ont des branches, de belles branches, des branches solides qui ne se briseront pas quand un voyou de cet acabit s’y balancera.

Et il me poussait de toutes ses forces vers la porte de derrière.

– Mais, voyons, protestai-je, je ne suis pas du Ku-Klux-Klan, demandez à Mr. Lange.

– De belles branches, de superbes branches, répétait-il sans m'écouter et m'administrant de nouveaux coups dans les côtes.

– J'exige d'être conduit devant Mr. Lange, je me suis déguisé pour…

– Des branches magnifiques, et nous avons aussi de la superbe corde de chanvre à La Grange.

Ce disant, il m'envoya un coup de poing si vigoureux que je perdis patience. Cet homme était capable d'exciter à tel point la foule qu'elle m'aurait lynché.

– Assez, criai-je, vous êtes un rustre. Je veux voir Mr. Lange.

Ces paroles eurent le don de l'exaspérer davantage et je sentis ses coups redoubler. C'en était trop. À mon tour, je lui lançai de toutes mes forces un coup de poing sous le nez, de sorte qu'il se serait sans doute écroulé si la foule n'avait pas été si dense. Je profitai du tumulte qui s'ensuivit pour me frayer à coups de poing un chemin en répondant tant bien que mal aux attaques dont je faisais l'objet. Le bonhomme osseux se ressaisit et courut à ma suite, les poings brandis. Heureusement, Mr. Lange apparut.

– Pour l'amour de Dieu, que se passe-t-il ? Pourquoi criez-vous ainsi, sir ? Vous êtes tout ensanglanté.

– À l'arbre, le scélérat ! criait l'homme au comble de la rage. Il m'a écrasé le nez et m'a fait sauter des dents, deux dents, trois dents, peut-être même quatre, de belles dents ! les seules, qui me restaient devant. Pendez-le vite.

– Celui-ci ? demanda Lange en me désignant. Mais voyons, sir, il n'est pas du Ku-Klux-Klan, c'est un ami, et c'est à lui que nous devons d'avoir mis en échec ces bandits. Sans lui, le señor

Cortesio et moi ne serions plus en vie et notre maison serait en train de brûler.

L'homme écarquilla les yeux, entrouvrit sa bouche saignante aussi largement que possible et, en me montrant du doigt, demanda :

– Celui là ? C'est incroyable !

La rage fit place dans l'assistance à une hilarité bruyante. Les hommes sortirent leur mouchoir pour s'éponger le front et essuyer le sang qui coulait de leur nez et de leur bouche. Quant à moi, je frottai les parties endolories de mon corps qui portaient sans doute les marques des poings osseux de mon adversaire.

Par mesure de précaution, on avait amassé tout ce qu'on avait trouvé en fait de cordes dans un coin de la maison.

– Eh bien ! maintenant, on va sortir les prisonniers, un à un, dis-je. Nous les ligoterons au fur et à mesure. Old Death doit déjà s'impatienter du retard. Le shérif devrait déjà être là, le nègre de Cortesio est allé l'avertir.

– Le shérif ? s'écria Lange étonné, mais le voilà ! Vous ne saviez donc pas qui est votre adversaire de tout à l'heure ?

Le grand diable osseux prit un visage aussi digne que possible vu les circonstances.

– Oui, s'écria-t-il. Je suis le shérif de l'honorable county Fayeta. Cette nuit même, on fera justice à ces bandits. Faites-moi place, messieurs. Prenez les cordes et ouvrez la porte.

Aucun des membres de la bande ne voulut sortir le premier. J'invitai le capitaine, puis le lieutenant à avancer. Tous deux avaient pansé tant bien que mal leurs mains blessées. On les leur lia derrière le dos. En quelques minutes, tous furent ligotés et on leur joignit les autres, pris devant la maison de Cortesio.

Lorsque enfin nous fûmes sûrs de nos prisonniers, une question se posa : qu'allions-nous en faire ? À La Grange, il n'y avait pas de prison assez vaste pour contenir dix-neuf hommes.

– Conduisez-les dans la grande salle de l'auberge, ordonna le shérif. Nous allons constituer aussitôt un tribunal et nous rendrons le jugement. Comme c'est un cas exceptionnel, la justice aussi suivra une procédure exceptionnelle.

Cinq minutes plus tard, le tribunal se trouvait réuni dans la grande salle de l'auberge. Le shérif en assurait la présidence. Il était composé d'un procureur, d'un défenseur, d'un huissier et d'un jury.

Comme témoins on désigna les deux Lange et leurs cinq amis, Old Death et moi-même. Comme pièces à conviction, on avait apporté les armes chargées des accusés.

Le shérif ouvrit la séance et déclara qu'on dispenserait les témoins de la prestation de serment, étant donné que le « niveau moral très bas des accusés ne méritait pas de fatiguer des gentlemen aussi honorables ». D'ailleurs, en dehors des membres du Ku-Klux-Klan, toute l'assistance était composée uniquement de personnes « ayant un sens de la justice très développé ».

Des applaudissements sonores accueillirent ces paroles et le président remercia l'assistance en s'inclinant.

La parole fut donnée ensuite à Old Death, qui exposa les faits au nom des témoins. Ensuite, le procureur se leva. Il déclara que les accusés faisaient partie d'une société secrète ayant pour but de perturber l'ordre public, de saper l'autorité de l'État et ne reculant devant aucun crime pour la réalisation de son néfaste programme. Un tel forfait ne pouvait être puni que par la mort ou par la détention à vie. En conséquence, il se voyait obligé de réclamer un châtiment impitoyable pour les membres du Ku-Klux-Klan. Quelques-uns parmi ces criminels, désignés par

l'honorable tribunal, seraient pendus par le cou et les autres roués de coups et enfermés en prison jusqu'à la fin de leurs jours, afin d'être mis hors d'état de nuire à la sécurité de l'État et des honorables citoyens.

Cette allocution fut accueillie également avec beaucoup d'enthousiasme et le procureur remercia l'assistance avec dignité. Vint alors le tour de la défense. L'avocat des accusés fit remarquer que le président s'était rendu coupable d'une négligence en omettant de demander aux accusés leurs noms, ce qui était tout à fait inadmissible. Pouvait-on, en effet, pendre ou enfermer à perpétuité des gens dont on ignorait l'identité ? C'était impossible, ne fût-ce que pour la rédaction du verdict et pour les autres écritures. En outre, il admit que ses clients avaient nourri des projets coupables, mais il fit remarquer que ceux-ci avaient été entravés dès le début et qu'on ne saurait les juger comme des crimes accomplis. Enfin, il fit appel à l'indulgence du tribunal en s'élevant contre l'application de la peine capitale et de la réclusion à vie.

Le président se leva à nouveau pour expliquer son omission en ce qui concernait l'identité des accusés. Il ne les avait pas interrogés parce qu'il était persuadé d'avance qu'ils ne diraient pas la vérité. Pour ce qui-était du verdict, il revêtirait la forme d'un jugement collectif et serait ainsi conçu : « Dix-neuf membres du Ku-Klux-Klan pendus pour expier les crimes dont ils s'étaient rendus coupables ». Là-dessus, les jurés se retirèrent. Au bout de deux minutes à peine, ils revinrent pour communiquer au président leur décision.

Ils avaient reconnu les accusés coupables. Le shérif discuta quelques minutes avec le jury et on décida de fouiller les accusés. L'argent trouvé sur eux fut compté. Le shérif eut un sourire de satisfaction et se leva pour rendre le verdict.

– Messieurs, dit-il, les accusés sont reconnus coupables. Cependant, il est exact que leurs crimes n'ont pu être perpétrés. C'est pourquoi nous répondons au désir de la défense qui a fait

appel à notre humanité en renonçant à requérir tout châtiment direct.

Les accusés poussèrent un soupir de soulagement. Quelques cris de mécontentement se firent entendre dans l'assistance. Le shérif poursuivit :

– Je viens de dire que la tentative de crime constitue un crime en elle-même. Si nous laissons les membres du Ku-Klux-Klan impunis, nous ne pouvons cependant pas négliger de les rendre inoffensifs. Aussi avons-nous décidé de les chasser de l'État d'une manière honteuse qui leur enlèvera toute envie d'y revenir. Nous commencerons par leur raser les cheveux et la barbe. J'espère que parmi ces messieurs il s'en trouvera qui se feront un plaisir de se charger de cette besogne.

Un rire général secoua l'assistance.

– Ensuite, nous embarquerons les accusés sur le vapeur qui est arrivé à onze heures d'Austin et partira dès l'aube poux Matagorda. Ils ne seront pas libérés de leurs liens et ne recevront aucune nourriture jusqu'à Matagorda, où on leur donnera du pain et de l'eau. Les frais de leur passage seront couverts par leur propre argent qui représente la somme coquette de trois mille dollars. En outre, tous leurs biens seront confisqués et vendus aux enchères. Le jury a décidé d'employer le produit de cette vente à l'achat de bière et d'eau-de-vie, afin de terminer cette séance par des réjouissances qui se prolongeront jusqu'à l'aube. Ensuite, on conduira les membres du Ku-Klux-Klan en musique jusqu'au vapeur. Ils assisteront d'ailleurs à la fête, car ils ne bougeront pas d'ici. En attendant, nous les raserons et nous préparerons tout en vue de la fête.

Les bravos s'étaient mués en hurlements. Bientôt la bande fut rasée, ses armes vendues en un clin d'œil et la salle de l'auberge assiégée par des gens désireux d'assister à la fête. Un orchestre composé d'une clarinette, d'un violon et d'une trompette, fut vite constitué. Il se trouva même un basson. Cet

étrange orchestre s'installa dans un coin de la salle et se mit à accorder ses instruments, ce qui me donna un avant-goût du concert. Je voulus me retirer, d'autant plus que les dames commençaient à arriver, mais Old Death m'expliqua que nous méritions bien un peu de plaisir après tant de tracas. Le shérif se joignit à lui et m'assura même énergiquement que mon absence serait ressentie comme une offense pour les citoyens de La Grange. J'avais même l'obligation morale de conduire la première danse. Il désigna à Old Death son épouse comme cavalière et à moi sa fille, toutes deux excellentes danseuses.

Que pouvais-je faire ? Il nous avait déjà présentés à ces dames. Il me fallait bien me rendre.

La maman était âgée d'une cinquantaine d'années et son sujet de conversation préféré était le Code Napoléon. La fille, qui devait avoir dépassé la trentaine, avait apporté tout un cahier de poèmes dont elle tenait à nous régaler malgré le bruit. Ces dames refusaient de boire de la bière ; par contre, l'eau-de-vie trouva grâce à leurs yeux.

L'honorable magistrat me donna une tape amicale et me chuchota à l'oreille :

– On ouvre la danse. Allez-y.

Je me levai, m'inclinai devant la fille, murmurai quelque chose sur l'honneur et le plaisir que j'avais... sur quoi elle répondit en me tendant son cahier de poèmes. Old Death s'y prit avec plus d'adresse que moi. Sans façon, il interpella la maman :

– Allons-y, Missis. À droite ou à gauche, comme vous voudrez, je saute comme un chevreau.

Je ne m'étendrai pas sur nos exploits de danseurs et nos nombreuses libations, Toujours est-il qu'à l'aube on aurait pu compter les dégâts que cette fête causa à l'aubergiste. Le lendemain matin, Old Death était tout courbaturé et se déclara dans l'impossibilité de continuer le voyage. C'était la regrettable con-

séquence de ses prouesses de danseur. Il avait, en effet, des bleus énormes sur le corps et je dus me rendre à l'évidence.

– En effet, dis-je, il faut que vous vous reposiez au moins une journée. Dommage pour Gibson, qui nous échappera entre temps.

– Ne vous en faites pas, répondit le vieux. Quand on met sur la piste un limier de mon espèce, le gibier n'échappe pas. Fiez-vous à moi.

– C'est ce que je fais. Mais vous accordez ainsi à Gibson et à William Ohlert une avance considérable.

– Nous les rattraperons bien, j'en fais mon affaire. Un jour plus tôt ou plus tard, ça n'a pas d'importance. Ne vous découragez pas. Ce vénérable shérif nous a joué un mauvais tour sans s'en douter. Mais je m'appelle Old Death, que diable !

Ces paroles auraient consolé le plus désespéré, et, comme je savais qu'on pouvait faire entière confiance à Old Death, je fis tout mon possible pour ne rien laisser paraître de mes soucis.

CHAPITRE III

VERS LA FRONTIÈRE MEXICAINE

Une semaine plus tard, cinq cavaliers, quatre blancs et un nègre, s'approchaient de la frontière mexicaine du Texas. Les blancs avançaient deux par deux, suivis du nègre. Les deux premiers portaient des vêtements identiques, avec cette différence que le costume du plus jeune était neuf, alors que celui du vieux, un homme extrêmement maigre, semblait usé par le temps. Leurs excellentes montures avançaient d'un pas allègre en faisant entendre de temps en temps un hennissement qui prouvait qu'elles supportaient à merveille les fatigues de la route. Les deux autres cavaliers étaient sans doute un père et son fils. Ceux-là aussi étaient habillés de la même façon, mais leurs vêtements, au lieu d'être en cuir comme ceux de leurs compagnons, étaient en laine. Ils étaient coiffés de chapeaux de feutre à larges bords et armés de fusils, de couteaux et de revolvers. Quant au nègre, son costume était en calicot foncé et sa tête ornée d'un chapeau haut de forme flambant neuf. Il tenait à la main un rifle à double canon et on voyait dans sa ceinture des couteaux mexicains.

Il est inutile de vous présenter les quatre cavaliers blancs : c'étaient Old Death, Mr. Lange, son fils et moi. Le nègre était le serviteur de Cortesio, de La Grange.

Old Death avait mis trois journées entières à se remettre de ses fatigues. Je crois qu'il était un peu honteux des circonstances qui lui avaient valu cette défaillance. Être blessé dans un combat est un honneur, mais se laisser piétiner dans un bal est très vexant pour un chasseur de l'Ouest et le vieux n'arrivait pas à s'en consoler.

Le jour de notre départ, Cortesio vint nous demander si nous consentirions à emmener son serviteur nègre. Comme nous ne dissimulions pas notre étonnement de nous voir offrir ce noir compagnon de voyage, il nous expliqua ses raisons. Il venait de recevoir une dépêche de Washington et il lui fallait transmettre un message très urgent à Chihuahua. Il nous aurait volontiers confié cette mission, mais il lui fallait la réponse par retour. Ainsi il se voyait obligé d'envoyer un courrier et c'était le nègre Sam qui lui semblait le plus indiqué. Malgré sa peau noire, cet homme offrait plus de garantie que n'importe qui. Il était depuis de longues années à son service et lui témoignait un dévouement sans borne. Il avait déjà accompli à plusieurs reprises ce voyage périlleux à travers la frontière mexicaine et avait fait preuve devant le danger d'une bravoure à toute épreuve. Cortesio nous assura que Sam ne nous encombrerait pas, mais qu'au contraire il nous servirait avec son dévouement habituel. Nous consentîmes donc, et nous n'avions pas eu à le regretter jusque-là. Sam était un excellent cavalier. Il était adroit, serviable, respectueux, et il semblait m'avoir pris en affection, car il me prodiguait les attentions les plus touchantes.

Old Death jugea totalement superflu de rechercher la trace de Gibson de ville en ville. Cortesio nous avait signalé étape par étape l'itinéraire de son détachement et mon vieux compagnon jugea préférable de nous diriger directement sur le Rio Nueces et de là vers le passage de l'Aigle. Selon toute probabilité, nous rencontrerions le détachement entre le fleuve et le passage. Naturellement, il fallait nous presser.

En six jours, nous avions parcouru deux cents milles anglais, traite que sans Old Death nous n'aurions jamais pu demander à nos chevaux. Mais ce vieux chasseur de l'Ouest savait s'y prendre avec les bêtes mieux que quiconque.

Le terrain sur lequel nous nous trouvions s'adaptait très bien à une course rapide à cheval. C'était une prairie couverte

d'herbe basse, piste idéale pour nos chevaux. L'air était pur et l'horizon nous apparaissait avec une netteté parfaite.

– Regardez un peu là-bas, me dit Old Death en désignant l'horizon ; qu'est-ce, d'après vous ?

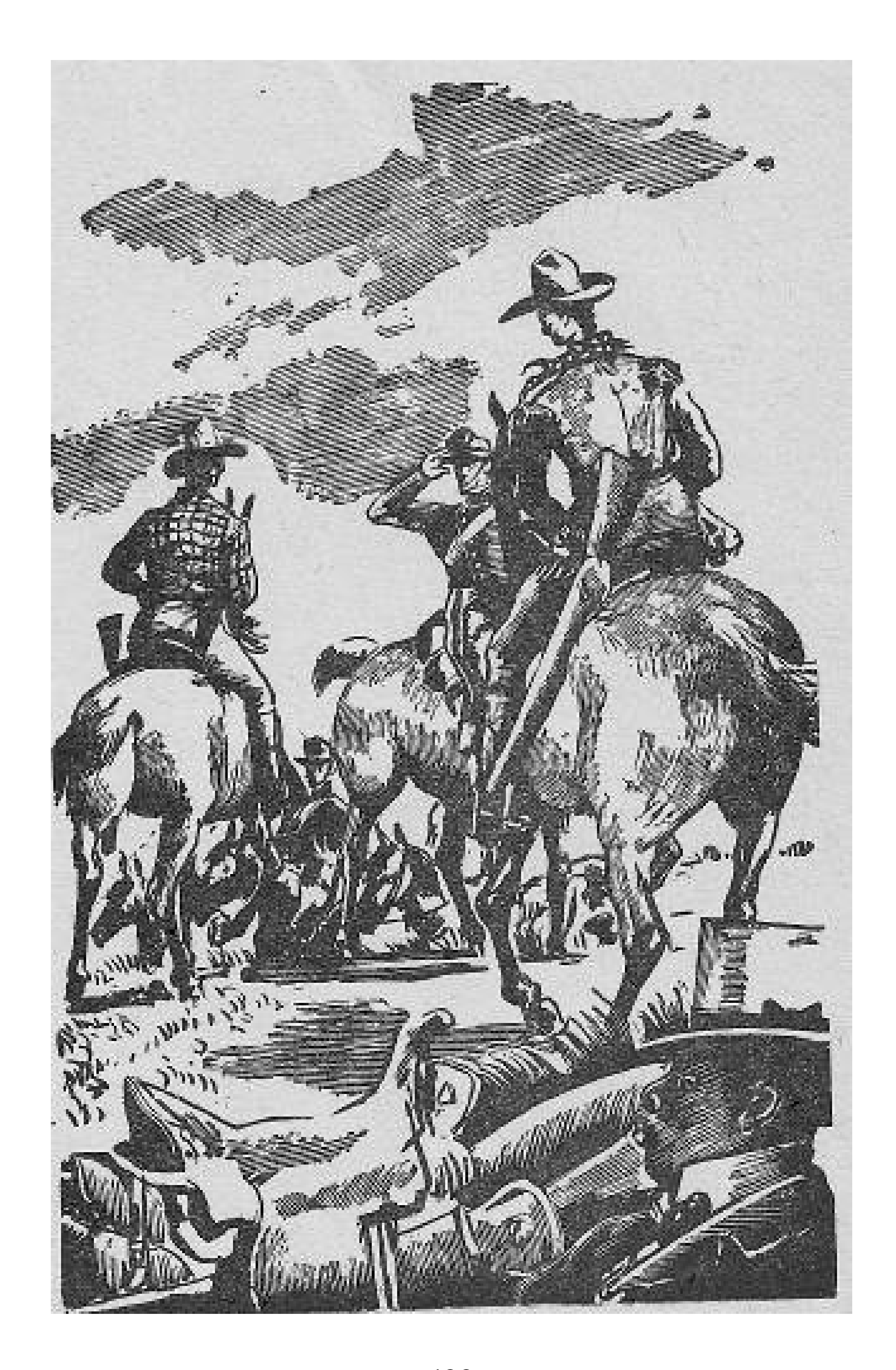
Nous vîmes un point noir qui semblait s'approcher de nous avec une grande lenteur.

– Hum, dit Lange en se faisant un abat-jour de sa main, ce n'est peut-être qu'un animal.

– Vous croyez ? ricana Old Death. Un animal qui broute de l'herbe ? Merveilleux ! Vos yeux ne semblent pas être très habitués à scruter les grands espaces. Ce point est distant de deux milles anglais. Étant donnée sa grosseur par rapport à l'éloignement, il ne peut s'agir d'un animal, ou il faudrait alors que ce soit un buffle cinq fois plus grand qu'un éléphant adulte. Or il n'y a pas de buffle dans cette région, du moins en cette saison. D'ailleurs, votre œil inexpert ne peut reconnaître le mouvement d'un objet à une telle distance. Un buffle ou un cheval occupé à paître marche lentement, tandis que ce point avance au galop.

– C'est incroyable, dit Lange.

– Eh bien ! puisque les blancs n'y comprennent rien, demandons un peu l'avis du noir. Sam, que penses-tu de ce point noir ?



Le nègre, qui s'était tu jusque-là par déférence, s'entendant poser directement la question, répondit :

– Cavaliers. Quatre, cinq ou six.

– C'est aussi mon impression. Des Indiens, peut-être ?

– Oh non, Sirrah ! Indiens pas venir tout droit à blancs. Indiens se cacher pour voir avant. Cavaliers venir droit à nous, ils être blancs.

– C'est fort juste, mon brave Sam. Je constate avec satisfaction que ton esprit est plus clair que ta peau.

– Oh ! Sirrah ! murmura le nègre en découvrant ses dents dans un large sourire.

L'éloge de Old Death était pour lui un honneur insigne.

– Ce sont probablement des soldats du Fort Inge en reconnaissance. Si mes suppositions sont justes, cette rencontre n'est pas de nature à nous réjouir.

– Pourquoi ?

– Nous allons apprendre une nouvelle désagréable, mon ami. Le Fort Inge est situé assez loin d'ici, au nord-ouest. Si son commandant envoie des patrouilles à de telles distances, c'est que la situation laisse à désirer. D'ailleurs, nous verrons bien tout à l'heure.

Nous poursuivions notre route sans ralentir. Le point noir grossissait maintenant à vue d'œil. Il se décomposa bientôt en six points distincts, qui se révélèrent ensuite être des cavaliers. Cinq minutes plus tard, nous reconnûmes des uniformes militaires. La distance qui nous séparait se réduisait rapidement, de sorte que nous ne tardâmes pas à entendre le cri lancé à notre adresse. Ils nous priaient de stopper. Le groupe se composait d'un sergent de dragons et de cinq hommes.

Après quelques salutations, le sergent nous demanda si nous n'avions pas rencontré d'Indiens ou du moins si nous n'avions pas remarqué une piste chemin faisant. Old Death répondit négativement. Le sergent croyait-il que des Indiens se trouvaient dans les parages ?

– C'est fort probable et il y a même tout lieu de croire qu'ils ont déterré le tomahawk de guerre.

– Sapristi, ça va mal ; de quelles tribus s'agit-il ?

– Des Comanches et des Apaches.

– Les deux tribus les plus redoutables. Et nous nous trouvons justement à la limite de leurs réserves. Entre l'arbre et l'écorce il ne faut jamais mettre le doigt. Mais qu'ont donc les Peaux-Rouges à se jeter les uns sur les autres ?

– C'est encore ce maudit président Juarez qui en est la cause. Vous avez certainement entendu dire qu'il a été obligé de battre en retraite jusqu'à El Paso. Tout le monde se ligue contre lui, les Indiens même, dont il est pourtant le frère de race, le renient.

– Les Apaches aussi ?

– Pas précisément ; ils ne se sont déclarés ni pour ni contre Juarez. Ils ont suivi le conseil de Winnetou, leur chef, un jeune homme déjà très célèbre, et n'ont pas pris parti. Mais les agents de Bazaine ont parfaitement réussi exciter les Comanches contre le président. Ceux-ci ont franchi en foule, mais secrètement, à la mode indienne, la frontière mexicaine pour porter le coup de grâce aux partisans de Juarez.

– Hum, je comprends, vous voulez dire pour piller, assassiner, incendier et faire des prisonniers. Le Mexique n'intéresse pas les Comanches, et ils n'ont pas à intervenir, puisque leurs habitations et leurs réserves sont en deçà du Rio-Grande. En-

fin ! je ne veux pas approfondir les raisons de l'intérêt subit des Comanches pour le Mexique...

– Ce n'est pas non plus mon affaire. Toujours est-il qu'il y a eu une rencontre hostile entre les Apaches et les Comanches, qui sont des ennemis héréditaires. Les Comanches ont attaqué un campement d'Apaches, tué tous ceux qui refusaient de se rendre et emmené les autres avec les tentes et les chevaux.

– Et ensuite ?

– Quoi, ensuite ? Les prisonniers mâles, conformément à la coutume indienne, ont été attachés au poteau de torture.

– Les Apaches ont sans doute immédiatement juré de venger leurs frères ?

– Pas le moins du monde. Ils ont délégué un guerrier pour entamer des pourparlers avec le chef des Comanches. Ces pourparlers ont eu lieu chez nous.

– Au Fort Inge ? Pourquoi ?

– Parce que c'est un territoire neutre.

– Je comprends. Ainsi les chefs des Comanches sont arrivés chez vous.

– Oui, cinq chefs escortés de vingt guerriers.

– Et les Apaches, combien étaient-ils ?

– Trois.

– Leur escorte était-elle nombreuse ?

– Ils étaient venus sans escorte.

– Hum ! Et quelle fut l'issue de cette rencontre ?

– Le différend s'est aggravé encore davantage. En fin de compte, les Comanches ont attaqué les Apaches, deux de ces

derniers ont été tués et le troisième réussit, quoique blessé, à sauter sur son cheval et à se sauver. Les Comanches se mirent à sa poursuite, mais ils ne purent le rattraper.

– Et tout cela s'est passé en territoire neutre, sous la protection d'un commandant de troupes de l'Union ? Faut-il s'étonner que les Apaches aient déterré le tomahawk de guerre ? Le guerrier rescapé leur aura apporté la nouvelle et ils auront tout de suite décidé de tirer vengeance. Et comme l'assassinat de leurs délégués a eu lieu dans un fort sous l'œil des blancs, ils tourneront sans doute leurs armes contre les Visages-Pâles. Reste à savoir quelle sera l'attitude que les Comanches adopteront à notre égard.

– Une attitude tout à fait amicale. Les chefs nous ont assuré avant de quitter le fort qu'ils n'en voulaient qu'aux Apaches ; ils considèrent les Visages-Pâles comme leurs amis.

– Quand a donc eu lieu cette sanglante rencontre ?

– Lundi dernier.

– Aujourd'hui nous sommes vendredi, cela fait donc quatre jours. Il y a une chose que je ne comprends pas : le commandant aurait dû les faire prisonniers et communiquer l'incident à Washington.

– Ce jour-là, il était allé à la chasse et n'est rentré que tard le soir.

– Oui, pour ne pas être témoin de la traîtrise des Comanches. Je connais ça. Quand les Apaches auront appris que les Comanches ont pu quitter le fort sans être inquiétés, gare au blanc qui tombera entre leurs mains : ils ne l'épargneront pas.

– Ne vous énervez pas, sir. Il a mieux valu pour les Apaches que les Comanches soient partis, car, dans le cas contraire, ils auraient perdu encore un de leurs chefs.

Old Death eut un geste de surprise.

– Encore un chef ? Ah ! je vois ça ! Il y a quatre jours de cela. Il avait un excellent cheval et il allait plus vite que nous. C'était certainement lui.

– À qui songez-vous ? demanda le sergent étonné.

– À Winnetou.

– Oui, c'était lui. À peine les Comanches avaient ils disparu à l'ouest que nous aperçûmes à l'est, venant du Rio Frio, un cavalier. Il vint jusqu'au fort pour s'approvisionner en poudre, en plomb et en cartouches. Il ne portait pas les insignes de sa tribu et nous ne l'avons pas reconnu de prime abord. Pendant sa visite chez nous, il apprit ce qui s'était passé.

– Mais c'est très, très intéressant, s'écria Old Death ; je regrette de n'avoir pu assister à cette scène. Qu'a-t-il dit alors à l'officier ?

– Cette simple phrase : « Les blancs devront expier d'avoir toléré ou de ne pas avoir puni une telle action. » Puis il sortit et sauta sur son cheval. L'officier le suivit pour admirer sa superbe monture noire et alors le Peau-Rouge lui dit : « Je veux me montrer plus loyal que vous. Je vous avertis qu'à partir d'aujourd'hui la guerre est déclarée entre les Apaches et les Visages-Pâles. Mais tout cela est arrivé par votre faute et le sang qui sera versé retombera sur votre conscience. »

– Oh ! oui, c'est bien lui, c'est comme si je l'entendais parler, dit Old Death. Que répondit alors l'officier ?

– Il lui demanda qui il était et l'Indien se nomma fièrement : c'était Winnetou, le chef des Apaches. Aussitôt l'officier ordonna précipitamment à ses hommes de fermer les portes et de faire l'Indien prisonnier. Il en avait le droit, car la guerre était déclarée et Winnetou n'était pas entré chez nous en qualité de parlementaire. Mais l'Indien éclata de rire, bouscula tout le monde et, au lieu de se diriger vers la porte, sauta, comme le premier Apache, par-dessus la palissade. Aussitôt on lança tout

un détachement à ses trousses, mais Winnetou resta insaisissable.

– Évidemment. Cela ne m'étonne pas, c'est le diable en personne. Gare au fort et à ses soldats si les Comanches ne sont pas vainqueurs ! Les Apaches ne feront grâce à aucun d'entre vous. Vous n'avez pas eu d'autre visite depuis ?

– Si, une seule. Un cavalier qui se rendait à Sabinal est passé chez nous. Il s'appelait Clinton, j'en suis tout à fait sûr, car c'est moi qui montais la garde quand il est arrivé.

– Clinton ! Hum !

Et il donna le signalement exact de Gibson qui, selon toute apparence, avait déjà réadopté le nom de Clinton. Le sergent reconnut facilement son visiteur et la photographie qui lui fut montrée confirma l'identité du personnage.

– Eh bien ! vous vous êtes laissé rouler, déclara Old Death. Cet homme ne se dirigeait aucunement sur Sabinal. Il est allé chez vous pour se rendre compte de la situation. Bref, vous auriez pu épargner beaucoup de vies humaines si vous ne vous étiez pas montrés aussi négligents dans l'accomplissement de votre service. *Good bye, boys !*

Il dirigea son cheval de côté et s'éloigna du groupe. Nous marchions maintenant en silence vers le nord. Old Death, la tête penchée sur sa poitrine, donnait libre cours à ses pensées. À l'ouest, le soleil commençait déjà à décliner à l'horizon.

Après une longue traite, nous arrivâmes à un fleuve au lit très large, mais dont les eaux étaient peu profondes. Cependant l'endroit où nous nous trouvions ne se prêtait pas à un passage à gué, ce qui nous obligea à longer la rive. Nous découvrîmes enfin un endroit où l'eau glissait sur un lit de cailloux. Nous y conduisîmes nos montures. Old Death avançait en tête, mais dès que son cheval s'apprêta à mouiller ses sabots, il le retint, descendit et se pencha pour examiner attentivement l'eau.

– Bien, dit-il, je m'en doutais. Nous nous trouvons sur une piste que nous n'avons pu remarquer sur la rive à cause du gravier qui ne conserve aucune empreinte. Regardez donc un peu le lit du fleuve !

Nous mîmes à notre tour pied à terre et aperçûmes des creux de la grosseur d'un poing qui conduisaient jusqu'au fleuve.

– Les deux cavaliers qui sont passés ici n'ont même pas laissé leurs chevaux boire, dit Old Death. Comme ceux-ci étaient sans doute altérés et comme tout homme de l'Ouest se soucie avant tout de son cheval, j'en déduis que les bêtes se sont abreuvées une fois sur l'autre rive. Ces deux hommes avaient donc hâte de traverser le cours d'eau. Nous allons savoir pourquoi.

Pendant l'examen des empreintes, nos chevaux buvaient goulûment. Nous remontâmes en selle et traversâmes le fleuve sans nous mouiller. À peine étions-nous parvenus à l'autre rive que Old Death, à la vue perçante duquel rien n'échappait, nous dit :

– Et voilà la raison de cette hâte ! Regardez un peu ce tilleul dont l'écorce est arrachée aussi haut qu'un homme peut l'atteindre. Voici ma supposition : deux cavaliers montant des chevaux indiens et dont l'un au moins était blessé ont traversé le fleuve en toute hâte, avant même de laisser boire leurs montures. Ils voyaient, en effet, sur l'autre rive un tilleul dont ils voulaient employer l'écorce en guise de pansement. Après avoir pansé la blessure, ils sont repartis en vitesse. Quels pouvaient bien être ces cavaliers, messieurs ? Creusez un peu vos méninges, ajouta le vieux en me fixant.

– Je vais essayer, risquai-je, mais il ne faut pas vous moquer de moi si je me trompe.

– Quelle idée ! Je vous considère comme mon élève et, par conséquent, je ne peux encore attendre de vous un jugement d'homme expérimenté.

– Eh bien ! puisque les chevaux étaient indiens, je suppose que leurs cavaliers étaient des Peaux-Rouges, et j'y vois un rapport avec les événements du Fort Inge. L'Apache qui s'était sauvé était blessé. Winnetou est parti du fort peu après et, comme il n'a pas fait de halte et qu'il possédait une excellente monture, il a facilement rattrapé le premier, handicapé par sa blessure.

– Pas mal, dit Old Death d'un air approbateur. Voyez-vous encore quelque chose à déduire de ces faits ?

– Oui. Les deux Apaches ont dû s'attacher avant tout à rejoindre leurs frères de tribu afin de les mettre au courant de l'outrage qu'ils avaient subi au fort et de les avertir de l'attaque imminente des Comanches. D'où leur grande hâte.

– C'est cela même. Votre raisonnement est impeccable et je crois comme vous que ces deux cavaliers n'étaient autres que Winnetou et l'Apache rescapé du fort. Et, maintenant, cherchons un endroit pour camper, car demain matin il nous faut partir dès l'aube.

Ses yeux experts ne tardèrent pas à découvrir un endroit propice, une petite clairière entourée de buissons et tapissée d'herbe tendre où nos chevaux pourraient s'en donner à cœur joie. Nous les dessellâmes et les attachâmes au bout de nos lassos. Ensuite nous préparâmes un modeste repas avec le reste de nos provisions.

Quand nous nous fûmes restaurés, Old. Death nous dit :

– À vrai dire, je ne redoute aucunement les Comanches. Ils me connaissent, je ne leur ai jamais fait de mal, je leur ai rendu souvent visite et ils m'ont toujours réservé un accueil très cordial. L'un de leurs chefs les plus vénérés, Oyo-Koltsa, c'est-à-dire le « Castor-Blanc », est même mon ami personnel, car je lui

ai rendu un jour un service qu'il m'a juré de ne jamais oublier. Néanmoins, il faut être prêt à toute éventualité et nous comporter comme si nous nous trouvions en territoire ennemi. C'est pourquoi nous ne dormirons pas tous en même temps ; l'un de nous restera toujours en sentinelle. Nous nous relaierons toutes les heures. On tirera au sort avec ces brins d'herbe de différentes longueurs pour décider de l'ordre de la garde. Cela nous fera à chacun cinq heures de sommeil, ce qui est tout à fait suffisant.

C'est à moi qu'échut la dernière garde. La nuit était tombée et l'obscurité était maintenant complète. Tant que nous ne dormions pas, nous n'avions pas besoin de sentinelles, et personne parmi nous n'était encore disposé à dormir. Nous allumâmes donc des cigares et passâmes le temps à bavarder. Soudain Old Death s'arrêta de parler et jeta un regard circulaire. L'un de nos chevaux avait henni et d'une manière si étrange, avec une telle angoisse, que cela nous parut suspect.

– Hum ! grommela Old Death, il se passe quelque chose dans les environs. Ne vous retournez pas, messieurs ! Dans les buissons, les ténèbres sont complètes et quand on fait un effort pour voir dans l'obscurité, les yeux, sans qu'on s'en doute, prennent un éclat qui peut être un avertissement. Laissez-moi faire. Je vais enfoncer profondément mon chapeau pour que mes yeux ne me trahissent pas. Écoutez et ne bougez pas.

Le cheval – c'était le mien – souffla bruyamment et se mit à piaffer comme s'il voulait se délivrer du lasso. Nous observions un silence attentif, mais Old Death chuchota :

– Qu'avez-vous à vous taire tout d'un coup ? Si quelqu'un se trouve dans les environs, il n'a pas manqué de vous entendre parler et ce silence lui prouvera que le hennissement du cheval a éveillé des soupçons parmi nous. Parlez donc, racontez quelque chose, n'importe quoi.

Mais le nègre semblait préoccupé.

– Sam savoir où être l'homme. Sam voir deux yeux.

– Bien, maintenant ne le regarde plus, car il verrait les tiens. Où est-il ?

– Là où Sam attacher cheval, à côté de prunier sauvage. Tout bas par terre, les deux points briller.

– C'est parfait, je me glisserai derrière lui et le saisirai à la gorge. Il n'y a pas à craindre qu'ils soient plusieurs, car nos chevaux se seraient comportés autrement. Continuez à parler ! C'est préférable pour deux raisons, d'abord l'homme ne se doutera pas que nous sommes avertis de sa présence, ensuite, le bruit de votre conversation l'empêchera de m'entendre approcher.

Lange me posa à haute voix une question à laquelle je répondis sur un ton également élevé. Un échange de paroles s'ensuivit, auquel je m'efforçai de mêler une pointe d'humour afin de provoquer les rires. C'était, en effet, le moyen le plus sûr pour convaincre notre espion de notre insouciance et permettre à Old Death de l'approcher sans l'alarmer. Pendant dix minutes, nous nous entretînmes bruyamment jusqu'au moment où la voix de Old Death se fit entendre.

– Eh ! là-bas, ce n'est plus la peine de rugir comme des lions, je vous l'apporte à l'instant.

La voix venait de l'endroit où le nègre avait attaché mon cheval. Bientôt nous entendîmes les pas, lourds d'un homme chargé d'un fardeau.

– Ç'a marché tout seul, dit Old Death en déposant sa charge. Vous avez fait un tel pétard que cet Indien n'aurait même pas remarqué un tremblement de terre.

– Un Indien ? Alors ils doivent être plusieurs dans les parages.

– C’est possible, mais peu probable. Maintenant il nous faut de la lumière pour faire la connaissance de notre bonhomme. J’ai remarqué par ici des arbustes morts et des feuilles sèches ; je vais en chercher. Ayez l’œil sur l’homme.

Lorsqu’il eut apporté des branchages, nous les coupâmes avec l’aide de nos couteaux, et, comme nous avions des allumettes, bientôt un feu flamba, à la lumière duquel nous pûmes examiner attentivement le prisonnier.

L’homme portait un pantalon indien avec des franges de cuir, une veste de chasse et de simples mocassins sans ornement. Ses cheveux étaient coupés ras, seule la touffe réservée au scalpe avait été conservée. Son visage était peinturluré de traits horizontaux noirs sur un fond jaune. Old Death s’était emparé de ses armes et de tout ce qui pendait à sa ceinture de cuir, c’est-à-dire un couteau, un arc et un carquois attachés par une courroie. L’homme restait immobile, les yeux fermés, raide comme un mort.

– Un simple guerrier, dit Old Death. Il ne porte même pas le signe attestant qu’il a tué un ennemi. À sa ceinture, pas un seul scalpe, et à son pantalon pas de frange de cheveux humains. Qui plus est, il ne porte pas de sachet à remèdes. Ainsi donc, ou bien il n’a pas de nom ou bien il l’a perdu et son sachet à remèdes lui a été confisqué. Il a été envoyé en reconnaissance, car c’est une occasion pour lui de se distinguer, de triompher d’un ennemi et de mériter un nouveau nom. Regardez : le voilà qui remue. Il reprend connaissance. Chut !

Le prisonnier détendit ses membres et respira profondément. Lorsqu’il sentit que ses mains étaient liées, un frisson de frayeur parcourut son corps ; il ouvrit les yeux, essaya de faire un bond, mais retomba, impuissant. Il porta sur nous ses yeux ardents. Lorsque son regard tomba sur Old Death, il murmura :

– Koscha-Pehve !

C'était un mot comanche qui veut dire Old Death, « Vieille Mort ».

– Oui, c'est moi-même, dit le vieux. Le guerrier rouge me connaît-il ?

– Les fils des Comanches connaissent l'homme qui porte ce nom, car il est venu souvent dans leurs tentes.

– Ainsi, tu es Comanche ? Je l'aurais d'ailleurs deviné aux couleurs de guerre que tu portes sur ton visage.

– Le fils des Comanches a perdu son nom et n'en portera plus jamais d'autre. Il était parti pour en gagner un, mais il est tombé entre les mains des Visages-Pâles et il s'est couvert de honte. Il implore les guerriers blancs de le tuer. Ils ne l'entendront pas pousser un gémissement lorsque son corps rôtira, attaché au poteau de torture.

– Nous ne pouvons pas exaucer ton désir, car nous sommes tes amis. Je t'ai fait prisonnier parce que, dans l'obscurité, je n'ai pu voir que tu étais fils des Comanches nos amis. Tu resteras en vie, et tu accompliras de grandes prouesses qui te permettront de porter un nom qui fera trembler tes ennemis. Tu es libre et, par surcroît, nous ne dirons jamais aux tiens que tu étais tombé entre nos mains. Nous ferons comme si nous nous étions tout simplement rencontrés. Je suis l'allié de ta tribu et tu n'as commis aucune faute en venant à moi, après m'avoir reconnu.

– Les paroles de mon illustre frère blanc me remplissent d'une joie sans borne. J'ai confiance en lui et je puis me lever, car c'est sans honte qu'il me sera donné de revoir les guerriers comanches. Mais aussi longtemps que mes yeux pourront regarder le soleil, je garderai dans mon cœur une grande reconnaissance pour les Visages-Pâles.

Il se souleva et respira à pleins poumons. Son visage figé par la peinture restait inexpressif, mais de toute évidence il était soulagé.

Old Death continua son discours captieux :

– Notre ami rouge voit que nous lui voulons du bien. Nous espérons qu'il nous considère comme des amis et qu'il répondra exactement à mes questions.

– Koscha-Pehve peut tout demander. Je répondrai la vérité.

– Mon frère indien est-il parti seul pour tuer un ennemi ou une bête féroce et retourner ensuite au wigwam avec un nouveau nom, ou est-il parti en compagnie de plusieurs guerriers ?

– Des guerriers aussi nombreux que les gouttes de ce fleuve.

– Mon frère rouge veut-il dire par là que tous les guerriers comanches ont quitté leurs tentes ?

– Ils sont partis pour rapporter les scalpes de leurs ennemis.

– Quels ennemis ?

– Ces chiens d'Apaches. Ils ont répandu une telle puanteur qu'elle a pénétré jusque sous les tentes des Comanches. C'est pourquoi les Comanches ont sauté sur leurs chevaux pour détruire les coyotes puants.

– Et qui est à votre tête ?

– Awat-Vila[8], le jeune chef.

---

[8] Le Grand-Ours.

– Je ne le connais pas et je n'ai jamais entendu ce nom.

– Il n'a pris ce nom que depuis quelques mois, parce qu'il a tué dans les montagnes un ours gris et a rapporté sa peau et ses griffes. C'est le fils de Oyo-Koltsa que les Visages-Pâles appellent le « Castor-Blanc ».

– Celui-ci, je le connais bien, c'est mon ami.

– Je le sais, car je t'ai vu chez lui quand tu étais son hôte. Son fils le « Grand-Ours » te recevra en ami...

– L'endroit où campent les guerriers est-il éloigné d'ici ?

– Pour s'y rendre à cheval, la moitié du temps que les Visages-Pâles appellent une heure suffira à mon frère blanc.

Au bout de cinq minutes à peine, nous nous mîmes en route. L'Indien nous conduisit d'abord sous les arbres dans une vaste clairière, puis il se dirigea en amont du fleuve.

Après un quart d'heure de marche, nous vîmes des formes vagues dans la nuit. C'étaient les silhouettes des sentinelles du camp. Le guide s'avança et échangea quelques mots avec elles, puis disparut. Il ne tarda pas à reparaître pour nous indiquer le chemin. L'obscurité était toujours épaisse. Le ciel était couvert et sans étoiles. Je tournai la tête à droite et à gauche sans rien distinguer. Il nous fallut nous arrêter à nouveau Le guide nous dit :

– Mes frères blancs attendront un peu ici. Les fils des Comanches n'allument pas de feu pendant la guerre, mais, maintenant qu'ils savent qu'aucun ennemi ne se trouve dans les environs, ils allumeront un feu de camp.

Il disparut à nouveau. Après quelques minutes nous vîmes luire des petits points gros comme des têtes d'épingles.

– C'est l'instrument dont on se sert pour allumer le feu de prairie ; il se compose de deux morceaux de bois, un large et

l'autre plus mince et rond. Le premier est pourvu d'un petit creux rempli d'amadou sec. C'est le meilleur allume-feu qui existe. La baguette est placée dans le creux en contact avec l'amadou et avec les deux paumes de la main on lui imprime un mouvement de rotation. Grâce au frottement qui s'ensuit, l'amadou s'échauffe et l'allume-feu fonctionne. Regardez !

Une petite flamme jaillit qui s'étala bientôt en une large flamme nourrie par les feuillages secs. Mais elle s'atténua d'ailleurs aussitôt, car l'Indien ne peut supporter un feu trop vif et connaît l'art de le régler.

À la clarté de ce feu, je pus me rendre compte de l'endroit où nous nous trouvions. Nous étions arrêtés sous des arbres, entourés d'Indiens qui tenaient leurs armes à la main. Seuls quelques-uns d'entre eux avaient des armes à feu, les autres étaient munis de lances, d'arcs et de carquois. Mais tous portaient des tomahawks, cette arme indienne redoutable entre toutes. Lorsque le feu fut réglé, nous reçûmes l'ordre de descendre de nos chevaux. On emmena nos montures. Nous étions à la merci des Peaux-Rouges, dans une région qui nous était inconnue. Il est vrai qu'on ne nous demanda pas de déposer nos armes, mais lutter à cinq contre une centaine de guerriers aurait été une tentative véritablement désespérée !

On nous dit d'avancer vers le feu près duquel un seul guerrier se tenait assis. On ne pouvait voir s'il était jeune ou vieux, car son visage était copieusement peinturluré des mêmes couleurs et de la même manière que celui de l'espion. Ses cheveux étaient tressés en forme de casque très haut, orné de plumes d'aigle blanches. À sa ceinture pendaient deux scalpes et à son cou un sachet à remèdes et un calumet de paix. Sur ses genoux était posé un vieux fusil qui devait dater d'une vingtaine ou d'une trentaine d'années. Il nous dévisagea à tour de rôle très attentivement. Pour le noir, il n'eut même pas un regard, car les Peaux-Rouges méprisent profondément les nègres.

– Il le prend de haut, dit Old Death en français pour ne pas être compris du Peau-Rouge. Nous lui montrerons que, nous aussi, nous sommes des chefs. Asseyez-vous et laissez-moi faire.

Il s'installa en face du chef et nous l'imitâmes. Seul Sam resta debout, car il savait qu'il lui aurait coûté la vie d'oser s'asseoir près du feu, aux côtés d'un chef indien.

– Uff ! s'écria le Comanche indigné. Vous êtes bien audacieux de prendre place ainsi près de moi.

– J'en ai bien le droit en ma qualité de chef.

– Quel chef es-tu donc ?

– Je suis le chef des Éclaireurs, dit fièrement Old Death.

– Qu'importe que tu sois chef, dit l'Indien furieux, en tout cas tu es bien imprudent. Tu ne sais donc pas que les Comanches ont déterré le tomahawk de guerre et qu'ils ne tolèrent pas la présence d'hommes blancs dans leur voisinage ?

– Vraiment ? Alors tu ignores la promesse de tes délégués au Fort Inge ? Ils ont assuré au commandant qu'ils ne feront la guerre qu'aux Apaches et qu'ils entendaient considérer les Visages-Pâles comme des amis.

– Libre à eux de promettre ce qu'ils veulent, moi je n'étais pas là et je n'en sais rien.

Il avait parlé d'un ton agressif tandis que Old Death s'était adressé à lui avec douceur. Celui-ci alors changea brusquement d'attitude.

– Quelles sont ces paroles ? Qui es-tu, en somme, pour parler ainsi à Koscha-Pehve ? Pourquoi ne t'es-tu pas nommé ? As-tu seulement un nom ? Sinon, quel est le nom de ton père ?

La stupéfaction du chef devant cette insolence ne connut plus de bornes. Il toisa son interlocuteur et après un long silence dit :

– Gare à toi, je te ferai torturer jusqu'à la mort.

– Je sais que tu n'en feras rien.

– Je suis Awat-Vila, le chef des Comanches et le fils de Oyo-Koltsa, le grand chef.

– Tant mieux, c'est pour moi une sorte de recommandation, j'ai fumé avec le « Castor-Blanc » le calumet de paix, nous nous sommes juré l'un à l'autre que ses amis seraient les miens et mes amis les siens. Mais le fils ne semble pas digne du père ni prêt à tenir les engagements de celui-ci.

Ceci dit, Old Death fit mine de se lever pour partir.

– Vous n'aurez pas vos chevaux, vous êtes pris.

– Et toi avec nous. Songe que, si ma balle te frappe, le « Castor-Blanc » ne se couvrira pas la tête, n'entonnera pas de chant funèbre, mais dira simplement : « Je n'ai jamais eu de fils ; celui que Old Death vient d'abattre était un gamin imprudent qui ne respectait pas mes amis et n'écoutait que la voix de sa folie. » Il est vrai que nous sommes cinq contre cent, mais tu vois bien que je ne connais pas la peur. Et, si je te parle ainsi, c'est uniquement parce que tu es le fils de mon frère rouge, à qui je souhaite de pouvoir être fier de ses enfants. Maintenant, décide : un mot, un geste déplacé de ta part et je tire. Tu seras tué le premier.

Le chef resta immobile une minute encore sans qu'on pût deviner ce qui se passait en lui à cause de la couche de peinture qui recouvrait son visage. Soudain il détacha son calumet de son cordon et dit :

– Le « Grand-Ours » veut fumer avec les Visages-Pâles le calumet de la paix.

– Voilà des paroles raisonnables. Celui qui se propose de braver les guerriers apaches ne doit pas s'aliéner les blancs.

Le « Grand Ours » sortit un petit sac de sa ceinture, bourra sa pipe de kinnik-kinnik, c'est-à-dire d'une espèce de tabac mélangé à des feuilles de chanvre sauvage. Il l'alluma, se leva, prononça un petit discours dont j'ai oublié les termes, mais où les mots « paix », « amitié », « frères blancs » revenaient très souvent. Puis il tira six bouffées, lança la fumée vers le ciel, vers la terre et dans les quatre directions du vent, enfin tendit la pipe à Old Death. Celui-ci fit à son tour une brève allocution, tira les quatre bouffées réglementaires et me remit le calumet en annonçant qu'il avait parlé en notre nom à tous et qu'il ne nous restait qu'à tirer les six bouffées. Ensuite, le calumet passa à Lange et à son fils. Sam seul ne prit pas part à la cérémonie, car un Indien n'aurait jamais repris un calumet qu'un noir aurait tenu dans sa bouche. Mais naturellement le nègre était compris dans notre pacte de paix.

La cérémonie terminée, les Comanches qui étaient restés debout autour de nous s'assirent en formant un large cercle.

Je demandai qu'on conduisît Sam auprès de nos chevaux afin qu'il me rapportât des cigares. Naturellement, je n'en distribuai pas aux guerriers comanches, seul le chef en reçut un. Le « Grand Ours » semblait déjà en connaître l'emploi. Son visage s'épanouit à la vue du tabac et, en tirant la première bouffée, il poussa un grognement de satisfaction, à la manière du sympathique animal qui se nourrit de glands lorsqu'il se frotte contre un coin de son étable. Le chef nous questionna ensuite d'un ton beaucoup plus cordial sur le but de notre voyage. Old Death n'estima pas devoir lui révéler la vérité et se contenta de dire que nous voulions rattraper des blancs qui avaient pris le chemin du Mexique.

– Dans ce cas, mes frères blancs peuvent faire route avec nous. Nous aussi nous partirons d'ici dès que nous aurons découvert la piste d'un Apache.

– De quelle direction venait l'Apache que vous recherchez ?

– Il se trouvait à l'endroit où les guerriers comanches se sont entretenus avec ces vautours d'Apaches. Les blancs appellent cet endroit le Fort Inge. L'homme aurait dû être tué, mais il s'est échappé avec plusieurs balles dans la peau. Il doit se trouver maintenant quelque part dans les environs. Mes frères blancs n'ont-ils pas aperçu une piste ?

Il était évident qu'il faisait allusion à l'Apache que Winnetou avait conduit au delà du fleuve pour le panser, mais le chef comanche ne savait rien de la présence de ce dernier.

– Non, dit Old Death, et il ne mentait pas, car ce que nous avions découvert n'était pas une piste, mais seulement quelques empreintes sur le lit du fleuve.

Naturellement, nous ne pouvions songer à trahir Winnetou. Toutefois, se rappelant l'arbre privé d'écorce qui pouvait attirer l'attention des Comanches, il ajouta :

– Nous venons de traverser le fleuve, et, si les Comanches cherchent une piste, ils pourront facilement tomber sur la nôtre, mais ils la reconnaîtront grâce à un arbre dont j'ai retiré un peu d'écorce pour panser une vieille plaie qui s'était rouverte. C'est un excellent moyen que nos frères rouges n'ignorent sans doute pas.

– Les guerriers comanches connaissent ce remède et ils en usent souvent quand ils se trouvent à proximité d'un bois. Mon frère blanc ne m'a appris rien de nouveau.

– Il ne me reste donc qu'à souhaiter aux guerriers comanches de ne pas en être réduits à avoir souvent recours à ce remède. Je vous souhaite la victoire et la gloire, car je suis votre ami. Je regrette profondément de ne pouvoir rester plus longtemps en votre compagnie. Vous, vous devrez demeurer ici pour rechercher la piste. Quant à nous, il nous faut nous hâter pour rejoindre les hommes blancs.

– Mes frères rencontreront sans doute le « Castor-Blanc » qui sera heureux de les voir. Je vous ferai accompagner par un guerrier qui vous conduira auprès de lui.

– Où se trouve donc ton père, le célèbre chef des Comanches ?

– Pour vous renseigner, je serai obligé de me servir des mots usités chez les Visages-Pâles. Quand mes frères partiront d'ici et se dirigeront vers le couchant, ils arriveront à un affluent du Nueces qu'on appelle Turkrey-Creek, le bras du Truthahn. Ils devront ensuite traverser le Chico-Creek, d'où s'étend un grand désert jusqu'à l'Elm-Creek. C'est dans ce désert que se trouvent les guerriers du « Castor-Blanc » afin de ne laisser passer personne par le passage de l'Aigle et le Rio-del-Norte.

– Diable ! s'écria Old Death.

Mais il se reprit aussitôt :

– C'est exactement le chemin que nous nous proposons de suivre. Mon frère rouge m'a causé une immense joie en m'apprenant cette nouvelle ; je serai heureux de revoir le « Castor-Blanc ». Mais je crois qu'il est temps de dormir pour pouvoir partir demain matin à la première heure.

– J'indiquerai moi-même à mes frères l'endroit où ils pourront se reposer.

Il se leva et nous conduisit sous un arbre au feuillage dense qui devait nous servir d'abri pour la nuit. Puis il donna l'ordre d'apporter nos selles et des couvertures. Malgré l'obscurité, nous pûmes voir que les guerriers comanches s'installaient en cercle autour de nous.

– Il n'y a pas lieu de s'inquiéter, remarqua Old Death ; ils le font uniquement pour nous entourer de leur protection et non point pour nous empêcher de fuir. Quand on a fumé le calumet de paix avec un Peau-Rouge, on peut lui faire entière confiance.

Mais il faudrait tout de même tâcher de leur fausser compagnie. J'ai déjà fait tout mon possible pour détourner leur attention de la piste de Winnetou, mais je crains fort que celui-ci ne trouve des difficultés pour traverser le Rio-Grande. Seul, il se débrouillerait peut-être, mais, comme il est accompagné d'un blessé, sa situation est plus délicate. Étant donné que pour les pourparlers on ne désigne que des personnes expérimentées, je suppose que son compagnon est un guerrier âgé. Si nous y ajoutons la fièvre des blessés presque inévitable dans une course aussi effrénée, on imagine toutes les difficultés que les deux cavaliers auront à surmonter. Mais, pour l'instant, dormons.

Il nous souhaita bonne nuit. Pour ma part du moins, son vœu était impossible à réaliser, car le sort de Winnetou me causait de vives inquiétudes. Je n'avais pas encore pu fermer l'œil que déjà le ciel commençait à s'éclairer à l'ouest.

Au matin, on nous présenta l'homme qui devait nous accompagner, et il fallut toute la diplomatie de Old Death pour faire renoncer le chef comanche à nous gratifier de cette escorte. Le vieux lui expliqua que les Visages-Pâles considéraient l'offre d'un guide comme une insulte. C'était bon pour des gamins sans expérience ou pour des hommes incapables ; quant à nous, nous n'aurions aucune peine à retrouver l'armée du « Castor-Blanc ». Nous remplîmes nos outres, prîmes quelques bottes d'herbe pour nos chevaux et, après de brefs adieux, nous quittâmes le camp. Il était quatre heures à ma montre.

Nous avancions lentement pour entraîner peu à peu nos chevaux. Le terrain était toujours herbeux, mais l'herbe se faisait de plus en plus rare et enfin elle disparut complètement. Il n'y avait plus que du sable. Dès que nous eûmes perdu de vue les arbres qui bordaient le fleuve, nous eûmes l'impression de nous trouver en plein Sahara : une plaine infinie, sans le moindre accident de terrain, couverte de sable, et, au-dessus de nous, le soleil qui, malgré l'heure matinale, dardait déjà ses rayons ardents.

– Vers midi, dit Old Death, nous obliquerons légèrement vers le sud pour aller voir un vieil ami à moi. Peut-être nous apprendra-t-il où en sont les choses sur le Rio-Grande. Nous passerons la nuit chez lui.

– Êtes-vous sûr qu'il nous accueillera volontiers ?

– Absolument sûr. Sans cela je n'aurais pas parlé de lui comme d'un ami. C'est un ranchero, un fermier, un véritable Mexicain, de pure origine espagnole. Un de ses ancêtres était de l'ordre des chevaliers et il s'intitule lui-même caballero, c'est-à-dire chevalier. C'est pourquoi il a baptisé son ranch du nom orgueilleux d'« Estancia del Caballero » ; en vous adressant à lui, nommez-le le señor Atanasio.

Après ces instructions il se tut et nous continuâmes notre route en silence. Il n'était pas question de faire prendre le galop à nos montures qui s'enlisaient jusqu'aux genoux dans le sable. Mais la densité de celui-ci diminua rapidement et, bientôt, nous aperçûmes une maigre végétation. Enfin, nous nous trouvâmes dans la prairie où des vaqueros à cheval surveillaient leurs bœufs et leurs moutons. Nos bêtes s'animèrent et d'elles-mêmes accélérèrent leur course. Des arbres se dressaient maintenant devant nous et nous aperçûmes une tache blanche au milieu de la verdure.

– Voici l'« Estancia del Caballero » annonça Old Death. C'est une construction unique dans son genre, une véritable forteresse, ce qui n'est pas une précaution superflue dans cette région.

Nous nous approchâmes du bâtiment, dont nous pûmes distinguer tous les détails. Un mur de la hauteur d'un homme l'entourait, pourvu d'une large porte d'où partait un pont, baissé sur un fossé maintenant à sec. Toute la construction affectait une forme cubique, le rez-de-chaussée était invisible, dissimulé complètement derrière le mur ; l'étage supérieur était construit un peu en recul, ce qui ménageait tout autour de la maison une

galerie couverte de rideaux faits de toile de tente. Sur ce premier étage s'en dressait un autre de forme analogue. La superficie de celui-ci était plus réduite, car elle ménageait également une place pour une autre galerie toujours recouverte de toile de tente. Les murs et la toile étaient blancs, ce qui donnait de loin à cette maison l'aspect d'une tache étincelante. Ce n'est qu'en nous approchant que nous pûmes remarquer à chaque étage des rangées d'étroites meurtrières qui pouvaient également faire office de fenêtres.

– Un beau château ! ricana Old Death. Vous verrez que son installation non plus n'est pas banale. C'est dommage que le chef indien ne puisse pas la voir, lui qui s'imagine pouvoir prendre d'assaut cette maison.

Nous traversâmes le pont et nous nous trouvâmes devant la porte où était ménagé un judas. Une cloche grosse comme une tête d'homme y pendait. Old Death sonna. La résonance nous assourdit et se prolongea longtemps. Bientôt dans l'ouverture apparurent un nez indien et deux lèvres charnues.

– Qui est là ? demandèrent les lèvres en espagnol.

– Des amis du maître de la maison, répondit le vieux. Le señor Atanasio est-il chez lui ?

Le nez et la bouche s'abaissèrent et firent place à deux yeux noirs, puis nous pûmes entendre :

– Quelle surprise, c'est le señor Death ! Je vais vous faire entrer immédiatement.

Nous entendîmes, en effet, les verrous grincer et nous entrâmes, toujours à cheval. L'homme qui nous avait ouvert était un gros Indien tout vêtu de toile blanche, un de ces « Indios fidèles » qui, à l'opposé des « Indios bravos » sauvages, se sont accommodés de la civilisation. Il referma la porte derrière nous, s'inclina profondément, traversa la cour d'un pas digne et tira un fil de fer qui pendait le long du mur.

– Nous avons tout le temps de faire le tour de la maison, dit Old Death. Venez avec moi, nous allons examiner cette construction.

Ce n'est qu'alors que nous pûmes voir le rez-de-chaussée. Là aussi nous remarquâmes une rangée de meurtrières percées dans les quatre murs. Le bâtiment se dressait au milieu d'une cour entourée de murailles, assez vaste et couverte d'herbe. En dehors des meurtrières, la maison ne possédait pas une seule fenêtre ; elle n'avait pas non plus de porte. Nous contournâmes la maison et nous nous retrouvâmes à notre point de départ sans avoir vu la moindre trace de moyen d'accès à l'intérieur. L'Indien était toujours là à attendre.

– Mais comment entre-t-on à l'intérieur ? demanda Lange.

– Vous allez voir, se contenta de répondre Old Death.

Enfin, sur la galerie au-dessus du rez-de-chaussée, un homme apparut qui se pencha pour voir ce qui se passait. En apercevant l'Indien, il disparut et bientôt une sorte d'échelle nous fut lancée dont nous nous servîmes pour monter. Celui qui se serait attendu à trouver une porte là au moins se serait trompé. Du deuxième étage, un autre domestique, blanc également, nous descendit une nouvelle échelle qui nous permit d'accéder cette fois au sommet de la maison. Le toit était fait de plaques de zinc recouvertes de sable. Au milieu se trouvait une ouverture carrée qui donnait dans un escalier intérieur.

– C'est, depuis des siècles, le style des pueblos indiens, expliqua Old Death. L'entrée dans la cour est déjà difficile. Mais, si un ennemi y parvient malgré tout, il se trouve devant un mur dépourvu de toute entrée. Ici, en pareil cas, le señor Atanasio aurait posté derrière les meurtrières ses vingt vaqueros et domestiques armés, et ce serait suffisant pour exterminer une armée de cent Indiens. Cette construction a déjà supporté plus d'un siège avec succès.

Du toit, la vue s'étendait sur les environs. Je remarquai que derrière la maison, à une distance peu éloignée, coulait l'Elm-Creek. Ses eaux étaient claires et pures et j'éprouvai subitement l'envie de m'y baigner.

Un domestique nous fit descendre l'escalier intérieur, au bas duquel le capitano de caballeria nous attendait.

– Ne vous étonnez pas si mon vieil ami le señor Atanasio me reçoit un peu cérémonieusement, dit Old Death en descendant. Les Espagnols sont férus d'étiquette et leurs descendants mexicains conservent cette tradition. Tâchez de ne pas sourire quand vous le verrez apparaître en grande tenue. Il affectionne toujours le vieil uniforme de cavalerie mexicaine depuis longtemps passé au rang des antiquités. Par ailleurs, c'est un excellent garçon.

Nous arrivâmes dans une salle fraîche dont le mobilier précieux avait beaucoup perdu de son ancien éclat. Une lumière diffuse tombait des étroites ouvertures. Au centre, se tenait un grand homme maigre dont la chevelure et la moustache étaient d'une blancheur de neige. Il portait un pantalon ample orné de galons d'or, des bottes de cavalier très hautes et pourvues d'éperons luisants. Sa veste était bleue avec une sorte de jabot doré. Les épaulettes d'or n'étaient pas celles d'un capitaine de cavalerie, mais d'un général. À son côté pendait, dans un fourreau d'acier, un sabre dont le pommeau était également doré. À la main gauche il tenait un tricorne dont les pointes étaient décorées de cocardes dorées et dont le panache de plumes multicolores était retenu par une agrafe. Bref, un vrai personnage de carnaval ! Mais en s'approchant de lui on était frappé par son visage usé et sérieux et par son regard bienveillant. À notre arrivée, il joignit bruyamment les talons, bomba le torse et dit :

– Messieurs, je vous souhaite la bienvenue.

Intimidés par cette attitude solennelle, nous nous inclinâmes en silence. Old Death lui répondit en anglais :

– Nous vous remercions, señor Capitano de Caballeria. Comme nous passions par ici, j'ai voulu donner à mes amis l'occasion inestimable de faire la connaissance du plus brave défenseur de l'indépendance du Mexique. Permettez-moi de vous les présenter.

Un sourire de satisfaction s'épanouit sur le visage de notre hôte. Il eut un geste approbateur et dit :

– Mais comment donc, señor Death ! Je suis heureux de faire la connaissance des señores qui vous accompagnent.

Old Death nous nomma et le caballero nous serra à tous la main sans excepter le nègre, puis il nous pria de nous asseoir. Old Death s'informa de la santé de la señora et de la señorita, sur quoi le señor Atanasio ouvrit une porte et deux dames firent leur entrée dans la salle. La señora était une matrone encore belle et très avenante, la señorita était une jeune fille délicieuse, la petite-fille de la première, ainsi que nous devions l'apprendre. Toutes deux étaient vêtues de noir, comme s'il se fût agi d'une visite à la Cour royale. Old Death s'avança vers les dames et leur serra la main. Les deux Lange s'inclinèrent de leur mieux. Je fis un pas vers la señora, pris sa main dans le bout de mes doigts et la portai à mes lèvres. Cette politesse trouva sans doute grâce aux yeux de la dame, car elle me tendit ses joues, afin que je puisse y déposer le « beso de cortesia », le baiser de civilité, ce qui était une grande distinction pour moi. La señorita imita le geste de sa grand'mère, puis tout le monde prit place. Naturellement, on parla du but de notre voyage. Nous racontâmes ce qu'il nous parut bon de révéler sans omettre notre rencontre avec les Comanches. Les maîtres de la maison nous écoutaient attentivement et je pus même surprendre les coups d'œil qu'ils échangeaient entre eux. Lorsque nous eûmes terminé, le señor Atanasio nous pria de lui donner le signalement des deux hommes que nous poursuivions. Je sortis les deux photographies et les lui montrai. À peine la señora eut-elle jeté un regard sur les photos qu'elle s'écria :

– Ce sont les mêmes. Il n'y a pas de doute. N'est-il pas vrai, cher Atanasio ?

– Oui, affirma le caballero. Ces deux hommes ont passé la nuit dernière chez moi. D'ailleurs, nous ne tarderons pas à avoir de leurs nouvelles, car j'ai envoyé à leur suite quelques vaqueros qui vont sans doute être bientôt de retour et nous diront la direction qu'ils ont prise.

– Pourquoi avez-vous envoyé vos hommes à leur suite ?

– Parce que ces individus m'ont très mal remercié de mon hospitalité. Au dernier moment, ils ont éloigné sous un prétexte quelconque le paquero chargé de la garde des chevaux, ont volé six bêtes, après quoi ils se sont enfuis.

– C'est abominable. Ils n'étaient donc pas seuls ?

– Non. Il y avait avec eux tout un groupe de recrues qui se dirigeaient vers le Mexique.

– Dans ce cas, je ne crois pas que vos hommes puissent avoir raison d'eux. Ils ne seront pas suffisamment forts pour triompher de ces fripouilles.

– Oh ! mes vaqueros savent manier leurs armes, et j'ai choisi les plus énergiques d'entre eux.

– Gibson et Ohlert vous ont-ils parlé de leurs projets ?

– Ils ne nous en ont pas soufflé mot. Le premier semblait très en train et le second plutôt taciturne. Je ne me suis pas méfié d'eux. Comme ils m'en avaient prié, je leur ai fait visiter toute la maison et ils ont même pu voir l'Indien blessé que je garde cependant en secret.

– Un Indien blessé ? De quoi s'agit-il donc et comment est-il venu ici ?

Le caballero eut un sourire embarrassé, puis il se décida à parler.

– Oui, cela vous intéressera, señores, j'ai sous mon toit le délégué apache dont vous m'avez parlé et dont Winnetou a pansé les blessures sur le Rio-Lena. C'est le vieux chef Inda-Nischo.

– Inda-Nischo, l'« Homme Bon », qui mérite pleinement son nom ! C'est le plus vieux, le plus sage et le plus pacifique des chefs apaches ; il faut que je le voie.

– Je vous conduirai auprès de lui. Il est arrivé ici dans un état lamentable. Il faut que vous sachiez que le célèbre Winnetou me connaît et qu'il vient me rendre visite chaque fois qu'il se trouve dans les environs, car il sait qu'il peut avoir confiance en moi. C'est lui qui m'a amené le vieux chef. Celui-ci était blessé d'une balle au bras et d'une autre à la cuisse. La fièvre des blessés ne l'avait pas épargné et, comme Winnetou se savait menacé par l'armée des Comanches il a amené le malade à l'« Estancia del Caballero ». Comment il a pu parvenir jusqu'ici en dépit de tous les obstacles, voilà ce qui est une énigme pour moi. Winnetou seul est capable d'un tel exploit. Mais, d'ici, ils ne purent continuer leur route, car Inda-Nischo ne se tenait plus sur sa selle, épuisé qu'il était par la fièvre. Il a perdu énormément de sang et il est âgé de plus de soixante-dix ans.

Lorsque nous nous fûmes levés et que nous nous retrouvâmes à nouveau dans l'escalier, je fis part au maître de la maison de mon désir de prendre un bain dans le fleuve.

– Dans ce cas, ce n'est pas la peine de remonter l'escalier je vous ferai conduire directement par la cour.

– Je croyais qu'il n'y avait pas de porte ici.

– Mais si, seulement elles sont secrètes. Je les ai fait installer au cas où j'aurais besoin de fuir si les Peaux-Rouges arrivaient à pénétrer à l'intérieur de la maison. Vous allez voir ça tout de suite.

Il écarta une petite armoire placée contre le mur et j'aperçus une ouverture donnant sur la cour. Elle était dissimulée au dehors par un buisson planté précisément à cette fin. Il me conduisit dehors et, désignant sur le mur extérieur un buisson analogue, poursuivit :

– Par là, vous pourrez sortir dehors sans qu'aucun étranger vous aperçoive. Ce sera la route la plus courte pour vous rendre au fleuve. Mais attendez un peu, je vais vous faire donner un costume plus confortable.

À ce moment, la cloche résonna à la porte d'entrée. Il alla l'ouvrir et je le suivis. Cinq cavaliers, tous des garçons bien découplés, apparurent. Je compris que c'étaient les hommes qu'il avait lancés aux trousses des voleurs de chevaux.

– Eh bien ! demanda-t-il, vous n'avez pas les bêtes ?

– Non, répondit l'un d'eux. Nous allions les atteindre quand, soudain, nous découvrîmes la piste de nombreux chevaux se superposant à celle des fuyards. Ainsi, ils avaient rencontré les Comanches. Nous avançâmes un peu et ne tardâmes pas à apercevoir leur groupe. Ils devaient être cinq cents au moins et nous ne pouvions affronter une telle armée.

– C'est juste. Il aurait été fort imprudent de risquer votre vie pour quelques bêtes. Les Comanches ont-ils traité les Blancs en amis ?

– Pour nous en rendre compte, il aurait fallu nous en approcher davantage.

– Dans quelle direction allaient-ils ?

– Vers le Rio-Grande.

– Ils s'éloignaient donc d'ici. Nous n'avons rien à craindre. C'est bien, vous pouvez retourner à vos troupeaux.

Les cinq gars s'éloignèrent. Mais le bon caballero se trompait gravement. Il y avait beaucoup à craindre, car, ainsi que nous devions l'apprendre, Gibson avait dit aux Comanches qu'un chef apache blessé se trouvait dans la maison du caballero. Aussitôt un groupe de guerriers s'était détaché du reste de la troupe, se dirigeant au galop vers la maison, dans l'intention de s'emparer de l'Apache et de punir le señor Atanasio de sa sympathie pour la tribu ennemie.

Cependant, celui-ci montait tranquillement l'escalier et bientôt un péon vint me dire de le suivre. Il me conduisit par la porte jusqu'au fleuve, puis me tendit le costume blanc qu'il avait apporté sur son bras.

– C'est pour vous, señor, me dit-il. Quand vous sortirez du bain, revêtez ce costume, je vais emporter tout de suite celui que vous portez en ce moment. Après votre bain, vous n'aurez qu'à tirer la cloche à la porte, on vous ouvrira immédiatement.

Il s'éloigna avec mes vêtements, tandis que je plongeais dans l'eau. Après cette journée caniculaire et notre course fatigante, ce fut pour moi un véritable délice que de m'ébattre dans ce cours d'eau frais. Je fis durer le plaisir une demi-heure environ, puis je sortis et endossai le costume blanc. Soudain, mon regard s'arrêta sur la rive opposée. À l'endroit où le fleuve formait une boucle, j'aperçus une longue file de guerriers avançant à la mode indienne. Je courus vite à la porte et sonnai. Le péon qui m'attendait m'ouvrit.

– Allons vite trouver le caballero, m'écriai-je, les Indiens marchent sur la hacienda.

– Combien sont-ils ?

– Plus de cinquante.

L'homme, que mes paroles avaient effrayé sérieusement, se calma en entendant ce nombre.

– Pas plus ? Eh bien ! nous n'avons pas à les craindre. Nous pouvons tenir tête à plus de cinquante Peaux-Rouges. Et nous sommes prêts à les recevoir. Je ne peux pas monter chez le caballero, car je dois avertir les vaqueros. Prenez vos affaires, fermez la porte au verrou derrière moi, puis allez porter la nouvelle au señor Atanasio. Et surtout n'oubliez pas de retirer l'échelle une fois monté.

Je me conformai à ses indications, verrouillai la porte et retirai les deux échelles. Une fois sur le toit, j'aperçus le señor Atanasio et Old Death au sommet de l'escalier intérieur. Le maître de la maison prit très bien la nouvelle, surtout quand il apprit le nombre des guerriers.

– Ils semblent nourrir des intentions belliqueuses, dit Old Death, je vous conseille de prendre des mesures de défense sans tarder.

– C'est déjà chose faite. Chacun de mes hommes sait parfaitement ce qu'il doit faire en pareil cas. Voyez-vous là-bas mon péon courir vers les chevaux. Il en enfourchera tout de suite un pour aller avertir les vaqueros et, dans dix minutes au plus tard, ceux-ci auront rassemblé leurs troupeaux. Deux d'entre eux resteront auprès des bêtes ; les autres se prépareront à recevoir les Peaux-Rouges. Leurs lassos sont des armes redoutables, car les vaqueros savent les manier beaucoup mieux que les Indiens. Leurs fusils portent plus loin que les flèches et les vieilles armes à feu des sauvages ; ils n'ont rien à craindre de cinquante Indiens. Quant à nous, nous sommes tout à fait en sécurité dans l'estancia. Personne ne franchira ce mur. D'ailleurs, je compte sur vous. Le nègre compris, vous êtes cinq hommes bien armés. Avec moi et mes huit péons, cela fait quatorze hommes. Aucun Indien n'arrivera à forcer cette porte. D'ailleurs, ils n'ont pas de raisons de m'en vouloir.

Mais Old Death hocha la tête d'un air de doute :

– M’est avis que ces Comanches viennent ici chercher l’Apache blessé.

– Comment sauraient-ils qu’il se trouve ici ?

– Gibson, l’homme que nous poursuivons, a vu chez vous le chef apache et il a dû mettre les Comanches au courant pour gagner leur faveur. Si je me trompe, je consens à ne plus être appelé Old Death. Qu’en pensez-vous ?

– C’est possible, dit le señor Atanasio, mais dans ce cas les Comanches exigeront que je leur livre le blessé.

– Certainement. Et vous pensez leur donner satisfaction ?

– Jamais de la vie : Winnetou est mon ami. Il m’a confié l’« Homme-Bon » et je ne peux trahir sa confiance. Les Comanches n’auront jamais le blessé. Nous nous défendrons.

Old Death tendit la main au señor Atanasio et dit :

– Vous êtes un homme d’honneur et vous pouvez compter sur notre aide. Le chef des Comanches est mon ami. Peut-être réussirai-je à éviter une bataille ? Avez-vous montré à Gibson les portes secrètes du mur ?

– Non, señor.

– C’est parfait. Tant que les Peaux-Rouges ne connaîtront pas cette entrée, nous aurons le dessus. Descendons maintenant chercher nos armes.

Pendant mon absence, on avait désigné à mes compagnons les chambres qu’on nous destinait et nos bagages y avaient été déposés. La mienne était située sur la façade de la maison et était éclairée par deux meurtrières. J’y retrouvai mon fusil. J’allais justement le détacher du mur quand mon regard tomba par hasard dehors et j’aperçus les Indiens surgir de sous les arbres, tout près de la maison. Ils avançaient au galop, non pas en criant selon leur habitude, mais en observant un silence de

mauvais augure. C'étaient des Comanches, je pus les reconnaître aux couleurs qui couvraient leur visage. Ils étaient armés de lances, d'arcs et de carquois. Seul le chef portait un fusil, Certains d'entre eux avaient des objets de forme allongée attachés derrière leurs chevaux. Je crus reconnaître des pieux de tente, mais je ne tardai pas à constater mon erreur. Naturellement, je quittai aussitôt la chambre pour aller prévenir les autres. Dans le corridor, je me trouvai face à face avec Old Death.

– Attention ! cria-t-il. Ils essaieront d'escalader le mur. Ils apportent de jeunes arbres pour s'en servir comme d'échelles. Vite sur le toit !

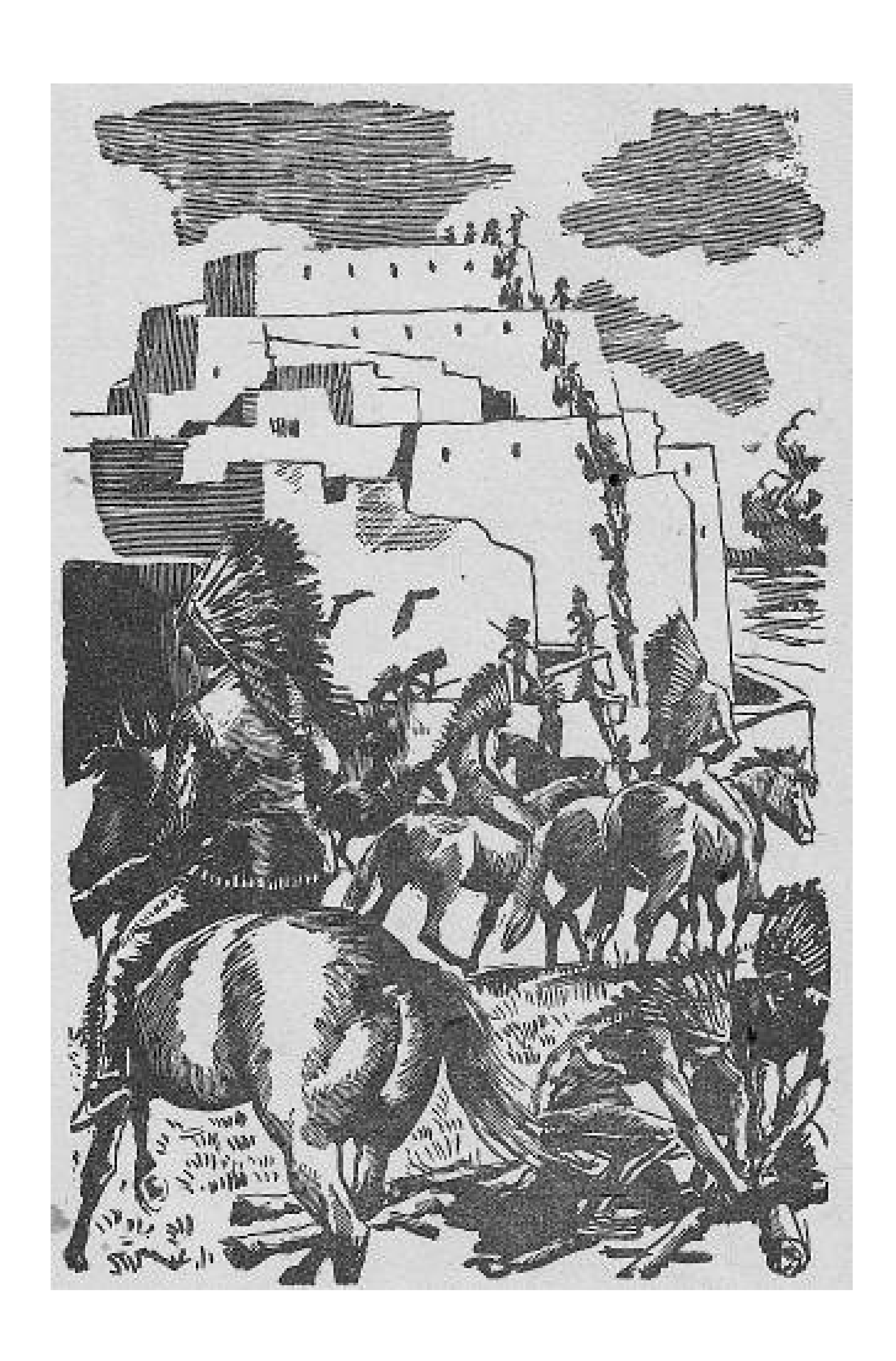
Mais cela ne pouvait se faire aussi vite qu'il l'aurait désiré. Les péons se trouvaient à l'étage inférieur, où était l'office. D'ailleurs nous deux, nous fûmes également empêchés de monter rapidement, car les deux dames apparurent dans le couloir en poussant des cris d'angoisse. Deux minutes s'écoulèrent avant que nous pussions atteindre l'escalier, ce qui était une perte considérable de temps vu les circonstances. Les conséquences de ce retard ne se firent pas attendre, car, une fois sur le toit, nous aperçûmes un Indien qui arrivait déjà au bord de l'étage supérieur. Il était suivi de plusieurs autres. Nous avions nos armes, mais ne pouvions empêcher les Indiens de monter, à moins de les abattre. Avec l'aide des arbustes qu'ils avaient apportés, ils avaient escaladé le mur extérieur et grimpaient maintenant vers le toit avec une rapidité incroyable.

– Braquez vos armes sur eux ! cria Old Death. Ne les laissez pas monter ! Il nous faut à tout prix gagner du temps.

Je comptai vingt-cinq Peaux-Rouges, dont aucun n'avait émis jusque-là le moindre cri. Nous étions cernés. Mais ils n'osaient pas se jeter sur nous et restaient accrochés sur le bord du toit, leurs armes à la main. Ils avaient laissé leurs lances en bas pour ne pas être gênés dans leur ascension. Le caballero fit quelques pas vers eux et leur demanda, dans un mélange

d’espagnol, d’anglais et d’indien, jargon courant dans cette région :

– Que désirent les hommes rouges ? Pourquoi pénètrent-ils dans ma maison sans demander auparavant mon autorisation ?



Le chef, qui avait maintenant son fusil à la main, fit à son tour quelques pas en avant et répondit :

– Les guerriers comanches sont venus ici, car le Visage-Pâle est leur ennemi. Le soleil de ce jour est le dernier que ses yeux verront.

– Je ne suis pas l'ennemi des Comanches, j'aime tous les hommes rouges sans distinction de tribu.

– Le Visage-Pâle ment honteusement. Dans cette maison se trouve un chef apache et ces chiens sont les ennemis des Comanches. Celui qui accueille un Apache est notre ennemi et doit mourir.

– Caramba ! Vous prétendez peut-être me défendre de recevoir chez moi qui bon me semble. De quel droit ? Qui commande ici ? Vous ou moi ?

– Les guerriers comanches ont pénétré dans cette maison, donc ils en sont les maîtres. Livre-nous sur-le-champ l'Apache, à moins que tu ne cherches à nier sa présence ici en mentant effrontément.

– Je n'en ai aucunement l'intention. Seul celui qui a peur peut mentir. Et moi je n'ai pas peur des Comanches et je vous...

– Halte ! s'écria Old Death en l'interrompant.

Puis il ajouta en baissant le ton :

– Ne faites pas de bêtises, señor !

Ensuite, il se tourna vers le Peau-Rouge :

– Les paroles de mon frère nous causent un grand étonnement. Pourquoi les Comanches se figurent-ils qu'un Apache se trouve dans cette maison ?

– Nous le savons, répondit laconiquement l'interpellé.

– Dans ce cas, vous êtes mieux renseignés que nous.

– Tu veux dire que nous faisons erreur. Tu mens !

– Et toi, tu viens de prononcer là une parole que tu paieras de ta vie si tu oses la répéter. Je ne permets pas qu'on me traite de menteur. Tu vois bien que nos armes sont pointées sur toi. Un geste de moi et tous tes hommes tomberaient raides morts.

– Mais les autres nous vengeront cruellement. Dehors, il y a encore beaucoup de guerriers comanches, plus de dix, plus de dix fois cinq. Ils viendront raser cette maison et la feront disparaître de la surface de la terre.

– Ils ne pourront pas franchir le mur, car cette fois nous sommes avertis. Nous les saluerons avec des balles que nous enverrons d'ici, de sorte qu'aucun d'eux n'y échappera. D'ailleurs, mon nom est Kocha-Pehve et j'ai fumé le calumet de paix avec Oyo-Koltsa. De plus, pas plus tard qu'hier j'ai parlé à son fils Awat-Vila et j'ai passé la nuit dans le cercle de ses guerriers. Je suis l'ami des Comanches, mais, s'ils me traitent de menteur, je leur répondrai avec des balles.

Un murmure parcourut les rangs des Peaux-Rouges. Leur chef se tourna vers ses hommes et leur dit quelque chose à voix basse. À la façon dont ils regardaient Old Death, on pouvait comprendre que son nom avait produit une profonde impression sur eux. Après de courts conciliabules, le chef se tourna à nouveau vers Old Death :

– Les guerriers comanches savent que la « Vieille-Mort » est un ami du « Castor-Blanc », mais ses paroles ne sont pas celles d'un ami. Pourquoi nous cache-t-il la présence de l'Apache ?

– Je ne vous cache rien, mais je déclare catégoriquement qu'aucun Apache ne se trouve sous ce toit.

– Pourtant, nous venons d'apprendre qu'Inda-Nischo est ici. C'est un Visage-Pâle, qui s'est placé sous la protection des Comanches, qui nous l'a appris.

– Quel est le nom de ce Visage-Pâle ?

– Ce nom n'est pas fait pour la bouche des Comanches. C'est quelque chose comme Ta-hi-hà-ho.

– Ne serait-ce pas Cavilano ?

– C'est cela même.

– Dans ce cas, les Comanches ont commis une grave erreur. Je connais cet homme, c'est un fripon dont la langue ne connaît que les mensonges. Les guerriers comanches regretteront de l'avoir pris sous leur protection.

– Mon frère se trompe. Le Visage-Pâle nous a dit la vérité. Nous savons que Winnetou a amené ici l'« Homme-Bon » et qu'il a traversé ensuite l'Avat-Hono[9]. Mais nous le poursuivons et nous ne tarderons pas à l'attacher au poteau de torture. Nous savons aussi que l'« Homme-Bon » est blessé au bras et à la jambe. Nous savons même l'endroit exact où il se trouve.

– Tu persistes dans ton erreur. Quand Old Death vous dit que vous avez été trompés, vous pouvez le croire. Si toutefois vous voulez forcer l'entrée de la maison, libre à vous de l'essayer. Ne voyez-vous pas qu'un seul d'entre nous suffirait pour vous en empêcher ? Posté en bas de l'escalier, il peut abattre quiconque oserait s'y aventurer. Vous nous avez attaqués comme des ennemis. Nous vous engageons à descendre, à sonner à la porte et à demander la permission d'entrer, ainsi qu'il convient entre amis.

---

[9] Le Grand-Fleuve, le Rio-Grande.

– La « Vieille-Mort » nous donne un conseil très avantageux pour lui, mais pas pour nous. S'il n'a rien sur la conscience, il n'a qu'à nous laisser entrer dans la maison.

– Devrais-je affronter un millier de Comanches que je ne le permettrais pas. N'essaie pas d'envoyer un messager pour avertir les autres guerriers comanches, car nos balles ne les épargneraient pas. Je suis un ami des Comanches, je le répète, mais, puisqu'ils sont venus ici en ennemis, c'est en ennemis qu'ils seront traités.

Pendant toute cette scène, nos armes restaient braquées sur les Indiens. Bien qu'ils eussent réussi à grimper sur le toit, nous avions un grand avantage sur eux. Leur chef s'en rendait parfaitement compte et il tint à nouveau conseil avec ses guerriers. Mais notre situation n'était pas non plus enviable. D'un air pensif, Old Death se grattait l'oreille.

– Cette histoire n'est pas gaie, dit-il enfin. La sagesse nous interdit de témoigner de l'hostilité aux Comanches. Si les autres s'amenaient, nous passerions un mauvais quart d'heure. Si au moins on pouvait cacher l'Apache afin que les autres ne le trouvent pas. Mais je connais bien cette maison et je sais qu'elle ne contient pas de cachette sûre.

– Mettons-le dehors, suggérai-je.

– Dehors ? ricana le vieux. Et de quelle façon, s'il vous plaît ?

– Avez-vous donc oublié les portes secrètes ? Elles sont ménagées dans le mur de derrière alors que les Comanches sont massés par-devant et ne pourront par conséquent pas remarquer nos allées et venues. À mon sens, il faudrait que l'Apache aille se cacher dans le fourré près du fleuve jusqu'au départ des Comanches.

– Cette idée n’est pas mauvaise, admit Old Death. J’avais complètement oublié ces portes : Mais qu’arrivera-t-il si les Comanches ont posté des sentinelles tout autour du fort ?

– Je ne crois pas qu’ils aient pu le faire. Ils ne sont pas très nombreux et quelques-uns d’entre eux sont déjà chargés de la surveillance des chevaux devant la maison. Voici encore une autre idée : ne pourrions-nous pas faire entrer les dames dans la chambre qu’occupait le malade. Quand les Comanches verront que c’est l’appartement des femmes, ils ne penseront jamais que l’Indien a pu y être hospitalisé.

– C’est très juste, remarqua le señor Atanasio. On n’aura qu’à transporter quelques hamacs pour transformer cette pièce en appartement féminin. Les dames n’auront qu’à se coucher. Quant à une cachette pour l’Apache, je pense à l’endroit du fleuve où vous vous êtes baigné. Vous y trouverez des pétunias en fleurs sous lesquels nous avons un canot. Aucun Comanche n’irait l’y dénicher. Vous irez l’accompagner avec Petro. On ne laissera les Indiens entrer dans la maison qu’à votre retour.

Je descendis l’escalier avec le péon qui répondait au nom de Petro. Les deux dames attendaient avec anxiété des nouvelles sur la tournure des événements. Lorsque nous les eûmes mises au courant de la situation, elles nous aidèrent activement à réaliser notre plan et apportèrent elles-mêmes les couvertures et les hamacs. On enveloppa l’Apache avec une des couvertures. Lorsqu’il apprit que les Comanches étaient arrivés pour s’emparer de lui, il me dit d’une voix éteinte :

– Inda-Nischo a déjà vu beaucoup d’hivers et ses jours sont comptés. Pourquoi les Visages-Pâles se laisseraient-ils tuer à cause de lui ? Qu’ils le livrent aux Comanches, mais qu’ils le tuent auparavant. C’est une faveur qu’il demande à ses hôtes.

Je lui répondis en secouant énergiquement la tête. Puis nous le sortîmes de sa chambre. Nous glissâmes inaperçus par la porte dissimulée sous un buisson et nous dirigeâmes vers le

fleuve. Nous dûmes traverser un espace découvert et j'inspectai les environs avant de m'y engager. À ma grande déception, j'aperçus un Comanche assis sur le sol, près d'une lance et d'un arc. Il était sans doute chargé de la surveillance de ce côté du mur, ce qui compliquait considérablement notre tâche.

– Il nous faut rebrousser chemin, dit le péon. Nous pourrions tuer ce Comanche, mais cela nous attirerait la vengeance des autres.

– Non, il ne peut être question de le tuer, mais il faudrait essayer de l'éloigner d'ici.

Je quittai les deux hommes pour ne pas les trahir, me glissai vers le buisson près du mur, puis en sortis, en faisant semblant d'arriver d'une autre direction. Le Comanche ne m'aperçut pas tout de suite, mais, le moment d'après, il bondit à ma vue. Je tournai la tête de côté pour qu'il ne pût me reconnaître ensuite. Il me cria de m'arrêter et, comme je ne m'exécutais pas, il saisit son arc, prit une flèche dans son carquois et tendit l'arc. En quelques bonds rapides, j'atteignis un fourré de la rive avant qu'il ait eu le temps de viser. Je me jetai à l'eau et me mis à nager sur le dos vers la rive opposée. L'Indien me suivit et me mit en joue du bord du fleuve. Il fit partir sa flèche et je plongeai aussitôt dans l'eau. Le projectile ne m'avait pas atteint. En surnageant à nouveau, j'aperçus le Peau-Rouge toujours au même endroit dans une attitude d'attente. Il remarqua que je n'étais pas blessé, mais il n'avait pas avec lui d'autres flèches et son carquois était resté à son poste. Il jeta donc son arc et sauta à l'eau. Je n'attendais que cela. Afin de l'attirer vers moi, je faisais semblant d'être mauvais nageur. La distance qui nous séparait se réduisait à vue d'œil. Soudain, je me laissai descendre au fond de l'eau et me mis à nager en aval. Lorsque je remontai à la surface, je constatai que je me trouvais tout près du bord. Maintenant, j'avais l'avance qu'il me fallait ; je me précipitai sur la rive et sautai dans les buissons. J'avisai un chêne qui se prêtait très bien à l'exécution de mon projet. Je le dépassai d'abord,

puis je décrivis un arc, revins sur mes pas pour me cacher derrière le tronc épais. J'attendais l'arrivée du Peau-Rouge qui suivait mes traces parfaitement visibles. Il arriva, en effet, tout ruisselant d'eau et en éternuant fortement. En suivant ma piste ; il dépassa l'arbre et je sautai derrière lui. Il soufflait si fort qu'il n'avait pas entendu le bruit de mes pas. Je courus à longues enjambées, puis d'un bond fonçai sur lui, de sorte qu'il s'abattit de tout son poids sur le sol. Je le tenais à la gorge. Deux coups de poing sur le crâne et il ne remua plus. À quelques pas de là se trouvait un platane cassé dont le tronc était penché au-dessus du fleuve. C'était une excellente occasion d'atteindre l'eau sans laisser de trace. Je sautai sur le tronc et, une fois au-dessus du fleuve, je plongeai dans l'eau.

Je ne tardai pas à apercevoir le fourré de pétunias dont Atanasio m'avait parlé, je nageai dans cette direction, détachai le canot et me mis à ramer vers l'endroit où je comptais retrouver l'Apache. Là, j'attachai l'embarcation et sautai sur la rive. Il fallait faire vite avant que le Comanche ne reprît connaissance. Nous portâmes l'Apache dans le canot et lui installâmes avec la couverture une couche aussi confortable que possible. Le péon se retira dans la maison, et je dirigeai le canot vers les buissons de pétunias, l'y attachai, rejoignis la rive à la nage et enlevai mon costume pour en faire sortir l'eau tant bien que mal. Puis je l'endossai à nouveau, les yeux fixés sur l'autre rive pour voir si le Comanche était revenu à lui et s'il avait surpris notre manège. Mais je n'aperçus rien. Je regagnai donc l'estancia par la porte secrète. Tout cela m'avait pris un quart d'heure environ. Je reçus des mains de la señora un costume sec et j'aurais pu rire au nez du Comanche qui se serait avisé d'affirmer que je venais de me livrer à de petits exercices de natation.

Les dames s'étendirent sur les hamacs apportés dans la chambre du malade tandis que nous remontions sur le toit, non sans avoir pris la précaution d'emporter nos armes. Les camps adverses étaient toujours en conversation. Old Death continuait à affirmer que l'inspection de l'habitation était une insulte pour

le propriétaire. Lorsque je lui eus annoncé que l'Apache était en sécurité, il eut l'air de se laisser peu à peu convaincre et finit par déclarer que cinq Comanches étaient autorisés à vérifier par eux-mêmes qu'aucun Apache ne se trouvait dans la maison.

– Pourquoi cinq seulement ? demanda le chef. Old Death peut nous faire confiance, nous ne toucherons à rien et ne volerons pas la moindre chose.

– Eh bien ! nous vous prouverons notre bonne foi. Entrez tous dans la maison, afin que chacun de vous puisse se persuader que j'ai dit la vérité. Mais j'exige que vous déposiez auparavant vos armes. C'est une sorte de gage au cas où vous commettriez une indélicatesse à l'intérieur de l'habitation.

Les Peaux-Rouges se cabrèrent en entendant cette condition, mais finirent par se rendre. Ils se débarrassèrent de leurs armes, de leurs carquois et de leurs couteaux. Dehors, les vaqueros armés attendaient le signal de leur maître, sans lequel ils ne devaient rien entreprendre.

On décida que ce serait le maître de la maison et Old Death qui ouvriraient les pièces aux Comanches. Deux d'entre nous restèrent sur le toit ; les dix autres se partagèrent en deux groupes, dont chacun se posta dans un couloir, les armes à la main, au cas où les Peaux-Rouges outrepasseraient la permission qu'on leur avait accordée. Je me trouvais dans un des couloirs devant la chambre qui avait été occupée par l'Apache. Les Comanches se dirigèrent tout droit vers cette porte. On voyait à l'expression des Indiens qu'ils s'attendaient à y trouver l'« Homme-Bon ». Mais, au lieu de celui-ci, ils aperçurent deux dames en train de lire dans des hamacs.

– *Uff !* s'écria le chef visiblement déçu, il n'y a que des squaws.

– Oui, ricana Old Death, et vous prétendiez que c’était un chef des Apaches qui se trouvait ici, mais vous voyez maintenant que le Visage-Pâle a menti. Allez chercher votre homme !

Le chef jeta un regard circulaire sur la pièce.

– Un guerrier ne franchit pas le seuil du wigwam des femmes, déclara-t-il. Aucun Apache ne se trouve ici.

– Cherchez ailleurs, si vous voulez.

L’inspection des Peaux-Rouges ne dura pas moins d’une heure. Comme ils ne trouvèrent aucune trace de l’Apache, ils retournèrent à nouveau à la première pièce. Les dames durent quitter les lieux, qui furent consciencieusement visités. Les Peaux-Rouges allèrent jusqu’à soulever les couvertures et les matelas étendus à même le parquet. Ils examinèrent même ce dernier pour s’assurer qu’il ne comportait pas de trappe. Enfin, ils se persuadèrent que leur ennemi ne se trouvait pas dans l’estancia.

– Je vous l’avais bien dit, conclut Old Death, mais vous vous refusiez à ajouter foi à mes paroles. Vous avez plus de confiance dans un menteur qu’en un ami des Comanches. La prochaine fois que je verrai le « Castor-Blanc », je me plaindrai à lui de votre conduite.

– Notre frère blanc veut-il voir notre chef ? Dans ce cas, il peut venir avec nous.

– Ce n’est pas possible, mon cheval est fatigué et je ne puis partir que demain matin, mais les guerriers comanches quitteront cette région aujourd’hui même.

– Non, nous restons ici. Le soleil se couche et nous ne voyageons jamais la nuit. Nous partirons dès l’aube et notre frère blanc pourra faire route avec nous.

– D’accord, mais je ne serai pas seul à vous accompagner, j’ai plusieurs amis avec moi.

– Vos amis seront les bienvenus sous la tente du « Castor-Blanc ». Nos frères blancs nous permettront-ils de passer la nuit dans le voisinage de cette maison ?

– Je n'y vois pas d'inconvénient, répondit le Mexicain. Je viens de vous dire que je suis l'ami de tous les hommes rouges qui viennent chez moi avec des intentions pacifiques. Afin de vous le prouver, je vous offrirai un bœuf pour votre repas. Vous pourrez allumer un jeu et le faire rôtir.

Cette promesse impressionna très favorablement les Comanches. Ils étaient maintenant persuadés de nous avoir soupçonnés à tort et ils s'efforçaient par une attitude pacifique de se faire pardonner leurs menaces. Ils s'attachaient à montrer l'estime que leur inspirait Old Death.

On descendit les échelles et on ouvrit la porte d'entrée. Quelques péons armés restèrent sur le toit pour monter la garde, car, bien que les Comanches parussent revenus à de bons sentiments, il importait d'être prudents. Nous descendîmes avec les guerriers rouges et l'ordre fut donné aux vaqueros de tuer un bœuf. Tous les chevaux des Comanches étaient groupés dans la partie antérieure du mur d'enceinte ; trois hommes les gardaient, un quatrième était posté de l'autre côté. Les quatre hommes furent relevés de leurs postes. L'un d'eux était celui que j'avais attiré sur la rive opposée du fleuve ; son vêtement sommaire était encore tout ruisselant d'eau. Il était revenu tout de suite à son poste et n'avait pas encore eu le temps de faire son rapport à son chef. Ce n'est qu'alors qu'il s'approcha de lui et lui raconta son aventure de façon à ne pas être entendu par les blancs. Il en était déjà à la fin de son récit lorsque son regard tomba sur moi. Sous son épaisse couche de peinture, son visage était à peu près inexpressif ; cependant, je crus y percevoir de la colère. Il me montra au chef et baragouina quelques mots en indien dont je ne pus saisir le sens. Le chef me jeta un regard scrutateur, vint vers moi et dit :

– Le jeune Visage-Pâle a nagé tout à l'heure dans le fleuve. Il a terrassé mon guerrier par derrière.

Old Death, qui venait de se joindre à nous juste à point pour prendre ma défense, demanda au chef de préciser ses accusations. Celui-ci conta ce qu'il savait. Le vieux se mit à rire d'un air insouciant :

– Les guerriers rouges semblent ne pas distinguer aisément les figures des hommes blancs. Il est même douteux que ce soit un Visage-Pâle que le fils des Comanches ait aperçu.

– C'était bien un blanc, s'écria le guerrier d'un air convaincu, et ce n'était pas un autre que celui-là. J'ai très bien vu son visage quand il a nagé sur le dos. D'ailleurs, il portait le même costume blanc.

– Vraiment ? Il nageait tout habillé ? Regarde ton costume : il est trempé, le sien devrait donc l'être également. Touche-le et tu te rendras compte qu'il est parfaitement sec.

– Il a dû retirer son costume mouillé et en revêtir un autre sec.

– Comment serait-il rentré ? Vos guerriers ne montaient-ils pas la garde à la porte ? Ils l'auraient certainement aperçu.

Il finit par convaincre les Comanches et le gardien dupé lui-même qu'ils faisaient erreur. Lorsque enfin le Mexicain leur fit remarquer qu'il y avait des voleurs de chevaux dans les environs et que l'homme en question devait en être un, les Comanches se rassurèrent complètement. La seule énigme à éclaircir était l'absence de toute piste laissée par l'étranger. Afin de la résoudre, le chef alla inspecter l'endroit avec son gardien. Par bonheur, la nuit était déjà tombée, de sorte que cette expédition n'eut aucun résultat.

La journée se termina tranquillement et la nuit s'écoula sans incident. Je fus de bonne heure tiré du sommeil par Old

Death. Les Comanches déjeunaient avec le reste du rôti de la veille. Ensuite, ils allèrent abreuver leurs chevaux au fleuve. Heureusement, l'endroit où ils s'arrêtèrent était éloigné de celui où l'Apache se trouvait caché. Le Mexicain et les deux dames ne trahissaient en rien l'inquiétude que leur causait le sort de leur hôte blessé. Lorsque le maître de la maison vit les chevaux que les vaqueros avancèrent, il hocha la tête d'un air désapprobateur et se tourna vers Old Death.

– Ce ne sont pas des montures pour vous, señor. Vous êtes un vieil ami à moi et, puisque je vois que vous êtes très attaché à votre jeune compagnon, je tiens à vous offrir à tous les deux des chevaux dignes de vous.

Nous acceptâmes avec joie l'offre du Mexicain. Sur son ordre, les vaqueros nous amenèrent deux chevaux à demi sauvages. Nous prîmes congé de notre hôte et des deux dames et partîmes avec les Comanches. Après environ deux heures de trajet, nous parvînmes à l'endroit où nos compagnons indiens s'étaient séparés du gros de la troupe. Au sud se trouvait le passage de l'Aigle sur le Rio-Grande et le Fort Dunkam, que les Rouges tenaient à éviter. Peu à peu, l'herbe commençait à reparaître nous avions maintenant le désert de Nueces derrière nous. La piste que nous suivions formait une ligne droite qu'aucune autre ne venait croiser. Les Comanches n'avaient pas fait de rencontre. La végétation était de plus en plus riche et nous ne tardâmes pas à apercevoir à l'horizon un bois. Cela nous annonçait la proximité du Rio-Grande-del-Norte.

– *Uff !* s'écria le chef des Comanches. Il n'y a pas de Visages-Pâles aux environs et personne ne nous empêchera de traverser le fleuve. Ces chiens d'Apaches auront bientôt de nos nouvelles et nous les entendrons hurler de peur à la vue de nos guerriers.

Nous continuâmes notre course à l'ombre des platanes, des ormes, des frênes et des gommiers et nous nous trouvâmes bientôt au bord du fleuve. Le « Castor-Blanc » était un guide ex-

cellent. La longue piste qu'il nous avait laissée menait tout droit à l'endroit du fleuve où l'on pouvait passer à gué. Le Rio-Grande était à cet endroit très large, mais peu profond. Des bandes de sable émergeaient de l'eau, mais c'était du sable mouvant et il était dangereux de s'y fier. La plaine qui s'étendait au-delà du fleuve portait des traces très nettes menant vers l'ouest et légèrement orientées vers le sud, mais il ne fallait pas espérer rejoindre les Comanches le jour même. Le sable rejeté vigoureusement en arrière par les sabots des chevaux nous indiquait que la caravane avançait avec une grande vitesse. Vers midi, nous croisâmes une chaîne de montagnes assez basses et de forme bizarre, puis la plaine reprit. La nuit commençait à tomber lorsque nous constatâmes avec stupéfaction que la piste changeait brusquement de direction. Un quart d'heure auparavant, nous avions dépassé la route menant de San-Fernando à Baya. Maintenant, les traces prenaient la direction sud-ouest. Pourquoi ? Il y avait certainement à cela une raison quelconque. Old Death n'eut pas de peine à le deviner. Par les empreintes des sabots, on pouvait déduire que les Comanches avaient fait halte à cet endroit. Une piste de deux cavaliers venant du nord rejoignait ici celle des Comanches. Le vieux descendit de son cheval, examina les empreintes et déclara :

– Deux hommes, des Peaux-Rouges, ont rencontré ici les Comanches. Ils leur ont apporté une nouvelle qui a incité le « Castor-Blanc » à modifier sa direction. Il ne nous reste qu'à en faire autant.

On choisit un endroit pour camper, les Rouges désignèrent des sentinelles auxquelles ils confièrent la surveillance des animaux. L'inspection effectuée dès le lendemain révéla que nous nous trouvions tout près d'un cours d'eau. Nous imitâmes leur exemple et continuâmes à suivre leur piste. Vers midi, la piste tournait à nouveau vers l'ouest et nous vîmes dans cette direction des montagnes nues surgir à l'horizon, Old Death prit un air pensif. Nous lui en demandâmes la raison.

– Cette histoire ne me plaît pas du tout. Je ne comprends pas pourquoi le « Castor-Blanc » s'aventure dans cette région. Savez-vous seulement où nous sommes ?

– Oui, nous nous approchons du désert de Mapimi.

– Et connaissez-vous ce désert ?

– Non.

– Sachez alors que le Mapimi est un véritable guêpier d'où, en tout temps, des peuplades sauvages sont parties pour piller les pays voisins. Ne croyez pas cependant que, puisque c'est un carrefour des peuples, il s'agisse d'un pays fertile. On a remarqué que ce sont les régions désertiques qui ont toujours servi de point de départ aux migrations des peuples. Il est à peu près impossible de venir à bout des tribus qui nichent dans les gorges et dans les vallées de ce plateau. Je sais que plusieurs hordes d'Apaches y ont élu domicile. Si les Comanches se proposent de les attaquer, je les plains de tout mon cœur. Ils vont tout droit tomber dans un piège, car ils seront encerclés par les Apaches.

– Dans ce cas, nous aussi nous sommes en mauvaise posture.

– Oui, mais notre sort ne m'inspire pas grande inquiétude. Nous n'avons pas fait de tort aux Apaches et il n'y a pas de raison qu'ils nous traitent en ennemis.

– N'est-il pas de notre devoir d'avertir les Comanches ?

– Ce serait inutile. Vous aurez, beau répéter dix fois à un sot qu'il est sot, il ne vous croira pas. J'ai fait part au chef tout à l'heure de mes craintes. Mais il s'est moqué de moi en disant que son devoir était de suivre la piste du « Castor-Blanc » et que, si cela ne nous plaisait pas, nous n'avions qu'à tourner nos pas ailleurs.

– Quel insolent !

– Oui. Les Comanches ne sont pas précisément des hommes du monde. Je serais bien étonné si nous n’avions pas des difficultés d’ici peu. Nous venons de traverser la frontière, mais pourrons-nous la repasser ? Tout cela est écrit dans un livre que je n’ai pas encore lu…

CHAPITRE IV

À TRAVERS LE MAPIMI

Depuis la maison du Mexicain, nous avancions à une cadence accélérée. Les vivres des Indiens, qui consistaient en viande séchée, étaient épuisés. Quant à nous, il ne nous restait plus grand'chose des provisions dont le caballero nous avait pourvus au départ. Le terrain montait continuellement. Nous atteignîmes enfin les montagnes entrevues à midi. C'étaient des masses rocheuses sans trace de végétation. Nous les abordâmes en nous dirigeant toujours vers le sud. Entre les flancs escarpés des montagnes, la chaleur était encore plus intense que dans la plaine. Les chevaux ralentissaient maintenant leur marche. Le gros de la troupe des Comanches avait avancé également par ici à une vitesse moins grande, ainsi que nous pouvions nous en rendre compte par les empreintes. Des vautours planaient au-dessus de nos têtes, comme guettant le moment où nous tomberions d'épuisement. Enfin, une tache verte apparut devant nous ; c'était un mont boisé dont la vue redonna aussitôt des forces à nos chevaux. Le visage de Old Death s'éclaira.

– Là où il y a de la végétation, il y a sans doute de l'eau et du gibier même dans cette région désolée. Nous allons forcer nos chevaux ; plus intense sera maintenant leur effort, plus proche sera le moment où ils pourront se reposer.

La piste tournait à nouveau vers l'Est. Elle nous mena dans une gorge étroite au sortir de laquelle une vallée traversée par un cours d'eau apparut à nos yeux. Après avoir abreuvé nos chevaux et pris un bref repos, nous continuâmes notre route. Entre temps, la nuit était tombée et il nous fallait chercher un endroit pour camper. Le chef des Comanches insista pour pour-

suivre la course jusqu'au bois prochain et force nous fut de nous conformer à son désir. Les chevaux butaient contre les rocs qui encombraient la route. La nuit était presque complète. Soudain, nous entendîmes des appels dans les environs. Le chef indien répondit d'un ton joyeux, car l'appel avait été lancé en langage comanche. Nous stoppâmes. Old Death et le chef s'avancèrent seuls et revinrent bientôt.

– Les Comanches campent par ici, annoncèrent-ils. Leur piste ne semblait pas l'indiquer, mais ils n'ont pas osé s'aventurer davantage sans explorer d'abord la région. C'est pourquoi ils ont préféré faire halte. Ils ont envoyé en reconnaissance, à midi, des éclaireurs qui ne sont pas encore revenus. Allons-y. Le camp n'est pas loin.

Nous nous remîmes en route et, bientôt, une dizaine de feux bas à la mode indienne brillèrent dans l'obscurité. Nous nous trouvions dans une vallée encaissée et, autant que je pouvais m'en rendre compte dans l'obscurité qui y régnait, des montagnes aux pentes très raides l'entouraient, ce que les Indiens considéraient comme une garantie de sécurité.

Un long moment s'écoula avant qu'un Comanche vînt nous chercher pour nous conduire auprès du chef qui s'était installé près du feu central. Il était en compagnie de deux hommes qui semblaient des guerriers distingués. Ses cheveux blancs et longs étaient relevés en casque et ornés de trois plumes d'aigle. Il était chaussé de mocassins et vêtu d'un pantalon de drap, d'un gilet et d'une veste de tissu plus clair Près de lui était posé son fusil, à sa ceinture était passé un pistolet. Il était en train de prendre son repas. L'odeur du rôti de cheval flottait dans l'air. Tout près de l'endroit où il se trouvait assis, une source bruissait. Il tenait à la main un couteau et un morceau de viande qu'il posa en nous apercevant.

Nous n'étions pas encore descendus de nos chevaux que déjà un cercle de guerriers s'était formé autour de nous, parmi lesquels je reconnus plusieurs blancs. On s'occupa de nos che-

vaux et, comme Old Death ne semblait pas y voir d'inconvénient, je ne m'opposai pas à ce qu'on les emmenât. Le chef se leva et ses deux compagnons l'imitèrent. Il s'avança vers Old Death, lui tendit la main à la manière des blancs et lui dit d'un ton amical :

– Mon frère Old Death cause une grande surprise aux guerriers comanches. Comment aurions-nous pu prévoir cette rencontre ? Il est le bienvenu parmi nous, car il acceptera sans doute de combattre à nos côtés contre ces chiens d'Apaches ?

Tout cela était dit dans le jargon courant dans ces régions, mélange de plusieurs langues, ce qui nous permit de deviner le sens de ces paroles. Old Death lui répondit dans le même idiome :

– Le sage Manitou conduit ses enfants blancs et rouges sur des chemins étranges. Heureux celui qui rencontre sur chacun de ces chemins un ami sur la parole duquel il peut compter. Le « Castor-Blanc » consentira-t-il à fumer le calumet de paix avec mes compagnons ?

– Tes amis sont mes amis et celui que tu aimes m'est aussi cher. Qu'ils s'installent à mes côtés afin de fumer le calumet de paix avec le chef des Comanches au nom de la paix.

Old Death s'assit et nous en fîmes autant. Seul le nègre s'écarta du groupe pour aller un peu plus loin s'étendre sur l'herbe. Les Peaux-Rouges se tenaient en cercle, immobiles comme des statues. Il me fut impossible de distinguer les traits des blancs à la lumière falote des feux. Oyo-Koltsa détacha son calumet de son cordon, le bourra de tabac tiré de la bourse accrochée à sa ceinture, et l'alluma. Puis recommença la cérémonie à laquelle nous nous étions déjà livrés avec son fils.

Le chef pria ensuite Old Death de lui raconter quel hasard l'amenait dans ces parages. Le vieux se rendit à son désir, mais d'une façon qui ne pouvait inspirer de la méfiance aux Co-

manches, ni envers nous ni envers le señor Atanasio. Le « Castor-Blanc » prit un air pensif et, après un long-silence :

– J'ajoute foi aux paroles de mon frère, dit-il. Même si je voulais douter, je ne trouve rien dans son récit qui puisse me paraître suspect. Toutefois, il me faut aussi croire cet autre Visage-Pâle, car il n'a aucune raison de tromper les guerriers comanches, d'autant plus qu'un mensonge lui coûterait la vie. Il est avec nous et, s'il nous avait menti, il aurait, depuis longtemps, pris la précaution de nous quitter. Il ne me reste donc plus qu'à conclure que l'un de vous a dû se tromper.

Ce chef indien faisait preuve d'une grande sagacité et il importait de se tenir sur ses gardes. Old Death n'y manqua pas.

– Il faut, en effet, supposer que l'un de nous s'est trompé. Mais il ne fait pas de doute que c'est l'autre Visage-Pâle. Old Death se trompe rarement, mon frère rouge doit le savoir. Par contre, lui-même est victime d'une supercherie.

– Comment ? demanda le « Castor-Blanc ». Qui donc a osé m'induire en erreur ?

– Les Visages-Pâles qui font route avec tes guerriers.

– Prouve-le. Celui qui, après avoir fumé avec moi le calumet de paix, me trompe doit mourir.

– Ainsi donc tu es allé jusqu'à fumer avec eux le calumet de paix ? Si j'avais été là, je t'en aurais empêché. Je te donnerai la preuve que tu réclames. Dis-moi d'abord si c'est au président Juarez que tu as voué fidélité.

Le chef eut un geste dédaigneux.

– Juarez est un Peau-Rouge dévoyé qui habite dans une maison et vit à la manière des blancs. Les guerriers comanches ont mis leur courage au service de Maximilien qui, en échange, leur a offert des armes, des chevaux et des couvertures et qui

leur livrera les Apaches. Les Visages-Pâles eux aussi sont des amis de Maximilien.

– Voilà qui n'est pas vrai. Ils t'ont menti honteusement. Ils se rendent au Mexique pour s'engager dans l'armée de Juarez. Mes compagnons peuvent en témoigner. Les blancs que tu as acceptés en ta compagnie sont des recrues pour l'armée ennemie. C'est avec des ennemis que tu as fumé le calumet de paix.

Une flamme de colère brilla dans les yeux du chef. Il voulut parler, mais Old Death l'interrompit :

– Laisse-moi continuer. Je te répète que ces Visages-Pâles sont partisans de Juarez. Ils sont passés dans la maison du señor Atanasio, qui est un ami de Maximilien et qui avait chez lui un chef des troupes de ce dernier. Les Visages-Pâles l'auraient tué s'ils l'avaient reconnu. C'est pourquoi le señor Atanasio a couvert son visage d'une couleur sombre pour lui donner l'aspect d'un Indien. Lorsque les Visages-Pâles lui demandèrent qui il était, il répondit qu'il était l'« Homme-Bon », le chef des Apaches.

L'Indien fronça les sourcils. Il croyait son interlocuteur, mais se montrait circonspect.

– Pourquoi s'est-il fait passer précisément pour l'« Homme-Bon » ?

– D'abord, il savait que les Apaches sont des alliés de Juarez et il voulait faire figure d'ami des Visages-Pâles ; ensuite, il est vieux et porte des cheveux blancs, et personne n'ignore que l'« Homme-Bon » est également blanc. Il a donc pensé tout naturellement à lui.

– *Uff !* Je comprends maintenant. Ce señor doit être un homme rusé pour avoir imaginé ce subterfuge.

– Mais il y a une chose que je ne comprends pas, reprit Old Death après un court silence. Pourquoi mon frère rouge a-t-il

pris la direction du sud ? Pourquoi s'est-il engagé en plein désert ?

– Les Comanches se proposaient d'abord d'aller vers le nord, mais ils ont appris que Winnetou a pris le chemin du Rio-Conchos à la tête d'une grande armée et que, par conséquent, les villages apaches d'ici ne sont pas défendus. Cela nous permettra de prendre un butin précieux.

– Winnetou est allé au Rio-Conchos ? Hum ! Es-tu sûr que cette nouvelle n'est pas fausse ? De qui la tiens-tu ? Sans doute de ces deux Indiens qui sont venus vers toi du nord ?

– Oui. Vous avez remarqué leur piste ?

– Naturellement. Qui était-ce ?

– Deux hommes de la tribu des Topias, le père et le fils.

– Sont-ils toujours avec vous ? Puis-je leur parler ?

– Mon frère blanc est libre de faire tout ce que bon lui semble.

– Je n'ai qu'un seul désir : permets-moi de faire une petite tournée d'inspection dans le campement. Je voudrais me convaincre que toutes les mesures de sécurité ont été prises.

– Tu peux le faire, bien que ce soit superflu. Le Castor-Blanc a placé des sentinelles partout et envoyé des hommes en reconnaissance. Tout est donc en ordre.

Cependant Old Death me prit par le bras et m'entraîna vers le feu autour duquel les blancs étaient réunis. À notre vue, leur officier se leva et nous interpella en anglais d'un ton peu affable.

– Qu'est-ce que cela veut dire, messieurs ?

Le vieux sourit et, imperturbable :

– Les Comanches vous le diront tout à l'heure, c'est pourquoi je me dispense maintenant de vous répondre. Mais, par ailleurs il y a parmi vous des voleurs de chevaux. Je vous prie de le prendre d'un peu moins haut quand vous parlez à Old Death. Sachez qu'un signe de moi suffirait pour dresser les Comanches contre vous.

Il se détourna d'un air hautain pour me laisser l'occasion de leur parler. J'avais déjà reconnu Gibson et William Ohlert dans le groupe. Le jeune poète avait l'air souffrant et désorienté. Je me tournai vers son ravisseur.

– À la bonne heure, monsieur Gibson, nous nous retrouvons donc finalement. J'espère que ce n'est pas pour nous séparer tout de suite.

Il me rit au nez, en feignant l'étonnement.

– À qui parlez-vous, sir ?

– Mais à vous, naturellement.

– Je ne vois pas en quoi c'est naturel ! Vous devez me prendre pour un autre. Vous cherchez un nommé Gibson, si je comprends bien, et je ne m'appelle pas ainsi.

– Un homme qui possède autant de noms de rechange que vous peut bien, en renier un. N'est-ce pas Clinton que vous vous faisiez appeler à La Nouvelle-Orléans ? Et ensuite, à La Grange, señor Cavilano ? Si je vous ai suivi de New-York jusqu'ici, ce n'est pas pour me laisser démonter par vos mensonges. Maintenant, ce sera à votre tour de me suivre là où je voudrai.

– Tiens ! Et si je refuse ?

– Allons donc, Gibson, ne faites pas d'histoire, dit Old Death en se mêlant à la conversation.

– Monsieur, je vois que vous avez envie de recevoir un coup de couteau dans les côtes, dit Gibson en se rebiffant. Vous

croyez peut-être que vous me faites peur parce que vous vous appelez Old Death ?

– Non, mon garçon, je ne tiens pas à te faire peur, mais j'entends que tu obéisses. Un mot de plus et je t'envoie une balle de revolver. Ces messieurs nous sauront gré de les avoir délivrés d'un coquin de ton espèce.

Il se dirigea dignement vers les deux Topias et je le suivis. Arrivé près des deux Indiens, il posa sur eux un regard scrutateur et se mit à interroger le plus âgé.

– Mes frères rouges sont venus du plateau de Topia ; les guerriers de là-bas sont-ils amis des Comanches ?

– Oui, répondit l'homme, nous avons déterré le tomahawk de guerre contre les Apaches et sommes partis vers le nord pour découvrir l'endroit où ils campaient.

– Et qu'avez-vous trouvé ?

– Nous avons vu Winnetou, le grand chef des Apaches. Il est parti avec tous ses guerriers pour combattre au delà du Rio-Conchos. Nous sommes donc revenus afin de dire aux nôtres qu'il était temps d'attaquer les villages apaches. Chemin faisant, nous avons rencontré des Comanches et les avons conduits ici pour qu'ils nous aident à exterminer notre ennemi.

– Les Comanches vous en sauront sans doute gré. Mais depuis quand les guerriers topias ont-ils perdu leur loyauté ?

Il était évident que le vieux soupçonnait les deux Indiens, car son ton, quoique amical, avait la nuance spéciale qu'il prenait chaque fois qu'il avait une idée derrière la tête. Ses questions causaient un embarras évident aux Topias. Le plus jeune lui lançait des regards hostiles. Le père s'efforçait de garder son sang-froid, mais on voyait qu'il ne trouvait pas facilement ses réponses.

– Je ne vois pas ce que notre frère blanc trouve à redire à notre loyauté, dit-il. A-t-il des reproches à nous faire ?

– Je n'ai pas l'intention de vous affliger, mais, à votre place, je me serais montré plus circonspect. Tes yeux ont vu la neige de plus d'un hiver, aussi dois-tu deviner ce à quoi je fais allusion.

– Pourtant je ne devine pas et je te prie de t'expliquer clairement, répondit l'autre d'un air provocant.

Old Death fit quelques pas, se pencha vers son interlocuteur et sa voix se fit sévère :

– Les guerriers comanches ont-ils fumé avec vous le calumet de paix et l'odeur de sa fumée a-t-elle pénétré vos narines ?

– Bien sûr.

– Dans ce cas, vous êtes obligés d'épouser leurs intérêts.

– Veux-tu insinuer que ce n'est pas ce que nous avons fait ?

Les deux hommes se regardaient droit dans les yeux. On eût dit qu'ils voulaient lire dans les pensées l'un de l'autre. Enfin Old Death répondit :

– Je vois que tu as enfin compris ce que je voulais dire. Si j'avais parlé, vous étiez perdus.

– *Uff !* s'écria le Peau-Rouge en saisissant son couteau.

Son fils tira en même temps son tomahawk de sa ceinture. Old Death répondit à ces gestes menaçants par un simple hochement de tête.

– Je suis persuadé, dit-il, que vous ne resterez pas longtemps avec les Comanches. Quand vous aurez rejoint ceux qui vous ont envoyés ici, dites-leur que nous sommes vos amis. Old Death aime tous les hommes rouges et ne leur demande pas à quelle tribu ils appartiennent.

La main de l'Indien crispée sur son couteau s'agita comme s'il se préparait à attaquer son adversaire.

– Enfin, pour qui nous prends-tu ? cria-t-il.

Le vieux saisit le bras de l'Indien, l'entraîna l'écart du groupe et lui dit à l'oreille, de telle sorte que je puisse l'entendre :

– Vous êtes des Apaches.

L'Indien eut un mouvement de recul. Il dégagea son bras de l'étreinte du vieux et fit mine de lancer son couteau.

– Chien, tu mens !

Old Death ne broncha pas. Il n'esquissa pas le moindre geste pour parer le coup, et se contenta de murmurer :

– Tu veux donc tuer l'ami de Winnetou ?

Est-ce ces paroles ou le regard fier de mon vieil ami qui produisirent cet effet ? Toujours est-il que l'Indien laissa retomber son bras. Il approcha sa bouche de l'oreille de Old Death :

– Chut !

Puis il se détourna d'un air indifférent.

Nous étions sur le point de quitter le groupe pour aller rejoindre les Comanches lorsqu'une agitation qui venait de s'emparer des guerriers nous incita à rester où nous étions. Apparemment, le conseil qu'ils avaient tenu était terminé. Le chef avait donné un ordre à ses hommes qui quittèrent aussitôt le feu pour venir encercler celui près duquel nous nous trouvions. Les blancs étaient cernés. Le « Castor-Blanc » s'avança d'un air digne au milieu du cercle et leva le bras pour faire signe qu'il voulait parler. Un silence profond tomba tout autour. Les blancs ne se doutaient pas de la gravité du moment. Ils s'étaient levés. Seuls les deux Topias restaient assis d'un air impassible, comme

si tout cela ne les concernait pas. William Ohlert n'avait pas non plus quitté sa place et il fixait le crayon qu'il tournait entre ses doigts.

Enfin, le chef commença son discours d'un ton grave et en scandant bien ses paroles :

– Les Visages-Pâles sont venus vers les Comanches en affirmant qu'ils étaient leurs amis. C'est pourquoi ils ont été accueillis et invités à fumer avec eux le calumet de paix. Mais voici que maintenant les Comanches apprennent qu'ils ont été trompés par les Visages-Pâles. Le « Castor-Blanc » a bien pesé tout ce qui plaide en leur faveur et tout ce qui parle contre eux et il a tenu conseil avec les plus sages de ses guerriers. Tous sont d'accord pour reconnaître que les Visages-Pâles ont abusé de notre amitié et qu'ils ne méritent plus notre protection. À partir de ce moment, notre alliance est rompue et l'hostilité prend la place de l'amitié.

Il s'arrêta de parler un moment. L'officier blanc saisit l'occasion pour lui demander :

– Qui donc est venu nous calomnier ici ? Ce sont sans doute ces quatre hommes accompagnés d'un nègre qui attirent sur nous un danger que nous n'avons pas mérité. Nous t'avons assuré et t'assurons encore que nous sommes les amis des Comanches.

– Qui t'a donné la permission de prendre la parole ? demanda le chef d'un air hautain. Quand le « Castor-Blanc » parle, vous n'avez qu'à attendre qu'il ait terminé. Les quatre Visages-Pâles sont de braves et honnêtes guerriers ; nous connaissions Old Death bien des hivers avant d'avoir vu ton visage. Je viens maintenant vers vous pour vous annoncer notre décision. Écoutez-la sans m'interrompre, car...

– N’avons-nous pas fumé ensemble le calumet de paix ? interrompit à nouveau l’officier. Si vous nous traitez en ennemi, alors...

– Tais-toi, chien maudit tonna le chef. Des mots injurieux se pressent dans ta bouche. Tu sembles oublier que vous êtes entourés de cinq cents guerriers prêts à punir votre insolence. Vous avez obtenu notre alliance et fumé avec nous le calumet de paix uniquement par imposture. Mais les guerriers comanches connaissent la volonté du Grand Esprit. Ils respectent ses lois ; ils savent que vous vous trouvez encore sous la protection du calumet et que nous avons le devoir de vous traiter en amis tant que vous ne rejetez pas cette protection. Rouge est le tuyau du calumet, rouge est la couleur de la lumière du jour et de la flamme qui allume le calumet ; tant qu’elle n’est pas éteinte règne la paix, mais, dès que le nouveau-jour commencera, notre alliance sera dissoute. Maintenant, vous êtes encore nos hôtes, mais demain vous serez devenus nos ennemis. Vous pouvez rester ici et dormir, personne ne vous fera de mal. Mais dès l’aube vous quitterez ces lieux ! Je vous accorde une avance, cinq minutes comme disent les blancs. Ensuite nous vous poursuivrons. Vous pourrez emporter tout ce qui vous appartient, mais, quand nous vous aurons tués, nous nous emparerons de vos biens. Les deux d’entre vous que Old Death veut avoir resteront ici et ne devront pas partir avec les autres. Ils seront les prisonniers de Old Death, qui en fera ce qu’il voudra. Telle est ma volonté. Le « Castor-Blanc », le chef des Comanches, a parlé.

Il s’éloigna.

– Comment ? s’écria Gibson. Je suis maintenant le prisonnier de ce vieux ? Je...

– Taisez-vous cria l’officier. Tel est l’ordre du chef et on ne peut rien y changer. Je connais bien les Peaux-Rouges. D’ailleurs, je suis convaincu que le piège se refermera sur ceux qui nous l’ont tendu. Le matin est encore loin et bien des choses

peuvent se passer d'ici là. Peut-être l'heure de la vengeance est-elle plus proche que l'on ne croit.

Ils se rassirent, tandis que les Comanches éteignaient leur feu et formaient un quadruple cercle autour des blancs. Old Death me fit sortir de ce cercle. Il avait l'intention d'aller faire une petite reconnaissance.

Lorsque nous fûmes seuls, je ne pus m'empêcher de lui demander :

– N'est-il pas de notre devoir d'avertir les Comanches de leur situation périlleuse ?

– Vous abordez là un point très délicat. Les Comanches sont des traîtres et des partisans de Maximilien. Ils se proposent d'attaquer les Apaches sans défense qui ne leur ont rien fait. Une pareille conduite mérite un châtiment selon la loi de Dieu comme selon celle des hommes. D'autre part, nous avons fumé avec eux le calumet de paix et nous ne pouvons agir en traîtres.

– Vous avez tout à fait raison, mais toute ma sympathie va vers Winnetou.

– La mienne également. Je lui veux du bien, à lui et aux Apaches. D'autre part, nous ne pouvons trahir les Comanches. Que faut-il faire ? Évidemment, si nous avions Gibson et Ohlert, le plus sage serait de nous en aller et de laisser les deux ennemis à leur sort.

– Oui, c'est ce qu'on pourra faire demain matin.

– Ce n'est pas certain. Il est possible que demain nous nous trouvions dans le territoire de chasse éternelle en compagnie de quelques Apaches et de quelques Comanches où nous pourrons chasser le castor, voire le buffle.

– Croyez-vous le danger si imminent ?

– Oui, et j'ai pour cela deux raisons. D'abord, les villages des Apaches ne sont pas éloignés d'ici et Winnetou ne laissera pas les Comanches approcher trop près. Ensuite, cet officier mexicain a une façon de parler qui me laisse à penser. Mais allons inspecter les lieux. Nous tâcherons de faire de notre mieux malgré l'obscurité et peut-être découvririons-nous quelque chose qui nous éclairera sur la situation. Suivez-moi lentement et sans bruit. Si je ne m'abuse, ce n'est pas la première fois que je me trouve dans cette vallée. J'espère m'y orienter facilement.

Nous nous trouvions dans une sorte de cuvette qu'on pouvait parcourir de long en large en cinq minutes. Elle avait une entrée par laquelle nous étions arrivés et une sortie tout aussi étroite. C'est par là que les éclaireurs étaient partis. Le campement des Comanches était installé juste au centre de la cuvette. Après en avoir fait le tour, nous retournâmes au camp.

– Ça va mal, grommela le vieux, je ne vois pas comment pouvoir sortir d'ici.

– Ne pourrions-nous pas amener le « Castor-Blanc » à quitter ce campement pour se transporter ailleurs ?

– J'essaierai de lui en parler. Mais, si je ne réussis pas à le convaincre, il nous faudra garder la neutralité en cas d'attaque. Nous sommes amis des Comanches, mais il faut éviter de tuer un Apache. Voilà justement le chef, venez avec moi.

« Castor-Blanc » était reconnaissable de loin aux plumes d'aigle qui surmontaient sa coiffure. Lorsque nous fûmes près de lui, il demanda :

– Mon frère blanc est-il persuadé maintenant que nous sommes en sécurité ?

– Non, répondit Old Death.

– Que reproche-t-il donc à cet endroit ?

– Il lui reproche d'être un piège idéal.

– Mon frère se trompe. Cet emplacement n'a rien d'un piège, il ressemble à ces constructions que les Visages-Pâles appellent des forts. Aucun ennemi ne peut pénétrer ici. Les fils des Comanches sont arrivés dans ces lieux en plein jour, ils ont tout exploré, ils ont même essayé de grimper sur les rochers, mais ils n'y ont pas réussi.

– C'est possible, mais je sais que Winnetou grimpe comme un chamois dans les montagnes.

– Winnetou n'est pas là. Les deux Topias me l'ont affirmé.

– Peut-être se trompent-ils ou tiennent-ils la nouvelle de quelqu'un qui n'est pas très bien renseigné.

– Ils me l'ont affirmé et je les crois, parce que ce sont des ennemis de Winnetou.

– Mais, s'il est vrai que Winnetou a été au Fort-Inge, il n'a pas eu le temps de venir ici, de rassembler ses guerriers et de traverser avec eux le Rio-Conchos. Que mon frère songe que le temps était court et l'espace immense.

Le chef hocha la tête d'un air pensif. Il semblait donner raison à Old Death, car il finit par dire :



– En effet, le temps était court pour parcourir cet espace ; nous interrogerons donc les Topias encore une fois.

Il alla vers le feu de camp et nous les suivîmes. Les blancs nous lançaient des regards hostiles. Les deux Lange et le nègre se tenaient non loin d'eux. William Ohlert était en train d'écrire quelque chose sur une feuille de papier, indifférent à tout ce qui se passait autour de lui. Les deux Topias ne levèrent la tête que lorsque le chef leur adressa la parole.

– Mes frères sont-ils absolument certains que...

Il s'arrêta de parler. Du haut des rochers, un strident cri d'oiseau venait de retentir, auquel répondit un cri de chouette. Le chef prêta l'oreille et Old Death en fit autant. Soudain Gibson ramassa une branche comme pour jouer et la jeta sur le feu, ce qui produisit une courte flambée. Il allait répéter son geste sous l'œil approbateur des blancs, quand Old Death fit un bond vers lui et lui arracha la branche de la main en s'écriant d'un air menaçant :

– Laissez ça, sir, ce n'est pas le moment. Quand une chouette hulule, on ne lui répond pas par des signaux convenus.

– Quels signaux ? Vous êtes fou !

– Oui ; je suis si fou que je logerai immédiatement une balle dans la tête de celui qui jettera encore une branche sur le feu. N'allez pas vous imaginer que Old Death soit votre dupe.

– Allons-nous tolérer cette insolence, señores ?

Gibson posait cette question aux autres blancs.

Old Death avait un revolver à chaque main. J'imitai son exemple. En un clin d'œil, les deux Lange et Sam se trouvèrent à nos côtés, également les armes à la main. Nous étions prêts à faire feu sur celui qui aurait tiré son arme. Par surcroît, le chef des Comanches donna l'ordre à ses guerriers de tendre leurs arcs.

Au bout d'une minute, les blancs étaient devenus la cible d'une douzaine d'hommes armés jusqu'aux dents.

– Eh bien avouez maintenant que vous êtes à notre merci, dit Old Death. Vous bénéficiez encore de la protection du calumet et vous conservez vos armes, mais, dès qu'on verra une main chercher son couteau, l'alliance sera rompue.

À nouveau, un hululement de chouette retentit très haut, comme venant du ciel. Gibson sembla vouloir ébaucher un geste, mais il n'osa pas l'achever. Le chef des Indiens continua son interrogatoire interrompu et se tourna à nouveau vers les Topias :

– Mes frères sont-ils sûrs que Winnetou se trouve en ce moment au delà du Rio-Conchos ?

– Absolument sûrs, répondit le plus vieux.

– Qu'ils réfléchissent bien avant de donner une réponse trop à la légère.

– Les Topias sont sûrs de ce qu'ils avancent. Ils étaient cachés dans le buisson quand Winnetou est passé avec son armée.

Ils donnèrent des réponses précises à toutes les questions du chef. Enfin, le « Castor-Blanc » déclara :

– Votre explication satisfait entièrement le chef des Comanches. Mes frères blancs peuvent me suivre.

Cette invitation s'adressait à Old Death et à moi, mais le vieux fit signe aux deux Lange et à Sam de se joindre à nous.

– Pourquoi mon frère appelle-t-il ses autres compagnons ? demanda le chef.

– Je crains d'avoir besoin d'eux bientôt. Nous préférons être ensemble devant le danger.

– Aucun danger ne nous menace.

– Tu es dans l’erreur. Le hululement ne t’a pas paru suspect ? Il provenait d’une bouche humaine.

– Le « Castor-Blanc » connaît la voix de tous les oiseaux et de tous les animaux, il sait distinguer les cris émis par les animaux de ceux poussés par les hommes. C’était une vraie chouette qui a hululé.

Au même moment, le hululement se fit à nouveau entendre ; cette fois, il semblait plus proche.

– C’est toujours le même oiseau, observa le Comanche parfaitement calme. Tes craintes sont superflues.

– Non ! te dis-je, les Apaches sont ici, au milieu de la vallée. N’entends-tu rien ?

De la sortie de la vallée, un cri perçant, à glacer le sang dans les veines, retentit. Aussitôt, de tous côtés, le cri de guerre des Apaches déchira le silence. Celui qui a entendu une fois ce concert ne peut jamais l’oublier. Les blancs autour du feu sautèrent sur leurs pieds.

– Ces chiens maudits sont ici, cria l’officier en nous désignant, Allez-y !

– Oui, allez-y, reprit Gibson, abattez-les sans pitié.

Nous nous trouvions dans l’obscurité, ce qui les empêchait de nous mettre en joue. Aussi préférèrent-ils ne pas tirer, mais se précipiter sur nous, l’arme la main. C’était une manœuvre visiblement convenue d’avance, car elle ne pouvait avoir été improvisée. Nous étions éloignés d’eux d’une trentaine de pas. Cette distance suffit pour donner à Old Death le temps de dire :

– Eh bien ! n’avais-je pas raison ? Épaulez vite, nous les recevrons comme il convient.

Six fusils se braquèrent sur nos assaillants, car le chef des Comanches avait fait comme nous. Les balles partirent. Je n’eus

pas le temps de compter ceux qui s'écroulèrent. Les Comanches aussi avaient bondi et avaient déclenché une grêle de flèches. Tout ce que le vis, c'est que Gibson, malgré l'ordre qu'il avait lancé, n'avait pas pris part à l'attaque : il se tenait près du feu et secouait le bras du jeune Ohlert. Ce spectacle passa devant mes yeux l'espace d'une seconde. Je ne pus rien voir de plus, car les cris de guerre étaient déjà tout proches et, l'instant d'après, les Apaches foncèrent sur les Comanches.

Comme la lumière du feu n'éclairait qu'imparfaitement la vallée, les Apaches ne pouvaient se rendre compte du nombre de leurs ennemis. Ces derniers se tenaient toujours en cercle, mais une brèche avait été ouverte par la ruée des Apaches. Des balles crépitaient, des lances s'agitaient, des flèches volaient, des couteaux étincelaient. Tout cela au milieu du vacarme diabolique du choc de deux armées. Un des Apaches avait rompu le premier les rangs des Comanches, un revolver à la main gauche, un tomahawk levé à la main droite. Alors que, les unes après les autres, les balles de son revolver abattaient les Comanches, le tomahawk, avec la rapidité d'un éclair, fendait les têtes. Aucun ornement ne couronnait sa tête et son visage n'était pas peint. Ce visage, nous pouvions le distinguer très nettement. Mais, même sans cela, nous aurions reconnu l'homme à sa manière de combattre et à son revolver. Le « Castor-flanc » l'avait déjà reconnu lui aussi.

– C'est Winnetou ! cria-t-il. Enfin, je le tiens ! Je me charge de lui.

D'un bond, il se jeta dans la mêlée. Les rangs se refermèrent si étroitement derrière lui que nous le perdîmes aussitôt de vue.

– Que faire ? demandai-je à Old Death. Les Apaches sont en minorité et s'ils ne se retirent pas à temps, ils sont perdus. Il faut les avertir. Je vais trouver Winnetou.

Je fis un pas en avant, mais le vieux me saisit par le bras et me retint énergiquement.

– Allons, pas de bêtises. N'oubliez pas que nous avons fumé le calumet de paix avec les Comanches. D'ailleurs, Winnetou n'a pas besoin de vos conseils. Il sait très bien ce qu'il a à faire.

Mais, au même moment, j'entendis la voix de mon ami rouge.

– Nous sommes trahis ! criait-il. En arrière, vivement !

Pendant ce combat bref, mais acharné, le feu était complètement tombé, mais il éclairait encore suffisamment la vallée pour nous permettre de suivre la retraite des Apaches. Les Comanches voulurent les poursuivre, mais ils en furent empêchés par les balles que les Apaches tiraient derrière eux. Le « Castor-Blanc » donna l'ordre d'attiser le feu, puis vint vers nous :

– Ils nous ont échappé, cette fois, mais demain, à la première heure, nous les atteindrons et les exterminerons jusqu'au dernier.

– Crois-tu y réussir réellement ?

– Bien sûr. Et si mon frère ne pense pas comme moi, il est dans l'erreur.

– N'as-tu pas dit tout à l'heure quand je t'avertissais que je me trompais ? Je disais que cette vallée était un piège ; qui sait si tu pourras en sortir ?

– Attendons le jour, nous viendrons vite à bout des ennemis qui sont encore en vie. Maintenant l'obscurité les protège.

– Où sont donc les dix guerriers comanches qui étaient postés à l'entrée de la vallée ? Y sont-ils toujours ?

– Non. Le combat les a attirés jusqu'ici.

– Dans ce cas, je les renverrai aussitôt à leur poste pour qu'au moins une issue soit sauvegardée.

– Mon frère blanc a tort de se faire des soucis. Les Apaches sont partis de l'autre côté, ils ne peuvent parvenir à l'entrée.

– Cependant je t'engage à ne pas négliger cette précaution. Ces dix hommes ne te servent à rien ici et là-bas leur présence peut s'avérer utile.

Le chef des Comanches suivit ce conseil, plus par respect pour Old Death que par conviction quant à la nécessité de cette mesure. Les événements devaient pourtant ne pas tarder à donner raison à mon ami. Dès que les dix hommes eurent occupé leurs postes, deux coups de feu retentirent à l'entrée de la vallée, auxquels répondit un tumulte sauvage. Quelques minutes plus tard, deux sentinelles revinrent pour annoncer qu'elles avaient été reçues par des coups de feu et des flèches et qu'elles étaient les seules à avoir échappé à la mort.

– Eh bien ! me suis-je trompé ? demanda Old Death. Le piège est fermé par devant et par derrière et nous voici emprisonnés.

Le « Castor-Blanc » évita de répondre. Il se contenta de gémir d'un air embarrassé :

– *Uff ! uff !* Qu'allons-nous faire ?

– Ne gaspille pas les forces de tes hommes. Poste une trentaine de gardes à chacune des issues ; quant aux autres, laisse-les se reposer afin qu'au matin ils soient prêts à combattre avec une nouvelle énergie. C'est le plus sage que tu puisses faire.

Cette fois, le chef se rendit au raisonnement de mon compagnon. Nous comptâmes les morts et les blessés. Je ne trouvai nulle part trace de Gibson ni de William Ohlert. Ils s'étaient enfuis derrière les Apaches en même temps que les autres blancs.

– Maintenant, nous allons tenir un conseil de guerre, dit le chef rouge. Les guerriers comanches n'ont pas l'intention d'attendre que ces chiens d'Apaches viennent les cerner ici en masse. Nous nous glisserons cette nuit même hors de la vallée.

Et il prit place avec ses hommes de confiance autour du feu. Old Death fut invité à participer au conseil. Quant à moi, je restai, avec les deux Lange et le nègre, un peu à l'écart du feu, de sorte qu'il me fut impossible d'entendre les conciliabules. Toutefois, de la gesticulation de Old Death je pus déduire qu'il n'était pas d'accord avec les Indiens. Il semblait défendre énergiquement sa thèse, mais sans succès. Enfin, il sauta sur ses pieds d'un air furieux et je l'entendis crier :

– Puisque vous y tenez, allez au-devant de votre perte. Je vous ai prévenus à plusieurs reprises, mais vous n'avez pas voulu m'écouter. Chaque fois, les événements m'ont donné raison, et il en sera encore ainsi. Vous ferez ce que vous voudrez. Mais, quant à moi et à mes compagnons, nous resterons ici.

– Serais-tu trop lâche pour combattre avec nous ? demanda un des guerriers.

Old Death ébaucha un geste violent, sans doute pour riposter à l'insulte, mais il se ravisa et, en maîtrisant sa colère :

– Mon frère devrait prouver son propre courage avant de douter du mien. Je m'appelle Old Death et ça suffit.

Il s'approcha de nous et s'assit tandis que les Peaux-Rouges parlementaient encore quelques instants. Enfin, ils semblèrent avoir pris une décision et quittèrent leur place. À ce moment, une voix sonore se fit entendre au delà du feu de camp où étaient groupés les Comanches.

– Que le « Castor-Blanc » tourne son regard par ici, mon fusil s'impatiente.

Tous les yeux se portèrent du côté d'où venaient ces paroles. Winnetou était là, tout droit, l'arme en joue. Les deux canons de son fusil se déchargèrent coup sur coup. Le « Castor-Blanc » s'écroula en même temps qu'un de ses guerriers.

– Ainsi périssent tous les menteurs et tous les traîtres ! clama Winnetou.

Puis il disparut.

Tout cela s'était passé si vite que les Comanches n'avaient pas eu le temps de réagir. Ce n'est qu'une fois remis de leur stupéfaction qu'ils se ruèrent dans la direction prise par le jeune Apache. Nous fûmes les seuls à ne pas bouger de nos places. Old Death s'approcha des deux chefs. Ils étaient morts.

– Quelle audace ! s'écria Lange. Ce Winnetou est le diable en personne.

À peine avait-il prononcé ces mots qu'un tapage infernal remplit l'obscurité.

– Tenez, poursuivit Old Death, il ne s'est pas contenté de punir les deux traîtres, mais il a attiré les Comanches pour les livrer à ses guerriers. Les poteaux de torture des Apaches ne chômeront pas.

La détonation sourde du revolver se fit entendre trois, cinq, huit fois de suite.

Le vieux chasseur de l'Ouest était familiarisé avec des scènes de ce genre. Il avait l'air d'un spectateur qui assiste à une pièce dont il connaît le dénouement. Les Comanches qui n'avaient pu mettre la main sur Winnetou revinrent chargés de blessés.

– À leur place, j'éteindrais les feux et je me tiendrais tranquille au lieu de faire ce tapage de tous les diables, dit Old Death. C'est leur propre chant funèbre qu'ils sont en train de faire entendre.

– Au fait, quelle était la décision du conseil de guerre ? demanda Lange.

– De se diriger aussitôt vers l'ouest.

– Quelle imprudence ! C'est aller au-devant des Apaches et se jeter délibérément dans la gueule du loup.

– Ils croient les Apaches en minorité et, d'autre part, ils savent que le fils du « Castor-Blanc » va d'un moment à l'autre leur apporter du renfort en doublant leurs forces. Maintenant ils ne songeront qu'à venger la mort de leur chef. Ils n'attendaient que le lever du jour pour reprendre le chemin par lequel nous sommes venus. D'ailleurs, leurs projets nous importent peu. Mais écoutez donc, qu'est-ce que cela peut bien être ?

Les Comanches continuaient à pousser des hurlements, de sorte qu'on ne pouvait guère distinguer le bruit qui avait attiré l'attention de Old Death.

– Quels imbéciles ! s'écria Old Death. Winnetou est capable de mettre à profit leur vacarme. J'ai l'impression qu'il est en train d'abattre des arbres pour boucher l'entrée de la gorge, car il m'a semblé entendre le craquement d'un arbre. Je parie qu'aucun des Comanches n'échappera à son juste courroux.

Enfin les cris et les gémissements des guerriers se calmèrent et le nouveau chef donna des ordres.

– Je crois qu'ils veulent partir tout de suite, dit Old Death. N'oublions pas nos chevaux. Monsieur Lange, ne voudriez-vous pas aller les chercher avec votre fils et Sam ? Nous resterions ici, car le nouveau chef voudra certainement nous parler.

Il avait deviné juste. Le successeur du « Castor-Blanc » s'avança vers nous à pas lents et nous dit :

– Les Visages-Pâles restent tranquillement ici, alors que les Comanches montent leurs chevaux. Comment dois-je com-

prendre cette attitude ? J'espère qu'ils nous accompagneront et se mettront même à notre tête.

Old Death se dressa sur ses pieds, alla vers le Comanche et d'un air moqueur :

– Mon frère est très rusé, il veut que les Visages-Pâles marchent les premiers pour frayer le passage aux guerriers rouges. Nous sommes les amis des Comanches, mais nous ne sommes pas tenus d'écouter les ordres de leur chef. Nous nous sommes rencontrés par hasard, et nous ne nous sommes jamais engagés à participer à leurs campagnes guerrières. Si nous secourons volontiers nos amis dans une bataille qui nous paraît juste et sensée, nous ne pouvons les suivre dans une expédition qui nous semble vouée à l'échec.

– Ainsi, les chefs blancs ne veulent pas nous suivre ? Je les croyais pourtant courageux.

– Nous le sommes, en effet, mais nous sommes aussi prudents. Après tout, nous sommes les hôtes des Comanches. Quelle est cette nouvelle mode de placer ses hôtes en première ligne et de les exposer ainsi à une mort certaine ? Je sais que mon frère est un guerrier valeureux et je suis persuadé qu'il prendra lui-même la tête de son armée, place qui lui revient naturellement.

Un embarras évident envahit le chef. Il voyait qu'il n'était pas facile de nous duper et son embarras se muait peu à peu en colère. Son ton se fit plus rogue.

– Et que feront les Visages-Pâles une fois les Comanches partis ? Ils se joindront peut-être aux Apaches ?

– Comment serait-ce possible puisque nos frères se proposent d'exterminer leurs ennemis ? Il ne restera plus personne à qui nous joindre.

– Il en viendra certainement d'autres. En tout cas, nous ne tolérerons pas que les Visages-Pâles restent ici. Il faut qu'ils nous suivent.

– Je viens de déclarer cependant que nous avons l'intention de rester.

– Si les blancs refusent de nous accompagner, nous serons obligés de les considérer comme nos ennemis.

– Et si les guerriers rouges nous considèrent comme des ennemis, nous serons obligés d'en faire autant pour eux.

– Vous n'aurez pas vos chevaux.

– Nous les aurons, car nous les avons déjà envoyé chercher.

Nos compagnons arrivaient justement avec nos montures. Le chef fronça les sourcils d'un air sombre.

– Ainsi nos amis blancs ont déjà pris leurs précautions ? Je vois décidément qu'ils nous sont hostiles et je vais les faire arrêter par mes guerriers.

Le vieux éclata de rire.

– Le chef des Comanches se trompe et nous juge mal. J'ai déclaré tout à l'heure au « Castor-Blanc » qu'il était préférable de rester ici. Je n'ai donc fait aucun mystère de mes intentions et nous ne saurions être, à cause de cela, accusés d'hostilité. Vous n'avez aucune raison de nous arrêter.

– Cependant je serai contraint de le faire si les blancs n'acceptent pas immédiatement de se placer à la tête de notre armée.

Le regard de Old Death scrutait les alentours. J'aperçus sur son visage la grimace caractéristique qu'il faisait chaque fois qu'il avait l'intention de jouer un bon tour à quelqu'un. Nous

nous trouvions tous les trois près du feu. À quelques pas de là, les Lange s'étaient arrêtés avec les chevaux. Aucun Comanche ne se trouvait à proximité ; ils étaient tous occupés aux préparatifs de départ. Soudain Old Death nous dit en français, pour ne pas être compris du Comanche :

– Quand je l'aurai assommé, sautez en vitesse sur vos selles. Nous irons droit à l'entrée de la gorge, puisque les Comanches sont tassés de l'autre côté.

– Mon frère a tort de parler dans une langue étrangère. Je voudrais savoir ce qu'il a dit à ses compagnons.

– Le chef des Comanches ne tardera pas à l'apprendre. À plusieurs reprises vous avez négligé mes conseils et vous le payez cher maintenant. Vous allez au-devant d'une mort certaine et vous voulez nous forcer à partager le même sort. Il paraît que vous ne connaissez pas Old Death. Je te répète que je n'ai pas peur de toi ni de tes Comanches. Tu prétends nous faire prisonniers. Ne vois-tu donc pas que tu es à notre merci ? Regarde cette arme, un déclic, et c'en est fait de toi.

Il braqua son revolver sur l'Indien. Celui-ci fit mine de saisir son couteau, mais l'arme de Old Death était déjà appuyée, contre sa poitrine.

– Pas un geste ! tonna le vieux.

Le guerrier laissa retomber son bras.

– Vois-tu, moi, je ne plaisante pas. Tu viens me trouver en ennemi, j'ai donc le droit de te menacer si tu ne m'obéis pas.

Les traits de l'Indien se contractèrent sous la couche de peinture. Il chercha du regard autour de lui.

– Ce n'est pas la peine d'attendre du secours de tes hommes ; ils ne m'empêcheraient pas de t'abattre ; armés comme nous le sommes, nous les aurons fusillés avant qu'ils puissent tendre leurs arcs. Tu tiens donc à les exposer à la

mort ? Tu es libre de le faire, mais sache que nous n'avons pas d'ordre à recevoir de toi.

L'Indien réfléchit une longue minute, puis :

– Retire ton arme, dit-il, et nous resterons amis.

– Voilà des paroles raisonnables. Mais, avant de détourner de ta poitrine le canon du revolver, je veux avoir la certitude que ton amitié est sincère.

– Si tu ne crois pas mes paroles ; je ne vois pas quelle autre garantie je pourrais te donner.

– Mais moi je le vois très bien ; tu me donneras ton calumet de paix...

– *Uff !* s'écria l'Indien suffoqué ; je ne me sépare jamais de mon calumet.

– Le calumet seul ne me suffit pas. Je veux encore ton sachet à remèdes.

– *Uff ! uff ! uff !* c'est impossible !

– Je ne te demande pas de me les donner pour toujours, je te les rendrai quand nous prendrons congé l'un de l'autre amicalement.

– Pour rien au monde aucun guerrier ne se sépare de son sachet à remèdes.

– Et pourtant je te prie instamment de le faire. Je connais vos usages. Si j'ai entre les mains ton calumet et ton sachet à remèdes, le moindre acte d'hostilité à notre égard te transporterait dans le territoire de chasse éternelle.

– Je ne te les donnerai pas.

– Ainsi nous sommes fixés. Je vais t'envoyer une balle dans le corps et je prendrai ton scalpe, de sorte qu'après ta mort tu

deviendras mon chien et mon esclave. Je vais lever la main à trois reprises. La troisième fois, je tirerai si tu n'as pas changé d'avis.

Il leva la main gauche une fois, deux fois, sa main droite étreignant toujours le revolver appliqué contre la poitrine de l'Indien. Il ébauchait déjà le troisième geste quand le Peau-Rouge s'écria :

– Attends ! Mais mon frère jure de me les rendre ?

– Je te le jure.

– Alors je vais te les donner.

Il levait déjà la main comme pour détacher son sachet à remèdes et son calumet, tous deux suspendus à son cou, quand Old Death l'en empêcha :

– Halte ! cria-t-il. À bas les mains ou je tire ! Je n'ai pas confiance en toi avant d'être en possession de ces objets sacrés. Mon compagnon les détachera de ton collier et me les donnera.

Le Comanche laissa à nouveau retomber son bras. J'exécutai l'ordre de Old Death qui tenait toujours son revolver contre la poitrine de l'Indien.

– Voilà, dit-il alors, nous sommes à nouveau ami et mon frère peut faire ce que bon lui semble. Nous resterons ici pour attendre le résultat de la bataille.

La colère du chef était à son comble. Il chercha machinalement son couteau, mais n'osa pas s'en saisir. Toutefois, il ne put s'empêcher de laisser libre cours à son dépit.

– Les Visages-Pâles sont sûrs maintenant que rien de mauvais ne pourra leur arriver, mais, dès que j'aurai repris mon calumet et mon sachet à remèdes, je ne connaîtrai pas de répit avant de les voir au poteau de torture.

Il se retourna et s'éloigna précipitamment.

– Nous sommes maintenant en complète sécurité. Toutefois, il ne faut pas négliger les mesures de prudence. Au lieu de rester ici près du feu, nous allons nous retirer au fond de la gorge, où nous attendrons tranquillement les événements. Venez, messieurs, et n'oublions pas nos chevaux.

Nous prîmes nos chevaux par la bride et allâmes les attacher dans un coin du vallon, après quoi nous nous couchâmes sous les arbres. Un profond silence régnait tout autour de nous.

– Attendons un peu, dit le vieux. La danse ne va pas tarder à commencer. Les Comanches vont tout à coup faire un vacarme de tous les diables, mais ils n'en auront pas pour longtemps. Tenez, ça commence.

En effet, un bruit assourdissant éclata, comme si un troupeau de fauves s'était soudain abattu sur les lieux.

– Écoutez ! Entendez-vous les Apaches ? Je parie que non. Ils sont trop rusés et fis font leur travail en silence.

Le cri de guerre des Comanches se répercuta avec une puissance extraordinaire contre les murs de roc qui encerclaient le vallon. Puis deux coups de feu se firent entendre, que l'écho répéta longtemps.

– C'est le fusil de Winnetou, dit Old Death. Les Comanches ne pourront pas tenir longtemps.

Pendant deux minutes environ, nous entendîmes le cri des Comanches et les détonations répétées du fusil de Winnetou. Enfin un « iwiwiwiwiwiwiwiwi » perçant parvint à nos oreilles.

– Les Apaches triomphent des Comanches ! s'écria Sam au comble de la joie.

Il ne se trompait pas. À peine ce cri de triomphe avait-il retenti qu'un silence profond tombait de nouveau et, en même temps, nous aperçûmes quelques cavaliers galoper vers le feu. Ils furent bientôt suivis de nombreux autres. C'étaient les Comanches qui n'avaient pas réussi à briser le barrage.

Au bout d'une demi-heure, quelques guerriers se dirigèrent du côté où nous nous tenions en groupe.

– C'est nous qu'ils cherchent, dit Old Death. Ils ont compris leur sottise et, malgré leur orgueil, ils viennent nous demander conseil.

Ils s'approchèrent, en effet, de nous et leur chef s'adressa à Old Death :

– Les guerriers comanches vont tenir un grand conseil et ils prient les Visages-Pâles d'y participer afin de donner leur avis.

– C'est tout à fait inutile, répondit Old Death, car vous n'attachez point de prix à mes conseils. Désormais, je préfère garder mes réflexions pour moi-même.

– Mon frère blanc peut être sûr que son expérience nous est précieuse.

– À la bonne heure ! Cette petite rencontre avec les Apaches vous a fait comprendre que Old Death est plus intelligent que cinq cents Comanches réunis. Mais je n'ai aucune intention d'entrer en discussion avec vous. Je dirai ce que je pense de la situation et vous ferez ce que bon vous semblera.

– Eh bien ! je t'écoute.

– Les Apaches n'occupent pas seulement les deux issues du vallon, mais ils sont même à l'intérieur. Il vous sera absolument impossible de vous en débarrasser.

– Pourtant, nous sommes bien plus nombreux qu'eux.

– Combien de guerriers avez-vous perdus dans cette bataille ?

– Le Grand Esprit a appelé à lui un grand nombre d'entre nous, plus de dix fois dix. Beaucoup de chevaux ont également péri.

– Vous ferez bien de ne plus rien entreprendre cette nuit, car vous risquez de ne pas obtenir un meilleur résultat. D'autre part, demain matin, le reste de l'armée de Winnetou arrivera et il y aura sur les lieux plus d'Apaches que de Comanches. Ce serait votre fin.

– Est-ce vraiment la pensée de notre frère ? Nous sommes prêts à suivre son conseil, s'il daigne nous en donner un.

– Tu comprends maintenant que j'avais raison en disant que cette vallée était un piège. Je ne vois que deux façons de vous en tirer, mais je ne puis en garantir le succès. La première consisterait à grimper à l'assaut des roches, mais, pour ce faire, il faut attendre le matin, et, quand vous serez arrivés en haut, les Apaches pourront vous voir et vous attaquer. Ils auront le dessus, car vous serez privés de vos chevaux. Il ne reste donc que le deuxième moyen : entamer des négociations avec les Apaches.

– Ça, jamais ! s'écria le chef. Les Apaches veulent notre mort.

– À vrai dire, vous leur avez fourni des raisons de vengeance. Vous pillez leurs villages et vous assassinez leurs émissaires. Tu dois admettre toi-même que vous avez attiré leur colère.

Ce raisonnement était si logique que le chef ne trouva rien à répondre.

– *Uff !* s'écria-t-il enfin. C'est ainsi que tu me parles, à moi, chef des Comanches ?

– Tu pourrais être le Grand Esprit en personne que je ne t'en dirais pas moins la même chose. C'est une honte d'avoir provoqué les Apaches qui étaient en paix avec votre tribu. Pourquoi avez-vous entrepris maintenant cette campagne contre eux ? N'est-ce pas pour piller, assassiner ? Réponds !

Après un bref silence, l'Indien dit d'une voix maussade :

– C'est tout ce que notre frère trouve à nous dire ? Il ne sait que défendre les Apaches et nous accuser. Il est donc l'ami de nos adversaires ?

– Je suis l'ami de tous les hommes rouges qui ne me témoignent pas d'hostilité. Les Apaches ne m'ont fait aucun tort, pourquoi serais-je leur ennemi ? Par contre, vous, vous vous êtes montrés hostiles à notre égard. Vous avez voulu nous faire prisonniers. Réfléchis un peu et dis-moi qui de vous deux mérite davantage notre amitié ? C'est tout ce que j'avais à vous dire.

– C'est bien, répondit le Comanche, mais sache que, malgré la protection du calumet, nous te considérons d'ores et déjà comme notre ennemi : D'ailleurs, il faudra que tu me rendes mon calumet et mon sachet à remèdes avant que nous quittions ces lieux. Et, à partir de ce moment-là, gare à toi.

– Si j'ai bien compris, tu menaces Old Death ? C'est bien. Nous n'avons plus rien à nous dire et tu peux t'en aller.

– *Uff !* s'écria le chef d'une voix sauvage.

Puis il tourna les talons et d'un pas posé se dirigea vers le feu.

– Ces Peaux-Rouges n'ont pas le moindre grain de bon sens dans le crâne, grogna Old Death. Leur seule planche de salut serait d'entamer des négociations, mais ils préfèrent se fier à leur avantage numérique. Étant donnée la situation, Winnetou à lui tout seul vaut cent guerriers. Cela peut vous paraître exagéré, à vous qui êtes novice dans l'Ouest et qui ne savez pas encore ce

qu'un homme habile peut réaliser dans des circonstances favorables. Si vous connaissiez seulement les exploits que ce jeune Apache a accomplis avec son ami blanc Old Shatterhand ! Ne vous en ai-je jamais parlé ?

C'était la première fois qu'il me nommait.

– Non, répondis-je. Qui est ce Old Shatterhand ?

– C'est un jeune homme comme vous, mais d'une autre trempe ! D'un coup de poing il abat n'importe quel adversaire et viendrait à bout du diable en personne.

Au même instant, un bruit se fit entendre derrière nous et une voix murmura :

– *Uff !* Old Death ici ? Quelle surprise !

Le vieux tourna la tête et tira son couteau :

– Qui est là ? Qui ose nous écouter ?

– Mon vieux frère blanc peut remettre son couteau à sa ceinture ; j'espère qu'il ne voudrait pas blesser Winnetou.

– Winnetou ? Sapristi ! En effet, seul Winnetou est capable de se glisser près de Old Death sans éveiller son attention.

L'Apache se trouvait déjà à deux pas de nous, sans montrer qu'il me connaissait.

– Le chef des Apaches ne se doutait aucunement que Old Death était ici, sans quoi il serait venu beaucoup plus tôt pour lui parler.

– Mais ne vois-tu pas que tu t'exposes à un danger mortel ? Tu as dû passer devant les sentinelles et il te faudra t'en retourner par le même chemin.

– Mais non, les Visages-Pâles sont des amis et je peux me confier à eux. Ce vallon se trouve dans le domaine des Apaches

et Winnetou en a fait un piège pour les ennemis qui voudraient nous attaquer. Ces montagnes de roc ne sont pas aussi inaccessibles qu'elles le semblent à première vue. Les Apaches ont pratiqué un étroit sentier qui en fait le tour. Avec l'aide d'un lasso, on peut facilement descendre dans la gorge et remonter sur le plateau. Les Comanches ont été attirés dans ce piège par mes messagers. Les Apaches leur montreront comment ils savent punir la trahison. C'est une leçon qu'ils leur donneront une fois pour toutes. Mais nos amis blancs doivent nous rejoindre avant l'heure du châtiment.

– Tu veux que nous te suivions immédiatement ?

– Oui. Dans trois heures, six cents guerriers apaches arriveront ici. Nombre d'entre eux seront armés de fusils. Leurs balles siffleront sur le vallon et votre vie serait en danger.

– Mais comment imagines-tu que nous pourrons fuir ?

– Est-ce bien Old Death qui me pose cette question ?

– Hum… Oui. Nous allons monter à cheval et j'irai jusqu'au feu pour rendre au chef ses reliques. Ensuite nous passerons en trombe devant les sentinelles, les renversant s'il le faut. Mais comment franchirons-nous les barricades ?

– Rien de plus facile. Vous attendrez dix minutes après mon départ avant de vous mettre en route. Je me trouverai à la sortie du vallon pour vous recevoir.

Ceci dit, il s'éloigna.

– Eh bien ! qu'en dites-vous ? demanda Old Death.

– C'est un homme extraordinaire, fit Lange.

– Je pense bien. Si c'était un blanc, un soldat, ce serait un chef d'armée célèbre. Gare aux blancs qui oseraient exciter sa colère ! Mais Winnetou aime la paix et il sait que, malgré tous ses efforts, la race des Peaux-Rouges est condamnée à

s'éteindre. Il cache au fond de son cœur la douleur que lui cause cette conviction... Allons, nous n'avons qu'à attendre dix minutes.

Le silence continuait à régner dans la vallée. Les Comanches n'avaient pas fini de tenir conseil. Au bout de dix minutes, Old Death se leva et monta à cheval.

– Faites comme moi, nous dit-il.

Lentement, nous nous dirigeâmes vers le bivouac. Le cercle des Comanches s'ouvrit et nous pûmes pénétrer à l'intérieur. Si leurs visages n'avaient pas été couverts de peinture, nous aurions sans doute pu y lire une expression d'étonnement.

– Que viens-tu faire ici ? demanda le chef en se redressant. Pourquoi êtes-vous à cheval ? Notre conseil n'est pas encore terminé. Descendez de vos selles. Vous êtes nos ennemis et nous ne pouvons tolérer de vous voir devant nous à cheval. Viens-tu m'apporter mon calumet ?

– Ce serait trop imprudent de ma part. N'as-tu pas dit tout à l'heure que, dès que je t'aurais restitué ton bien, tu n'aurais plus d'égards pour nous ?

– C'est exact. Je l'ai dit et je tiendrai parole. La colère des Comanches vous écrasera.

– Je crains si peu ta colère que je renonce sur-le-champ à notre pacte. Voici ton bien ! Et maintenant, faites ce que vous voulez.

Il arracha les deux objets qu'il portait à son cou et les lança à la figure du chef. En même temps, il éperonna son cheval qui bondit en faisant une brèche dans les rangs des Comanches. Sam, qui se trouvait derrière lui, en fit autant et renversa le chef avec son cheval. Nous le suivîmes rapidement en jetant à terre une quinzaine de Comanches sur notre passage. Les sentinelles qui essayaient de nous barrer la route connurent le même sort.

Nous nous élançâmes vers la sortie, accompagnés par les cris de rage de nos anciens alliés.

– *Uff !* fit une voix près de nous. Arrêtez ! Winnetou est là.

Nous fîmes stopper nos chevaux. Nous nous trouvions en face d'un groupe d'Apaches. Ils prirent nos chevaux par la bride et nous sautâmes à terre. Winnetou nous conduisit à un endroit d'où nous pûmes sortir avec nos chevaux en évitant les barricades.

Nous ne tardâmes pas à apercevoir un feu bas près duquel deux Peaux-Rouges s'affairaient autour d'une broche improvisée. Ils s'éloignèrent respectueusement à notre vue. Les autres Apaches, après avoir attaché nos montures, se retirèrent également. À quelque distance de là, se trouvait tout un troupeau de chevaux surveillé par des gardiens. L'ordre qui régnait dans les rangs des Apaches était tout militaire.

Winnetou me lança un regard interrogateur dont je compris facilement le sens. Il voulait savoir si je tenais toujours à conserver l'anonymat. Je lui tendis mes deux mains devant le feu et lui dis :

– Mon frère Winnetou voit que je n'ai pas besoin d'aller jusqu'au Rio-Pecos pour le rencontrer. Mon cœur se réjouit de le revoir si tôt.

Nous nous enlaçâmes. Old Death assistait stupéfait à cette scène, sans y rien comprendre.

– Qu'est-ce que cela veut dire ? Vous vous connaissez donc ?

– Oui, c'est mon frère blanc Old Shatterhand, répondit l'Apache.

– Old-Shat-ter-hand ! s'écria le vieux, que son ébahissement rendait comique.

Et, comme je confirmais en souriant les paroles de Winnetou, il poursuivit, cette fois nettement furieux :

– Vous m'avez honteusement trompé ! Vous vous êtes payé la tête de Old Death, Old Shatterhand ! Et ça s'est laissé insulter comme le premier greenhorn venu !

Nous le laissâmes à ses émotions, car Winnetou avait beaucoup de choses à me dire.

– Mon frère sait déjà que je me suis rendu au Fort Linge. Là j'ai appris...

– Je sais aussi le reste, l'interrompis-je. Quand nous aurons un peu plus de temps, je te raconterai comment nous avons été mis au courant. Pour le moment, il faut que je sache au plus vite où se trouvent les dix Visages-Pâles qui accompagnaient les Comanches et qui sont passés dans votre camp en même temps que vos deux espions qui se disaient des Topias.

– Ils sont partis.

– Partis ? Où donc ?

– À Chihuahua, rejoindre Suarez.

– C'est désastreux ! Les deux hommes que je poursuis se trouvaient parmi eux.

– *Uff ! uff !* Si seulement je m'en étais douté ! Mais les Visages-Pâles m'ont déclaré qu'ils n'avaient pas un moment à perdre. J'ai commis une grave erreur sans le vouloir. Mais je ferai tout pour la réparer. Je peux t'assurer que Gibson ne tardera pas à tomber entre tes mains. La mission qui m'avait conduit à Matagorda est déjà remplie. Dès que j'aurai châtié les Comanches, je serai libre et je continuerai la route avec vous. Je vous ferai donner les meilleures montures et, sauf imprévu, demain à midi nous aurons rattrapé les blancs.

Soudain un Apache accourut, venant du vallon, et annonça :

– Les chiens comanches ont éteint leur feu et quitté leur bivouac. Ils se préparent à l'attaque.

– Ils essuieront un nouvel échec, dit Winnetou. Si mes frères blancs veulent m'accompagner, je leur indiquerai un endroit d'où ils pourront tout entendre.

Naturellement, nous nous levâmes aussitôt et Winnetou nous conduisit par le même passage que nous avions suivi pour venir jusqu'à la barricade. Il tendit à Old Death un lasso qui tombait le long d'un rocher.

– Hissez-vous à la hauteur de deux hommes. Là vous trouverez des buissons qui dissimulent le sentier dont je vous parlais tout à l'heure. Je ne puis vous accompagner, car il me faut rejoindre mes guerriers.

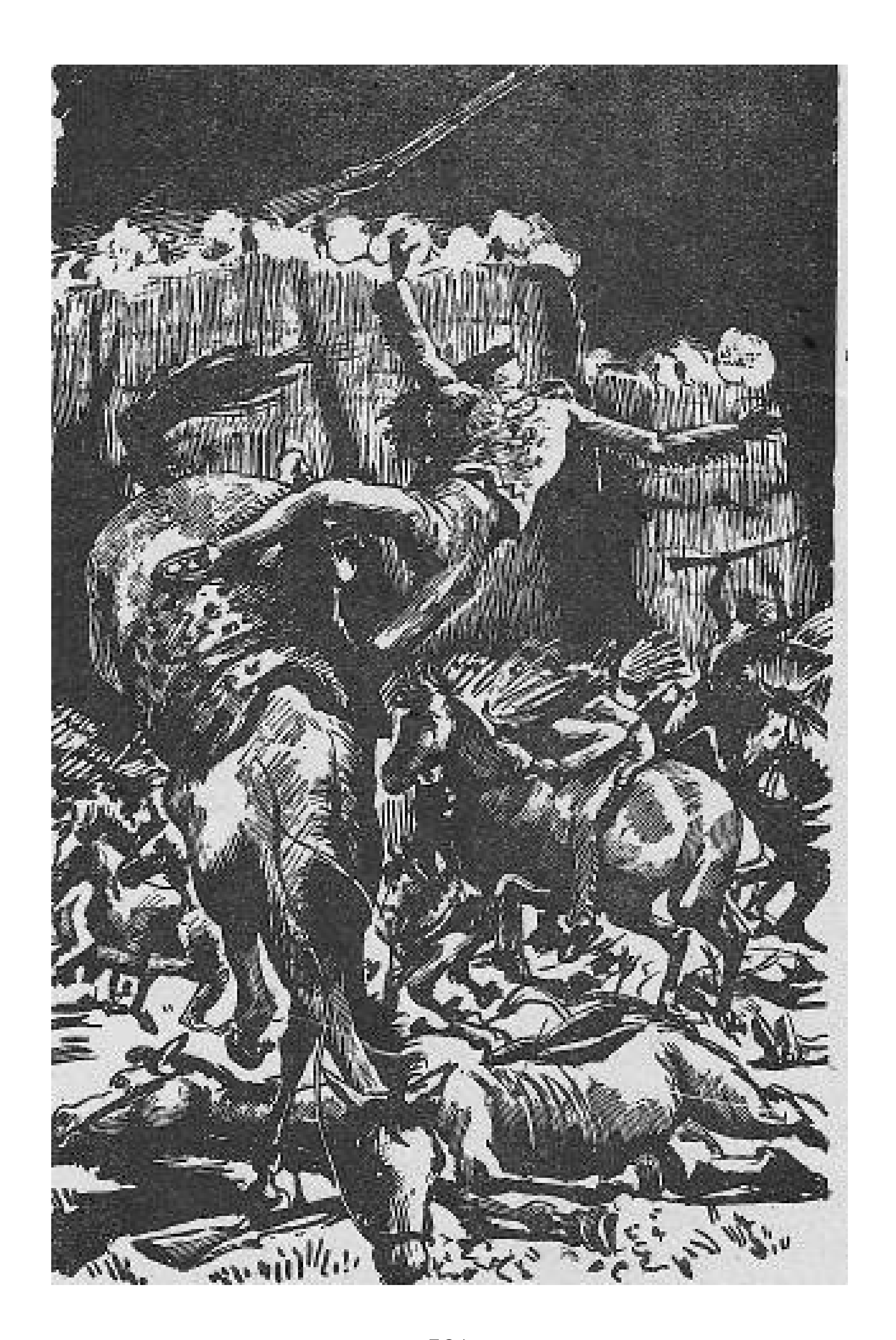
Nous grimpâmes tous les cinq, non sans quelques difficultés, et bientôt nous nous trouvâmes devant les buissons qui cachaient le sentier. Étant donnée la profonde obscurité, nous étions guidés davantage par notre toucher que par notre vue. Enfin Old Death s'arrêta. Penchés au-dessus des rochers, nous attendions les événements. D'où nous étions, la vallée nous paraissait déserte et plongée dans un silence de mort.

Soudain une voix sonore s'écria :

– *Nosa-Ho !*

Ce mot veut dire : « En avant ! » L'instant d'après, deux coups de feu retentirent, provenant sans aucun doute du fameux fusil de Winnetou. Puis des coups de revolver crépitèrent. Un vacarme épouvantable monta jusqu'à nos oreilles. Le vallon retentit de clameurs indiennes. Les tomahawks volaient dans l'air. Le combat avait commencé.

Il ne dura pas longtemps. Au milieu des hennissements et des soufflements des chevaux, les cris de rage des Comanches étaient dominés par le « Iwiwiwi » des Apaches. Nous pûmes entendre comment les premiers organisaient leur retraite en lançant des imprécations. Leurs pas et le galop de leurs chevaux nous indiquaient qu'ils se repliaient sur le centre du vallon.



– Je vous l'ai bien dit, observa Old Death, ces Apaches sont des guerriers qui n'ont pas leurs pareils. Ils comprennent qu'il serait inutile de suivre leurs adversaires en déroute. Ils savent fort bien que les Comanches ne leur échapperont pas et qu'il ne servirait à rien de se risquer dans la gorge.

Enfin les Comanches semblèrent avoir compris la valeur des conseils de Old Death. Ils se mirent à observer un silence complet, et comme leurs feux étaient éteints, leurs adversaires ne pouvaient rien deviner de leurs mouvements. Nous attendîmes encore quelques instants. Soudain la voix de Winnetou se fit entendre tout près de nous.

– Mes frères blancs peuvent descendre. Le combat est terminé et il y a des chances qu'il ne recommence pas de si tôt.

Nous nous laissâmes glisser à l'aide du lasso et revînmes près du feu. Winnetou semblait écouter attentivement, la tête penchée à droite. Tout à coup il sauta sur ses pieds.

– Tu entends quelque chose ? demandai-je.

Il indiqua de la main un point invisible dans la nuit noire et dit :

– Winnetou a entendu un cheval avancer sur un chemin rocailleux. C'est un de mes guerriers qui arrive.

Son oreille prodigieuse ne l'avait pas trompé. C'était, en effet, un cavalier apache qui, arrivé près de nous, descendit de son cheval. Le chef ne l'accueillit pas très chaleureusement. Il le réprimanda pour le bruit qu'il avait fait entendre avec son cheval. L'homme écouta ces reproches sans broncher. C'était un Indien libre, mais qui reconnaissait l'autorité de son chef.

– Ils arrivent, annonça-t-il.

– Combien de chevaux ?

– Ils sont tous au complet, il ne manque pas un seul guerrier. Quand Winnetou lance un appel, aucun Apache ne reste avec les femmes.

– Sont-ils encore loin ?

– Ils seront ici dès l'aube.

– C'est bien. Attache ton cheval avec les autres et repose-toi.

L'homme obéit immédiatement, Winnetou se rassit et nous lui racontâmes nos aventures dans la forteresse du caballero et les événements de La Grange. Naturellement, il ne pouvait être question de dormir. Le chef écouta notre récit en l'interrompant de temps à autre par de brèves observations. C'est ainsi que s'écoula la nuit. Bientôt l'aurore éclaira le ciel à l'Est. Winnetou, nous indiquant la direction de l'Ouest, dit :

– Mes frères blancs rendront justice à l'exactitude de mes guerriers. Les voici.

Je scrutai l'espace dans la direction indiquée. Un épais brouillard entourait les montagnes de son voile opaque. De cet océan de brume surgit d'abord un seul cavalier, puis toute une file dont on ne voyait pas la fin.

Un quart d'heure plus tard, le chef des nouveaux arrivants se présentait devant Winnetou. Ce dernier fit un signe et, avec la vitesse d'un éclair, les guerriers sautèrent à bas de leurs chevaux. Ceux qui n'avaient pas d'armes s'occupèrent des bêtes, les autres s'engagèrent dans le passage. Je pus voir comment, un à un, ils grimpaient à l'aide du lasso au sommet de la montagne. Tout cela se passa avec une telle rapidité silencieuse qu'on eût pu penser qu'il s'agissait d'un exercice longuement préparé. Winnetou suivait tranquillement du regard la manœuvre de ses hommes, et, lorsque le dernier d'entre eux eut disparu, le jeune Apache se tourna vers nous.

– Je crois que les Comanches prendront le parti de m’envoyer un parlementaire. S’ils ne peuvent s’y résoudre, je n’aurai aucune pitié d’eux, mais, avant de commencer quoi que ce soit, je leur enverrai un guerrier pour les avertir.

– Je suis heureux de t’entendre parler ainsi, dit Old Death ; je ne pourrais quitter ces lieux la conscience tranquille si on exterminait ces hommes sans leur donner une chance de salut. Je suis un peu responsable de leur échec. As-tu déjà désigné l’homme que tu enverras pour traiter avec les Comanches ?

– J’ai beaucoup de guerriers qui pourraient le faire, mais je serais heureux que ce soit mon frère qui s’en charge.

– Très volontiers. Je m’avancerai un peu et j’appellerai le chef. Quelles conditions dois-je leur poser ?

– Qu’ils nous donnent pour chaque mort cinq chevaux et dix pour chaque homme mis à la torture.

– Le prix n’est pas exagéré, mais, depuis que les mustangs se font de plus en plus rares, le cheval est devenu une bête précieuse.

– Qu’ils nous rendent en outre tout ce qu’ils nous ont volé. Nous exigeons qu’ils nous restituent tous les enfants qu’ils nous ont pris. Enfin, qu’ils fixent un endroit où les chefs des Apaches et des Comanches puissent se rencontrer pour discuter des conditions de la paix qui devra être conclue au moins pour trente étés et trente hivers.

– S’ils sont raisonnables, ils se rendront à ces conditions.

– C’est ici même, dans ce vallon, qu’ils doivent nous ramener notre bien. Avant que ces conditions ne soient remplies, tous les Comanches qui se trouvent ici seront nos prisonniers.

– J’estime que tes exigences sont tout à fait justes et j’accepte volontiers de leur faire connaître ta volonté.

Il jeta son arme, et s'empara d'une branche verte, attribut des ambassadeurs. Puis il disparut avec le chef dans le passage. La rencontre avec les Comanches n'était pas sans comporter quelque danger pour lui. Mais mon vieux compagnon ne connaissait pas la peur.

Bientôt Winnetou revint vers nous et nous conduisit aux chevaux nouvellement arrivés. Certains d'entre eux étaient des bêtes splendides destinées à des courses extraordinaires, d'autres des montures courantes, amenées pour servir de réserves.

– J'ai promis à mes frères de leur offrir de bons chevaux, dit-il. Choisissez-les tout de suite. Mon frère blanc acceptera, j'espère, une de mes propres montures.

Il choisit cinq chevaux, les plus beaux du troupeau. Je fus émerveillé lorsqu'il m'amena le mien ; les deux Lange et Sam furent aussi béats d'admiration devant ceux qu'on leur présenta. Le noir riait en découvrant ses dents et en poussant des cris de joie.

– Ohoh ! disait-il, le beau cheval pour Sam. Il être noir et beau comme Sam. Bien assortis cheval et Sam. Ohoh !

Au bout de trois quarts d'heure, Old Death revint. Son visage était grave. J'étais persuadé que les Comanches aux abois n'avaient pas commis la folie de rejeter l'offre de Winnetou. Cependant l'air morne de mon vieil ami témoignait du contraire.

– Je devine ce que mon frère va m'apprendre, dit Winnetou. Les Comanches refusent de se rendre.

– Hélas !

– Le Grand Esprit ne veut pas que les coupables échappent au châtiment. Mais quelles sont les raisons qu'ils donnent de leur refus ?

– Ils espèrent encore être vainqueurs.

– Leur as-tu dit que cinq cents Apaches venaient d'arriver ?

– Oui, mais ils ne m'ont pas cru. Ils m'ont ri au nez.

– Dans ce cas, ils se condamnent eux-mêmes à mort. Leur renfort arrivera beaucoup trop tard.

– Il est triste de penser que, dans quelques secondes, tant d'hommes auront quitté ce monde.

– Mon frère a raison. Winnetou ne connaît pas la peur, mais il éprouve un frisson étrange quand il pense qu'il lui faudra semer la destruction. Je vais tenter un dernier moyen. Peut-être qu'enfin le Grand Esprit daignera les éclairer. J'irai les trouver moi-même pour leur parler. Mes frères accepteront-ils de m'accompagner jusqu'à la barricade ?

Nous le suivîmes le long du passage. Il saisit le lasso et, en un clin d'œil, avec l'adresse d'un fauve, il se hissa jusqu'au sentier. À peine avait-il disparu que des flèches volèrent au-dessus de sa tête sans cependant l'atteindre. Un coup de feu provenant du fusil du « Castor-Blanc » résonna. C'était le nouveau chef des Comanches qui tirait dans la direction de l'intrépide guerrier. Mais celui-ci continua sa route comme s'il n'eût pas entendu la balle qui venait de s'écraser contre le roc, tout près de lui. Enfin il s'arrêta et prononça quelques phrases d'une voix sonore et pénétrante. Au milieu de son discours, il leva la main et aussitôt tous les Apaches qui étaient accroupis sur le sol se redressèrent pour se montrer aux Comanches. Ces derniers se virent alors cernés de tous côtés. Winnetou comptait ainsi les amener à se rendre. Il continua à parler une minute encore, puis, soudain, il s'aplatit sur le sol et disparut, juste pour éviter la balle qui fendait l'air dans sa direction.

– C'est la réponse du chef des Comanches, dit Old Death. Winnetou a aperçu son geste et s'est jeté à temps par terre. Mais regardez donc !

Avec la même rapidité, Winnetou mettait maintenant en joue le chef des Comanches. La balle siffla et le vacarme éclata dans le camp des Comanches.

À nouveau, Winnetou leva la main en tenant sa paume horizontalement. Tous les Apaches épaulèrent leurs armes. Quatre cents détonations partirent en même temps.

– Venez, messieurs, dit Old Death. Nous n'allons pas assister à cette scène. C'est beaucoup trop indien pour mes vieux yeux, bien que les Comanches aient parfaitement mérité leur sort. Winnetou a tout fait pour éviter ce carnage.

Nous retournâmes à nos chevaux et le vieux commença à examiner sa nouvelle monture. Nous pûmes entendre encore une salve, puis le cri de triomphe des Apaches. Winnetou vint nous retrouver au bout de quelques instants. Son visage était grave quand il nous dit :

– Un grand deuil régnera sous les tentes des Comanches, car aucun de leurs guerriers ne rentrera. Le Grand Esprit a voulu que nos morts soient vengés. Mais mon regard ne peut plus se poser sur cette vallée de la mort. Je laisse à mes guerriers le soin de liquider ce combat. Quant à moi, je pars sur-le-champ avec mes frères blancs.

Nous nous mîmes, en effet, en route une demi-heure plus tard, pourvus de vivres et de tout ce qu'il nous fallait pour le chemin. Winnetou se fit accompagner de dix autres Apaches. Quant à moi, j'étais heureux de quitter enfin cet endroit désolé.

Vers midi, un bruit de galopade nous parvint. Nous découvrîmes la piste de dix cavaliers, qui formait avec la nôtre un angle aigu. Winnetou affirmait que c'était celle de nos fugitifs. Il croyait reconnaître les empreintes des chevaux des blancs et la trace des pieds nus des Apaches qu'il leur avait donnés comme guides. Old Death partageait son avis. Cela nous montrait que malheureusement, Gibson avait une avance de six heures sur

nous. Sa troupe avait marché pendant toute la nuit, sans doute en prévision d'une poursuite.

Vers le soir, Old Death, qui avançait en tête, s'arrêta pour nous permettre de le rejoindre, car nous étions légèrement en arrière. Une nouvelle piste apparaissait, venant de la direction du sud, laissée par une trentaine, peut-être même par une quarantaine de cavaliers. Ils avaient marché à la file indienne, ce qui rendait difficile l'appréciation exacte de leur nombre. Cela nous permettait par contre de déduire qu'il s'agissait d'Indiens. Selon toute probabilité, ils avaient rencontré les Blancs, car les pistes semblaient avoir été laissées dans le même temps.

– De quels Peaux-Rouges peut-il s'agir ? marmonnait Old Death pensif. Ce ne sont pas des Apaches. En tout cas, cette rencontre ne me dit rien qui vaille.

– Mon frère a raison, admit Winnetou. Ce ne peut être des Apaches et, en dehors d'eux, il ne se trouve dans la vallée de la Mapimi que des hordes ennemies. Nous ferons bien de nous tenir sur nos gardes.

Nous poursuivîmes notre route et, bientôt, arrivâmes à l'endroit où les Peaux-Rouges avaient rencontré la troupe des blancs. Les deux caravanes avaient fait halte pour négocier. Le résultat des pourparlers avait dû être favorable aux Blancs, car ils semblaient s'être placés sous la protection des Peaux-Rouges. Par contre, les deux guides Apaches qui nous avaient été présentés comme des Topias s'étaient séparés de la troupe. Leurs traces l'indiquaient nettement.

Un peu plus tard, nous atteignîmes une chaîne de collines couvertes d'herbe et de broussailles. Un petit ruisseau, chose exceptionnelle pour la région, courait à leur pied. Les fugitifs s'y étaient arrêtés pour abreuver leurs chevaux. Les rives étaient nues, ce qui permettait de longer le lit du cours d'eau sans difficulté. Il coulait vers le nord-ouest. Old Death s'arrêta et, en se

faisant un abat-jour de ses mains, scruta les alentours. Nous lui demandâmes ce qu'il cherchait.

– Je vois à quelque distance d'ici deux points qui me semblent être des loups. Mais qu'ont donc ces animaux à rester là ? Il faut qu'une proie quelconque les retienne, sinon ils s'enfuiraient en vitesse, car aucun animal n'est aussi lâche que le loup de prairie.

– Je prie mes frères de faire silence un instant, j'entends quelque chose, dit Winnetou.

Nous observâmes un calme absolu et, en effet, un faible cri nous parvint de l'endroit où les deux points étaient visibles.

– C'est un homme s'écria Old Death. Allons-y sans perdre de temps !

Il sauta sur sa selle et nous l'imitâmes. À notre approche, les deux animaux se levèrent et s'enfuirent. Sur le cours d'eau, nous aperçûmes émerger une tête humaine. Tout le visage était couvert de mouches qui s'introduisaient dans les oreilles, dans les yeux et dans le nez.

– Au secours ! gémissait l'homme. Je n'en peux plus...

– Qu'avez-vous ? demanda Old Death en espagnol, car c'est dans cette langue que l'étranger avait imploré notre aide. Pourquoi restez-vous dans l'eau ? Ce n'est pourtant pas profond.

– On m'a enterré !

– On vous a enterré ? Mais qui donc ?

– Des Indiens et des blancs.

Le lit du cours d'eau était fait de sable meuble et facile à creuser. On y avait enfoncé une lance à laquelle était attaché le cou de l'homme, de sorte qu'il ne pouvait même pas remuer la tête. Sa bouche se trouvait à quelques centimètres au-dessus du

ruisseau sans qu'il pût avaler une gorgée d'eau. En outre, son visage avait été frotté avec un morceau de viande fraîche afin d'attirer les insectes et d'augmenter ainsi ses tortures. Il ne pouvait changer de position, car il avait les mains liées derrière le dos et les pieds également attachés. Le trou qu'on avait creusé pour y placer son corps était profond d'environ deux mètres. Lorsque nous l'eûmes sorti de l'eau et délivré de ses liens, il perdit connaissance. Il était nu et son dos était couvert de traces de coups encore sanglantes.

Le pauvre homme reprit bientôt ses esprits et nous l'étendîmes sur le sol à l'endroit où nous avions décidé de camper. Nous lui donnâmes à manger. Puis je lui fis enfiler ma chemise de réserve. Ce n'est qu'alors qu'il fut en état de raconter son aventure.

– Je suis un gambusino[10] employé dans une bonanza[11] à un jour d'ici dans les montagnes. J'avais un camarade, un Yankee du nom de Harton qui...

– Harton ? demanda Old Death. Quel est son prénom ?

– Fred.

– Savez-vous où il est né et quel âge il a ?

– Il est né à New-York et il doit avoir une soixantaine d'années.

– A-t-il jamais parlé de sa famille ?

– Sa femme est morte. Il a un fils qui est établi artisan à Frisco. Vous le connaissez ?

---

[10] Chercheur d'or et en général ouvrier des mines d'or.

[11] Mine d'or ou d'argent.

Old Death avait posé ces questions d'une voix impatiente. Ses yeux brillaient et ses joues creuses étaient en flammes. Il fit un effort pour se maîtriser et dit d'un ton qu'il voulait rendre calme :

– Oui, je l'ai rencontré une fois. Il était très à son aise à cette époque. Ne vous en a-t-il jamais parlé ?

– Si, il m'a dit qu'il était fils d'une famille fortunée et qu'il avait choisi la carrière de commerçant. Ses affaires prospéraient, mais il avait un frère, un dévoyé qui s'accrochait à lui comme une sangsue et lui soutirait tout son argent.

– Vous a-t-il dit, par hasard, le nom de ce frère ?

– Il s'appelait Henry, je crois.

– C'est bien. J'espère voir encore votre ami Harton.

– Ce sera difficile. Les bandits qui m'ont enterré l'ont enlevé.

Old Death s'agita et fut sur le point de bondir sur ses pieds, mais, une fois de plus, il domina son agitation.

– Comment cela est-il arrivé ?

– J'allais justement vous le dire. Ainsi donc, Harton était commerçant et il a perdu sa fortune par la faute de son frère. Pourtant, je crois qu'il garde toujours de l'affection pour ce garnement. Ruiné, il tenta la chance dans les mines d'or, mais la chance ne lui sourit pas. Il devint vaquero, essaya toutes sortes de métiers, mais sans succès. Dernièrement, il s'engagea comme gambusino. Ce n'était pas un métier pour lui. Peut-être espérait-il retrouver la trace de son frère, qui était autrefois gambusino et qui avait eu de la chance, lui. C'est ainsi que j'ai fait la connaissance de Harton. Je l'ai tout de suite pris en affection, car les hommes comme lui sont rares parmi les gambusinos.

– Comment s'appelle votre patron ?

– Davis.

– Sapristi ! Dites donc, señor, parlez-vous anglais ?

– Aussi bien qu'espagnol.

– En ce cas, ayez l'obligeance de parler en anglais, car ces messieurs ne connaissent guère l'espagnol et votre récit les intéressera au plus haut degré.

– Pourquoi ? demanda le gambusino.

– Vous le verrez bien. Écoutez bien, master Lange, cet homme est employé dans la maison d'un nommé Davis, à Chihuahua.

– Comment ? Chez Davis ? s'écria Lange. Mais c'est aussi le patron de mon gendre !

– Doucement, monsieur, il peut y avoir plusieurs Davis.

– Je vous demande bien pardon, interrompit le gambusino. Si ce monsieur pense au Davis qui exploite des mines d'or et d'argent, ce ne peut être que le même.

– Mais oui, c'est bien lui. Vous le connaissez donc ?

– Bien sûr, puisque c'est mon patron.

– Et mon gendre aussi ?

– Comment s'appelle-t-il ?

– Charpentier.

– Alors, je le connais bien : c'est un des directeurs ; il a une très belle situation. Le patron ne tardera pas à le prendre comme associé. C'est vous qui êtes son beau-père ?

– Moi-même. Sa femme, Agnès, est ma fille.

– Nous l'appelons la señora Inès. J'avais entendu dire que sa famille était du Missouri. Vous allez peut-être justement lui rendre visite ?

Lange acquiesça de la tête.

– Dans ce cas, vous n'avez pas besoin d'aller à Chihuahua, mais à la bonanza dont je vous ai parlé tout à l'heure. Elle appartient à votre gendre. Récemment, en excursionnant dans la montagne, il a découvert un filon d'or comme il n'y en a pas beaucoup dans la région. Davis a mis une équipe à sa disposition pour commencer tout de suite l'exploitation. À l'heure actuelle, le travail bat son plein et, si les prévisions sont justes, M. Charpentier pourra apporter un beau capital dans l'affaire de Davis.

– Que dites-vous là ? Tu entends, Will ?

Son fils, auquel s'adressait la question, ne répondit pas. Des larmes de joie l'étranglaient.

Naturellement, la bonne nouvelle nous causa à tous un vif plaisir. Cependant, le visage de Old Death était déformé par des grimaces que je ne lui connaissais pas encore et dont je ne devinais pas le sens, bien que je fusse déjà familiarisé avec ses jeux de physionomie.

Lorsque l'émotion générale se fut un peu calmée, le gambusino continua son récit :

– J'étais désigné avec Harton pour m'occuper de l'installation de la bonanza. Nous partîmes pour explorer le désert de Mapimi. Trois jours durant, nous parcourûmes la région sans trouver aucune autre trace d'or. Ce matin, nous fîmes halte pour nous reposer au bord de l'eau. Nous avions marché toute la nuit et notre fatigue était grande. Nous nous sommes endormis sans nous en apercevoir. Lorsque nous nous réveillâmes, nous étions entourés d'une troupe de Peaux-Rouges et de quelques

blancs. Les Peaux-Rouges appartenaient à la tribu des Tchimarras.

– Les Tchimarras sont les plus redoutables des coquins. Mais pourquoi vous ont-ils malmenés de la sorte ? Vous les aviez offensés ?

– Pas le moins du monde, mais señor Davis nous avait bien équipés pour le voyage : nous avions d'excellents chevaux, des armes, des munitions, des vivres et des outils, bref, tout ce dont on peut avoir besoin pour un séjour un peu prolongé dans cette région désertique.

– Cela suffit pour une bande de pillards.

– Ils nous ont entourés, demandé qui nous étions et ce que nous venions chercher ici. Lorsqu'ils ont appris quelle affaire nous amenait dans le Mapimi, ils ont déclaré que nous nous trouvions dans leur domaine et que tout ce qui s'y trouvait était leur bien. Ils ont exigé que nous leur remettions nos provisions.

– Et vous vous êtes rendus aussitôt ?

– Non, nous avons essayé de résister, mais ils étaient plus forts que nous, ils nous ont réduits à l'impuissance. Les blancs n'ont rien fait pour nous venir en aide. Ils se sont contentés de nous interroger. Comme je refusai de leur répondre, ils me fustigèrent avec un lasso. Mais Harton était plus malin que moi. Il leur raconta tout, sans excepter l'histoire de la nouvelle bonanza. Alors, ils se calmèrent. Ils nous ont demandé de leur décrire exactement les lieux. Je fis signe à mon compagnon de ne pas leur donner d'indications. C'est pour cela qu'ils m'ont ligoté et enterré. Quant à Harton, ils l'ont si bien battu qu'il a fini par tout dire et, comme ils le soupçonnaient de les avoir mal renseignés, ils l'ont emmené avec eux, en le menaçant des supplices les plus affreux si, avant demain soir, il ne les avait pas amenés à la bonanza.

Le visage de Old Death était complètement décomposé, sa voix rauque.

– Et vous croyez qu'ils se sont dirigés vers la bonanza ?

– Cela ne fait pas de doute. Ils veulent la piller, car ils savent qu'ils y trouveront une foule d'objets de prix, sans parler des vivres et des monceaux d'argent.

– Tonnerre de Dieu ! Ils se partageront sans doute le butin. Les blancs prendront le métal et les Rouges le reste. Est-ce loin d'ici ?

– À une journée de course à cheval. Ils y seront demain soir, à moins que Harton ne suive mes conseils.

– Quels conseils ?

– Je lui ai dit de faire un détour. Je pensais, en effet, que quelqu'un passerait par ici d'ici là et me délivrerait, et je voulais gagner du temps.

Le vieux parut réfléchir un instant, le regard fixé droit devant lui.

– Je voudrais partir sans perdre un instant, dit-il enfin. Si nous nous mettons en route dès maintenant, nous pourrons suivre la piste de ces vauriens, mais seulement jusqu'à la tombée de la nuit. Ne pourriez-vous pas me décrire exactement le chemin, afin que je puisse le suivre même pendant la nuit ?

L'homme ne parut pas très affirmatif et déconseilla une course de nuit. Old Death décida donc d'attendre jusqu'au lendemain matin.

– Essayons de dormir un peu pour reprendre des forces, les chevaux auront eux aussi besoin de fournir un grand effort dans la journée de demain.

Pour ma part, je ne pus m'endormir, bien que je n'eusse pas non plus fermé l'œil la nuit précédente. La pensée que quelques heures seulement me séparaient du moment où j'allais enfin mettre la main sur Gibson me tenait en haleine. Old Death, d'ailleurs, ne dormait pas non plus. Il se tournait et se retournait, en proie à une grande nervosité, ce qui n'était pas dans ses habitudes. Je l'entendais gémir et marmonner sans pourtant distinguer une seule de ses paroles.

Trois heures s'écoulèrent ainsi. Soudain, je vis mon vieil ami se lever. Il écouta notre respiration, sans doute pour s'assurer que nous dormions. Puis il commença à longer le cours d'eau. J'attendis. Un quart d'heure se passa, un autre, un troisième, mais le vieux ne revenait toujours pas. Je me levai alors à mon tour et pris le même chemin. Il s'était déjà considérablement éloigné de notre campement. Enfin, je l'aperçus. Il se tenait sur la rive et fixait la lune d'un air absent.

– C'est vous ? s'écria-t-il en entendant mes pas. Pourquoi ne dormez-vous pas ?

– Parce que je suis obsédé par la pensée de Gibson et d'Ohlert.

– Je vous crois volontiers. Demain, nous les tiendrons, ou bien je ne mérite pas mon nom de Old Death. Je n'ai pas le temps de les poursuivre plus longtemps, car il me faudra rester à la bonanza.

– Je ne vous comprends pas. On dirait que vous cachez un secret.

– En effet.

– Dans ce cas, je ne veux pas insister et je ne vous dérangerai pas plus longtemps. J'avais entendu vos gémissements et j'avais pensé que peut-être je pourrais partager vos souffrances. Bonne nuit, sir.

Je m'éloignai sans qu'il protestât ; mais, quelques instants après, j'entendis sa voix m'appeler :

– Ne partez pas. Vous avez raison, en pensant que je souffre. Mon cœur est lourd de chagrin. J'ai appris à vous connaître et je sais que vous êtes un bon garçon, un cœur d'or, et que vous ne me jugerez pas trop sévèrement. Je préfère donc m'ouvrir à vous. Je n'aurai d'ailleurs qu'une seule chose à vous dire. Le reste, vous le devinerez.

Il me prit par le bras et nous marchâmes côte à côte au bord de l'eau.

– Oui, il faut que je vous le dise, et précisément à vous, car, malgré votre jeune âge, vous m'inspirez une grande confiance et j'ai le pressentiment que quelque chose de grave arrivera demain qui empêchera le vieux Old Death de se confesser... Avez-vous entendu ce que le gambusino nous a raconté au sujet du commerçant du nom de Harton ? ajouta-t-il après un bref silence. Que pensez-vous de son frère ?

À ce moment, je devinai tout. Aussi répondis-je sur un ton indulgent :

– Ce jeune homme n'était guère raisonnable.

– *Pshaw !* Ce n'est pas le mot. Certes, il n'était pas raisonnable, mais il a commis plus de tort que s'il avait été réellement méchant. Non, je n'ai jamais été méchant au fond, car sachez que ce Henry Harton qui a acculé son frère à la ruine n'était autre que moi-même. Ma mère, sur son lit de mort, me montra le chemin de la vertu, mais je ne l'ai pas suivi. Je voulais être riche, je voulais posséder des millions, je me lançai dans des spéculations hasardeuses où j'ai englouti ma part d'héritage et couvert mon nom de déshonneur. Je tentai alors ma chance comme chercheur d'or et gagnai rapidement une fortune, mais pour la reperdre aussitôt. La vie déréglée que je menai ruina ma santé. Par surcroît, je pris l'habitude de l'opium. Autrefois, j'ai

été un jeune homme vigoureux, presque un géant. Mais je devins vite un squelette. Les hommes ne voulaient plus me voir, les chiens aboyaient sur mon passage. Alors je rencontrai mon frère qui était à la tête d'une affaire à Frisco ; il eut pitié de moi et me prit sous son toit. Ah ! pourquoi l'a-t-il fait ? Il aurait mieux valu me laisser crever dans un coin. Il se serait épargné de grands malheurs...

Il se tut un instant. Je voyais qu'il respirait difficilement, en proie à ces souvenirs douloureux, et il m'inspirait une profonde compassion.

– Mon frère me croyait déjà revenu à la raison et il me confia un poste important dans son entreprise. Mais le démon du jeu s'empara de moi avec plus de force que jamais. Je puisai dans la caisse dans l'espoir de forcer la chance, je fis des faux, tout cela pour satisfaire la passion dont j'étais l'esclave. Cependant je perdis, je perdis sans cesse, et il arriva un moment où la situation devint intenable. Je pris la fuite. Mon frère paya mes dettes et fut réduit à la misère. Après la mort de sa femme, qui n'avait pu survivre à tous ces malheurs, il quitta la ville avec son fils. Quelques années plus tard, de passage à Frisco, j'appris cette lamentable histoire et cela m'incita à changer ma vie. J'avais travaillé comme gambusino et, après avoir amassé une petite fortune, j'étais décidé à indemniser mon frère. Je me mis à sa recherche, mais ne trouvai nulle part sa trace. Les pérégrinations auxquelles je me livrais éveillèrent en moi le goût de la vie libre de l'Ouest. Je renonçai au jeu, mais pas à l'opium. Je continuai à mélanger ce poison à mon tabac et, jusqu'à ce jour, je goûte encore à ce plaisir, bien qu'en petites doses. Voilà toute la vérité. Maintenant, crachez-moi à la figure et foulez-moi aux pieds. C'est tout ce que je mérite.

Il lâcha mon bras, s'assit sur l'herbe, appuya ses coudes sur ses genoux et se cacha le visage entre ses mains. Il resta ainsi longtemps sans prononcer une parole. Je ne saurais décrire les

sentiments qui m'agitaient. Enfin, il remua et me fixant dans les yeux :

– Vous êtes encore là ? Je ne vous fais donc pas horreur ?

– Horreur ? Pourquoi ? Je compatis à vos peines de tout mon cœur. Vous avez beaucoup péché, mais aussi beaucoup souffert et votre repentir est sincère.

– Beaucoup souffert ? Oui, vous avez raison. J'ai souffert énormément. Mais ce n'est pas de cela que je veux parler. J'ai une grande prière à vous adresser.

– Demandez-moi tout ce que vous voudrez.

– Alors, écoutez-moi bien. Vous avez dû remarquer que même quand je n'ai pas de cheval, je traîne toujours avec moi ma selle. Elle contient ce que je destine à mon frère, à lui seul. Me suivez-vous bien ?

– Et je devine votre pensée. Ce que vous me demandez n'est pas grand'chose.

– C'est possible, mais la mission que je vous confie prouve que j'ai en vous une confiance illimitée. Et maintenant, allez-vous-en, sir, laissez-moi seul. Je sens que j'aurai encore à faire cette nuit le bilan de mes péchés. Demain, il sera peut-être trop tard. Je vous en conjure ; partez maintenant et dormez ! Vous, vous avez la conscience en paix, vous pouvez dormir. Bonne nuit, mon ami.

Je retournai à pas lents au campement et me recouchai. Je ne trouvai cependant le sommeil qu'au bout de quelques heures, presque à l'aube. Old Death n'était pas encore revenu. Lorsque je me réveillai, je le vis monter sur son cheval comme s'il avait hâte de voir se réaliser ses funèbres pressentiments. Le gambusino nous déclara qu'en dehors de quelques douleurs dans la région dorsale il se sentait bien et un Apache le prit en croupe.

Nous traversâmes le cañon en suivant toujours la piste des Tchimarras. À un endroit, le gambusino nous dit de nous arrêter et déclara d'un air satisfait :

– Ici, il nous faut quitter la piste. Harton a suivi mon conseil et a fait un détour. Nous allons tourner à droite pour arriver directement.

Nous nous dirigeâmes vers le nord-ouest où, à l'horizon, nous aperçûmes des masses bleuâtres. Le gambusino nous expliqua que c'étaient des Montagnes. Peu après midi, nous fîmes halte et repartîmes presque aussitôt en redoublant de vitesse. Les montagnes approchaient à vue d'œil et il n'était que temps, car le soleil commençait déjà à décliner. Soudain, à proximité, nous aperçûmes une piste que la nôtre allait couper transversalement.

Le gambusino sauta à terre pour l'examiner Winnetou imita son exemple. Il longea la piste pendant quelques instants, puis déclara :

– Dix Visages-Pâles et quatre fois autant de Peaux-Rouges sont passés par ici ; depuis, cette partie du temps que vous appelez une heure s'est écoulée.

– Eh bien ! qu'en dites-vous, señor gambusino ? demanda Old Death.

– S'il en est réellement ainsi, nous pourrons encore les rattraper, car, avant l'attaque, ils ne manqueront pas d'explorer les lieux.

Nous ne suivîmes pas la trace des Tchimarras, car Harton avait pris la précaution de conduire ses ravisseurs non pas directement à l'entrée de la bonanza, mais de l'autre côté de la vallée. Nous autres, nous étions pressés d'arriver sur les lieux. Malheureusement, la nuit tomba avec une rapidité extraordinaire. Dans la plaine, notre marche était encore possible, mais, une fois dans la forêt, à l'ombre des arbres, le chemin n'était pas

frayé ; et il nous fallut nous fier entièrement au sens d'orientation du gambusino et à la vue de nos chevaux. Les branches nous barraient constamment la route et nous fouettaient le visage, en nous menaçant à chaque instant de nous désarçonner. Nous sautâmes donc à terre et continuâmes la route à pied, menant nos chevaux derrière nous et marchant, le revolver à la main, car, à chaque instant, nous pouvions nous heurter aux ennemis. Enfin, nous entendîmes le bruissement de l'eau.

– Nous sommes arrivés, murmura le gambusino. Attention ! Le cours d'eau est à droite. Passez un à un et tenez-vous de la main gauche aux rochers.

– Bien ! dit Old Death. Mais n'allons-nous pas rencontrer de sentinelles ?

– Pas encore. Personne ne dort ici.

– C'est du joli, pas de sentinelle devant une bonanza ! Où se trouve le chemin ? On ne distingue rien dans cette obscurité !

Après quelque temps, nous aperçûmes une lueur vacillante, provenant sans doute d'une lampe, qui filtrait entre les fentes de la toile. Des voix résonnaient. Old Death, le gambusino et moi, nous nous trouvions en avant.

– Attendez les autres, dit Old Death, en se tournant vers le gambusino. Ils resteront devant la tente, tandis que nous entrerons pour avertir le patron. Nous avons à lui annoncer une bonne nouvelle qui va le remplir de joie.

Du dehors, on pouvait très bien distinguer à quel endroit de la tente se trouvait le rideau d'entrée.

Old Death était déjà sur le seuil et je me trouvais derrière lui.

– Les voilà ! cria une voix de l'intérieur. Ne les laissez pas entrer.

En même temps que ces paroles étaient prononcées, un coup de feu partit. Je vis mon vieil ami se cramponner des deux mains aux rideaux, et l'instant d'après, j'aperçus plusieurs armes braquées sur l'entrée. Old Death s'effondra en gémissant :

– Les pressentiments... Mon frère... Pardon... La selle...

– Monsieur Charpentier, pour l'amour de Dieu, ne tirez pas ! criai-je. Nous sommes des amis. Votre beau-père et votre beau-frère sont parmi nous, nous venons vous avertir d'un danger.

– Grands dieux ! s'écria une voix de l'intérieur. Est-ce possible ?

– Mais oui, ne tirez pas ! Laissez-moi entrer, moi seul !

– Entrez donc, mais personne d'autre !

Je pénétrai à l'intérieur. Je me trouvai en face d'une vingtaine d'hommes tous munis de fusils. Trois lampes attachées au plafond éclairaient la tente. Un homme jeune s'avança. Près de lui se tenait un homme d'un certain âge à l'air abattu.

– Était-il avec eux, Harton ? demanda le premier.

– Non, señor.

– Vous faites erreur ! m'écriai-je. Nous venons en amis, mais les ennemis ne tarderont pas à arriver. Ce señor, si j'entends bien, se nomme Harton. N'est-ce pas le même que les Tchimarras ont enlevé ?

– Oui, mais il leur a échappé et il vient d'arriver.

– Et qui de vous a tiré ce coup de feu ? demandai-je, haletant.

– Moi, répondit un des hommes.

– Dieu soit loué ! m'écriai-je en poussant un soupir de soulagement. J'avais eu un instant la pensée atroce que c'était peut-être le frère qui avait tué son frère !

Mais j'ajoutai :

– Vous avez donné la mort à un homme innocent !

À ce moment, les deux Lange, suivis du gambusino, pénétrèrent à leur tour dans la tente. Ce fut une explosion de joie familiale. Une femme sortit d'un compartiment de la tente, tenant dans ses bras un bébé. Elle se jeta dans les bras de son père et de son frère. Je dus les rappeler au silence. Old Death était mort, atteint en plein cœur. Le nègre Sam apporta son corps et l'étendit au milieu de la tente.

Je ne pouvais compter que sur moi-même. Je demandai à Harton comment il avait réussi à s'enfuir des mains des bandits. Au milieu du brouhaha, il me conta son aventure.

– J'ai conduit les Peaux-Rouges par un chemin détourné. Nous fîmes halte dans la forêt derrière la vallée. Le chef partit en reconnaissance et, dès que la nuit fut tombée, ils se remirent en route, laissant leurs chevaux à la garde de quelques sentinelles. Je restai avec ces dernières, pieds et poings liés. Je réussis à libérer d'abord mes mains, puis à couper les autres liens. Je quittai le camp en rampant et rencontrai un groupe d'ouvriers, que je mis au courant de la situation. Nous décidâmes de tirer dès que des pas étrangers se feraient entendre.

– Il aurait mieux valu rester où vous étiez, ne pus-je m'empêcher de dire. Mais, maintenant, les ennemis peuvent arriver d'un moment à l'autre. Il faut organiser la défense.

Je m'adressai à Charpentier, celui-là même qui m'avait reçu sous la tente. Je le mis rapidement au courant de la situation et, en quelques minutes, les préparatifs étaient terminés. Nos chevaux furent conduits au fond de la vallée. Les Apaches se postèrent derrière la tente avec les ouvriers de Charpentier. On

posa sur le bord de l'eau un bidon de pétrole et une bouteille d'essence. Un homme posté auprès était chargé de verser l'essence dans le pétrole et de mettre le feu au bidon. Ensuite, il devait lancer le bidon dans l'eau. Le pétrole en flammes serait charrié par le courant et éclairerait toute la vallée.

Plus de cinquante hommes étaient maintenant prêts à recevoir les ennemis, dont le nombre était à peu près égal, mais qui étaient sans doute moins bien armés. Quelques ouvriers choisis parmi les plus habiles étaient postés à l'entrée de la vallée pour annoncer l'approche de l'ennemi.

Nous attendîmes ainsi environ une dizaine de minutes. Un des hommes vint alors nous annoncer que deux blancs demandaient à voir le propriétaire. On les fit entrer. J'eus le soin de me cacher, en compagnie des deux Lange et de Winnetou, dans le compartiment fermé de la tente.

Les deux nouveaux venus n'étaient autres que Gibson et William Ohlert. On les invita aimablement à s'asseoir, ce qu'ils firent volontiers. Gibson se présenta, sous le nom de Gavilano, comme un géographe en exploration dans les montagnes en compagnie d'un confrère. Il était campé non loin de là quand un gambusino du nom de Harton était venu le trouver. C'est ainsi qu'il avait appris que des blancs étaient installés dans les environs. Comme son confrère se trouvait souffrant, il venait demander l'hospitalité pour la nuit à M. Charpentier.

Il en était là de son récit lorsque je sortis de ma cachette. Gibson me fixa d'un air atterré.

– Et les Tchimarras qui vous suivent sont-ils aussi souffrants, monsieur Gibson ? demandai-je. William Ohlert restera, en effet, ici et, bien mieux, il n'en partira qu'avec moi. D'ailleurs, vous aussi, je vous emmène.

Ohlert avait assisté à cette scène avec sa passivité coutumière. Mais Gibson se ressaisit vite.

– Fripon ! cria-t-il. Tu poursuis les honnêtes gens jusqu'ici ! Je te...

– Tais-toi, ignoble crapule ! Tu es mon prisonnier !

– Pas encore ! ricana-t-il, en proie à la rage. D'abord, prends ceci... ?

Il saisit son fusil, mais, d'un geste rapide, je détournai son bras. La crosse alla heurter la tête de William Ohlert, qui s'affaissa sous le coup. Au même instant, quelques ouvriers pénétrèrent dans la tente. Ils braquèrent leurs armes sur Gibson, que je tenais en respect.

– Ne tirez pas ! criai-je. Je veux l'emmener vivant. Mais il était trop tard. Un coup partit et l'homme tomba raide mort, atteint d'une balle à la tête.

– Ne m'en veuillez pas, monsieur, c'est l'usage du pays, dit l'homme qui avait tiré.

Sans doute la détonation d'un coup de feu était le signal convenu entre Gibson et ses complices, car aussitôt un cri de guerre indien déchira le silence de la vallée.

Charpentier sortit dehors et les autres le suivirent.

J'entendis sa voix lancer des ordres. Des coups de feu crépitèrent, des hommes poussaient des cris et des jurons. J'étais resté seul dans la tente avec Ohlert. Je m'agenouillai auprès du jeune homme : il vivait. Cela me calma. Maintenant, je pouvais prendre part au combat.

Dehors, je pus me rendre compte que mon concours était à peu près inutile. La vallée était illuminée par le pétrole en flammes. Les ennemis avaient reçu un accueil auquel ils ne s'attendaient pas. La plupart d'entre eux jonchaient déjà le sol. Les autres fuyaient en débandade, poursuivis par les vainqueurs.

Je me dirigeai vers Charpentier, qui tirait toujours après les fugitifs, et lui proposai d'envoyer un groupe d'hommes sous la direction de Harton pour s'emparer des chevaux des Peaux-Rouges. Là, ils pourraient aussi faire prisonniers ceux qui avaient réussi à se sauver. Mon conseil fut agréé.

La troupe réussit facilement à remplir sa mission. Les hommes restèrent sur place ; seul Harton revint. Il ignorait encore l'identité du mort, la seule victime de notre camp au cours de cette soirée agitée. Je l'entraînai dans la vallée, où plusieurs feux avaient été allumés entre temps. Je le conduisis à un endroit plus sombre et, quand nous fûmes assis, je lui appris la fin tragique de son frère. Il pleura comme un enfant et sa douleur était poignante. Il avait toujours aimé son frère, à qui il avait depuis longtemps pardonné. S'il s'était fait gambusino, c'était uniquement dans l'espoir de le retrouver un jour. Je dus lui raconter tout, depuis ma première rencontre avec l'homme de l'Ouest jusqu'au moment où la balle destinée à un autre l'avait frappé. Il tenait à connaître chaque parole de son frère et, en revenant vers la tente où il allait revoir le mort, il me pria d'être pour lui un ami, comme je l'avais été pour son frère.

Le lendemain matin, nous défîmes le panneau matelassé de la selle et trouvâmes un portefeuille à l'intérieur. Il n'était pas épais, mais son contenu était précieux. Le mort léguait à son frère un chèque d'une somme très élevée, ainsi que la description détaillée d'un endroit dans la Sonora où Old Death avait découvert une mine d'or très riche. En l'espace d'une minute, Harton était devenu possesseur d'une immense fortune.

Il était difficile de deviner quels avaient été au juste les projets de Gibson au sujet de William Ohlert. Sa sœur elle-même, Felisa Perillo, qu'il allait selon toute probabilité rejoindre, n'aurait pu nous renseigner. Ohlert vivait, mais nous eûmes beaucoup de peine à le tirer du coma où l'avait plongé le coup de crosse. Cela m'obligea à prolonger mon séjour à la bonanza, chose qui ne m'était pas trop désagréable. C'était, en effet, une

occasion pour moi de me reposer des fatigues de cette expédition et d'étudier de plus près la vie des chercheurs d'or. Ensuite, je me proposais de me rendre avec Ohlert à Chihuahua pour remettre le jeune homme entre les mains d'un bon médecin.

On enterra Old Death et nous élevâmes sur sa tombe une croix en argent brut. Son frère quitta l'entreprise de Charpentier pour prendre un peu de repos à Chihuahua.

Charpentier et sa femme étaient tout à leur joie de se trouver enfin réunis avec les deux Lange. C'était une famille fort sympathique et j'étais ravi de leur bonheur. En prenant congé de nous, Fred Harton me demanda de l'accompagner dans la Sonora et d'y rester avec lui quelque temps. Je ne pus me décider à cause d'Ohlert, mais j'espérais le revoir à Chihuahua. Winnetou resta avec moi et renvoya les dix Apaches, que Charpentier avait comblés de cadeaux. Le nègre Sam partit avec Harton pour remplir sa mission.

Deux mois plus tard, je me trouvai à Chihuahua chez un Frère de l'ordre du Bon-Pasteur. C'est à ses soins que je confiai Ohlert, qui ne tarda pas à recouvrer sa santé. En même temps que sa guérison physique, sa guérison mentale s'opérait. On aurait dit que le coup de crosse avait chassé de son esprit ses obsessions morbides. Son humeur se transforma. Il devint gai et manifestait le désir de revoir son père. Je ne lui avais pas dit que j'attendais l'arrivée de celui-ci. En effet, j'avais envoyé un rapport et, en réponse, M. Ohlert m'annonça qu'il viendrait lui-même chercher son fils. Je lui avais demandé par la même occasion de présenter ma démission à Mr. Josy Taylor, car je désirais vivement rejoindre Harton dans la Sonora.

Le frère de Old Death, qui s'était arrêté à Chihuahua, venait nous voir tous les jours chez le Frère du Bon-Pasteur. Il me témoignait une amitié touchante et la guérison de mon protégé le remplissait de joie.

Quant au jeune Ohlert, son rétablissement tenait du miracle. Il avait renoncé à ses aspirations poétiques et ses souvenirs se précisaient. Cependant, la période allant de sa fuite en compagnie de Gibson à son accident sous la tente laissait un vide dans sa mémoire.

Un jour, nous étions tous réunis chez le Frère du Bon-Pasteur, Ohlert, Harton et moi. Nous racontions nos aventures et formions des projets d'avenir. Soudain, le domestique frappa à la porte et, l'instant d'après, il introduisit un homme à la vue duquel William Ohlert poussa un cri de joie. Il ne se doutait pas combien de soucis et de chagrins il avait causés à son père. Il se jeta dans ses bras en pleurant, tandis que nous nous retirions discrètement.

Par la suite, j'eus tout le loisir de conter en détail à Mr. Ohlert notre odyssée. Le père et le fils m'écoutaient en silence. Mr. Ohlert m'avait apporté une lettre de mon patron me rendant ma liberté. Je pus donc promettre à Fred Harton de le suivre dans la Sonora. Évidemment, nous aurions été bien plus heureux pour ce voyage d'avoir un troisième compagnon : mon vieil et brave ami Old Death.